This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

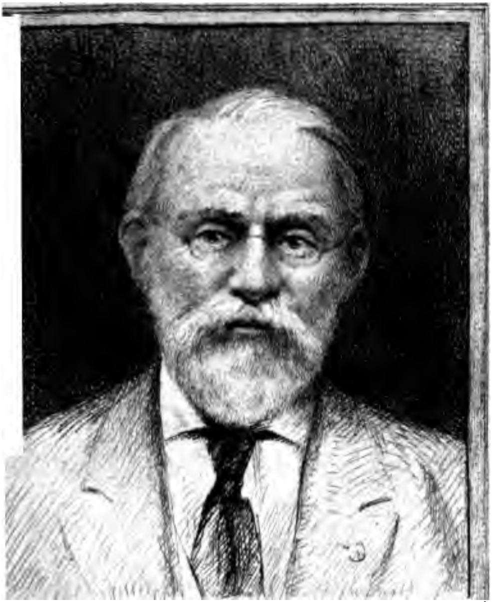
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

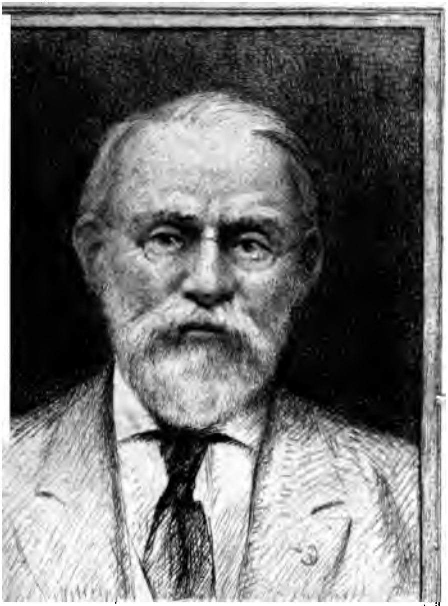
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

161

76
1



ILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
NIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Janvier 1746.

Imprimé à Paris; & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.*

Janvier 1746.

Imprimé à Paris; & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SON commencés au mois de Janv 1701. & se vendent 15 s. le m en blanc, & brochés 16 s.

Dunning
Nijhoff
1-38-36
31476

Années.				
1701.	9.	vol.	1724.	12.
1702.	12.	v.	1725.	12.
1703.	12.	v.	1726.	13.
1704.	12.	v.	1727.	12.
1705.	12.	v.	1728.	12.
1706.	12.	v.	1729.	12.
1707.	12.	v.	1730.	12.
1708.	12.	v.	1731.	12.
1709.	12.	v.	1732.	12.
1710.	12.	v.	1733.	12.
1711.	12.	v.	1734.	12.
1712.	12.	v.	1735.	14.
1713.	12.	v.	1736.	15.
1714.	12.	v.	1737.	13.
1715.	12.	v.	1738.	13.
1716.	12.	v.	1739.	14.
1717.	12.	v.	1740.	13.
1718.	12.	v.	1741.	12.
1719.	12.	v.	1742.	12.
1720.	5.	v.	1743.	12.
1721.	12.	v.	1744.	12.
1722.	12.	v.	1745.	12.
1723.	12.	v.	1746.	1.

Printed in France.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1746.

ARTICLE PREMIER.

HISTOIRE DU REGNE de LOUIS LE GRAND. *Par M.* Reboulet, *Docteur ès Droits. Tome second, second Extrait.*

CE ſecond Tome de l'Hiſtoire de LOUIS XIV. renferme un Régne nouveau ſous le même Prince. Le Cardinal Mazarin n'éxiſtoit plus, ſon ombre avoit diſparu, les vertus du Roi parurent dans tout leur

jour. Il va gouverner
même, s'appliquer aux af
son Etat, & élever la Fr
plus haut point de gloi
puissance qu'elle eût jamai
de grands Ministres & d
Guerriers, il sçaura s'en
il pourra s'en passer, il
le nom de Grand, il mé
le porter, & il le soutie
gnement jusqu'au dern
ment de sa vie.

Ce Monarque venoit c
l'*Infante*, & ce mariage
le sceau de la paix. Notr
décrit noblement tout c
fit à la gloire de l'un &
neur de l'autre, il fait
les craintes de l'Espagne
du don qu'elle nous faisoi
ritiere présomptive de
Royaumes, & il reléve
tages de la France qui p
gage des plus belles esp
ce qu'on envisageoit de
rive, *Philippe IV.* meu
Roi se prepare à sout

droits de la Reine & du Dauphin, à qui comme époux & comme pere, il ne peut refuser ses armes pour les appuyer.

Il y eut deux années d'intervalle entre la mort de *Philippe IV.* & la guerre qui se ralluma entre les deux Couronnes. Notre Historien expose tout ce que le Roi fit pendant ce tems-là, non seulement pour aguerrir ses Troupes, mais encore pour embellir, pour enrichir son Royaume & contribuer à la commodité de ses Peuples. Justice, Commerce, Marine, Police, tout ce qui fait fleurir les Sciences & les Arts, ce qui fait triompher les Armes, le Roi étend ses soins sur tout; deux hommes qui étoient sur le Théatre des affaires rendent de grands services à l'Etat. M. *Colbert* déploye tous les talents d'un esprit également né pour l'œconomie, & pour la magnificence, & M. *de Louvois*, tout ce qu'il avoit de génie pour

la Guerre, & d'intelligence pour les opérations Militaires.

Enfin la paix ſe rompt, la guerre eſt entrepriſe, le Roi perſuadé de la juſtice des droits de la Reine ſon épouſe, croit quil y va de ſon honneur de les ſoûtenir, & la Régente d'Eſpagne prévenue, que c'étoient d'injuſtes prétentions pour uſurper les Etats du Roi Catholique ſon fils, entreprend de les défendre.

Notre Auteur met ici la juſtice de ces droits dans tout ſon jour, rapporte les raiſons qui les appuyent, établit les nullités de la renonciation de la Reine, & répond aux objections des Eſpagnols ; il eſt un peu long dans la preuve des unes, & dans la réfutation des autres.

Le Roi ſur le refus de juſtice que la Régente d'Eſpagne lui fait, ſe la fait lui-même par les Armes. Il part à la tête d'une Armée de 40000 hommes, commandée ſous ſes ordres par le Vicomte de Tu-

renne, il entre en Flandre, la victoire marche devant lui, il investit les plus fortes Places, il ouvre la tranchée, il y descend, & elles sont prises; la Reine se fait voir à ses nouveaux Sujets & acheve d'en gagner les cœurs par sa présence, après que le Roi les a soumis par ses armes.

La conquête de la *Franche Comté* n'est pas moins rapide, le Roi la fait en moins d'un mois, en plein hyver, nouvelle moisson de lauriers pour un Héros de toutes les saisons. Chaque jour prend une Ville, & le Roi est de retour à S. Germain au commencement du Carême : ce fut M. le Prince qui commanda sous le Roi; M. de Louvois, dit-on, le fit préférer à M. de Turenne. Notre Auteur ne dit point ce que plusieurs Ecrivains ont prétendu, je ne sçais sur quel fondement, que l'argent du Roi fit autant la conquête de cette Province, que la valeur de ses Troupes.

Les armes victorieuses de Louis XIV. s'arrêtent par le Traité d'*Aix-la-Chapelle*; mais cette paix ne dure pas. Les grands succès du Roi excitent la jalousie des Hollandois, & cette ombrageuse & défiante République forme la triple alliance de l'Angleterre, de la Suede, & de la Hollande en faveur de l'Espagne pour défendre les Pays-Bas, s'ils étoient attaqués.

Notre Auteur peint ici vivement l'ingratitude des Hollandois. Le Roi venoit de leur prêter du secours contre l'Evêque de Munster, de se déclarer pour eux contre le Roi d'Angleterre: & pour prix de ses services, ils forment une Ligue contre lui, & l'insultent jusqu'au milieu de ses conquêtes. *Fiers de leurs richesses*, dit M. Reboulet, *ils se croyent en état d'aller de pair avec les premiers Potentats de l'Europe*; *ces hommes qu'on avoit vûs si petits dans leurs commencemens*, menacent, outragent les plus grands Princes, ils parlent

du Roi de France avec si peu de considération, qu'ils se vantent d'avoir arrêté ses progrès, & d'être les conservateurs des Pays-Bas. Ils ne s'en tiennent pas là, ils consacrent leurs insultes par des monumens publics. Notre Auteur rapporte une Médaille où ils représentent le Roi regardant le Soleil, & ils lui adressent ces paroles : *Sta Sol & ne moveare*, comme si ces prétendus *Josués* Hollandois eussent eu la force de rendre le Roi immobile & d'arrèter le cours de ses conquêtes.

Il n'étoit pas encore tems d'éclater, le Roi prépare ses foudres. Il envoye des Ambassadeurs à Londres & à Stockholm, il entre en négociation avec les Electeurs de Cologne & de Baviere, avec le Comte Palatin du Rhin, le Duc de Neubourg & l'Evêque de Munster : le Marquis de Croissy réussit à Londres, il ébauche la négociation & la Duchesse d'Orleans l'acheve.

La maniére dont cette intrigue fut conduite, les mistérieuses Ambassades en Angleterre, le voyage de la Duchesse d'Orleans à Douvres pour ménager une entrevue entr'elle & le Roi son frere, le secret qu'on en fit au Marquis de Louvois, le mistére qu'on affecta à l'égard du Duc d'Orleans, la découverte du secret par le Marêchal de Turenne, les reproches que le Roi lui en fait, la confession du Marêchal, & sa foiblesse pour la Marquise de Coaquin, tous ces incidens sont ici fort bien développés.

Le Roi se contenta, dit ici M. Reboulet, de railler le Marêchal; *vous êtes donc amoureux de la Marquise de Coaquin, lui dit le Roi; M. le Marêchal, j'oublie ce qui est passé, mais ne vous fiés pas à elle, elle aime le Chevalier de Lorraine, à qui elle dit tout, & le Chevalier prend soin d'en rendre compte à mon frere.*

Le Roi fait le voyage de Flan-

dres, l'Auteur décrit jusqu'où la magnificence y fut portée, toute la Maison du Roi superbement montée l'escorte, ses courtisans l'environnent, il répand l'or à pleines mains dans toutes les Villes où il passe, il arrive à Calais, la Duchesse d'Orleans passe en Angleterre, traite avec le Roi son frere, & obtient tout ce qu'elle souhaite.

Tandis que le Roi se fraye le chemin pour humilier ses ennemis, il ne perd pas de vue le bien de ses Sujets & la gloire de son Royaume : il institue différentes Académies, & met à la tête tout ce que la France avoit de plus célébre dans les Sciences & dans les Arts. Il se déclare protecteur de l'Académie Françoise, & la loge dans le Louvre ; il fait bâtir l'*Hôtel de Mars* pour les Officiers & les Soldats invalides. Digne monument de la piété & de la magnificence de *Louis le Grand*, & le plus beau qui soit en Europe, & qui y ait jamais été.

Nos négociations réussissent, la
Suede se détache de la Hollande,
l'Electeur de Cologne & l'Evêque
de Munster entrent dans nos inté-
rêts, l'Empereur prend des enga-
gemens avec le Roi, le Duc de
Neubourg & l'Electeur Palatin se
liguent avec la France contre les
Hollandois, & l'Angleterre cho-
quée de ce que ces ambitieux Ré-
publicains lui disputent l'Empire
de la Mer, & lui refusent le salut
du pavillon, leur déclare la guerre.

Le Roi profite de ces disposi-
tions, & la leur déclare le même
jour. Il entre en Campagne à l
tête de cent soixante-dix mill
hommes, séparés en trois corp
le Roi commandoit le premie
ayant sous lui le Duc d'Orlean
Généralissime; & le Vicomte
Turenne, Maréchal général
Prince de Condé commandoi
second, & M. de Chamilli le
sième; les Maréchaux de Cre
d'Humieres, & de Bellefond
voient avoir leurs corps de

pes à commander, mais ils refuſerent de recevoir l'ordre de M. de Turenne, & ils furent exilés.

L'Auteur parcourt les Conquêtes de cette Campagne avec autant de rapidité qu'elles furent faites. En peu de mois nos Armées traverſent trois Rivieres, prennent les trois Provinces d'Overiſſel, de Gueldres, & d'Utreck; & plus de quarante Villes fortifiées; la guerre étoit finie, ſi le Roi s'étoit rejetté ſur les Pays-Bas Catholiques, pour punir la Cour d'Eſpagne de l'infraction du Traité d'Aix-la-Chapelle, & ſi l'avis de M. de Louvois ne l'eut pas emporté ſur celui de M. de Turenne, qui vouloit que le Roi fit démolir les Places à meſure qu'on s'en emparoit, il n'y auroit peut-être plus aujourd'hui de République de Hollande. Les ſuites ont fait voir, que ce qui ne coûte qu'à prendre, n'en eſt pas quelquefois moins difficile à garder.

Le paſſage du Rhin préſente ici

un ſpectacle également terrible & nouveau, on en rapporte les circonſtances principales, c'eſt une des actions les plus hardies qui ſe puiſſe lire, ce n'eſt pas celle que notre Auteur ait le plus vivement écrite dans cette Hiſtoire : la victoire marcha ſur Mer devant le Pavillon de France, comme elle avoit marché ſur terre devant ſes Etendarts.

Les Hollandois étoient à deux doigts de leur perte; ils envoyent des Députés demander la paix au Roi, ils trouvent les conditions trop humiliantes & trop ruineuſes, le penſionnaire Jean de *With* & *Corneille* ſon frere vouloient les accepter, la faction du Prince d'Orange l'emporte, les deux freres ſont immolés à ſes reſſentiments, on les ſoupçonne d'être d'intelligence avec la France, on leur impute les malheurs de la République, & ils ſont maſſacrés par la populace. L'Auteur fait ici l'éloge de ces deux grands hom-

mes, ils furent mal payés de leurs services par la République qu'ils gouvernerent avec beaucoup de gloire, & dont ils furent abandonnés avec beaucoup d'ingratitude.

On se sert des succès prodigieux de la France pour animer contre elle toutes les Cours d'Allemagne, l'Empereur n'étoit pas faché qu'on humiliât les Hollandois, mais il ne vouloit pas qu'on engloutit leurs Etats, ce Prince avoit promis au Roi de ne se mêler en aucune sorte de la guerre contre la Hollande; la jalousie d'Etat l'engage à changer de conduite, & il entre en Ligue contre nous avec l'Espagne, l'Electeur de Brandebourg, & la Hollande.

La France va être abandonnée à ses propres forces, ses conquêtes lui suscitent des ennemis, & lui enlevent ses Alliés. Les Hollandois reprennent courage, & la France redouble le sien; le Vicomte de Turenne par une marche hardie,

empêche la jonction des Allemands avec le Prince d'Orange, le Duc de Luxembourg jette la terreur jusque dans Amsterdam, le Roi fait le Siége de Mastricht, cette Conquête fait renaître les craintes des Hollandois, ils font des ouvertures de paix ; elle continuoit à se traiter à Cologne, l'Empereur y fait arrêter contre le droit des gens le Prince de Furstemberg, le Roi fait grand bruit, rappelle ses Plénipotentiaires, & rompt toute négociation.

L'éclat que fit cet enlévement sur lequel on s'échauffa beaucoup de part & d'autre, oblige notre Auteur à donner un précis des plaintes qu'en fit le Roi, & des raisons qu'en crut avoir l'Empereur, & il satisfait à l'un & à l'autre avec une parfaite impartialité.

La guerre devient plus vive que jamais sur toutes les Frontiéres du Royaume, l'Auteur parcourt toutes ces expéditions Militaires.

La Conquête de la Franche-

Comté, dont le Roi s'empare pour la seconde fois, les succès du Vicomte de Turenne qui passe le Rhin à Philisbourg, & qui bat le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara avant qu'ils eussent été joints par le Duc de Bournonville, la désolation du Palatinat, où l'on porte le fer & la flamme, en représailles des cruautés exercées sur les Soldats François, le Cartel de défi que l'Electeur Palatin envoye à M. de Turenne, la modération de l'un, & la bravade de l'autre.

L'abondance de ces matiéres ne nous permet pas d'entrer dans un plus grand détail. A la suite de ces morceaux, on trouve la bataille de *Seneff* : on loue la valeur du Prince de Condé & du Duc de Luxembourg, & l'on ne dérobe rien à celle du Prince d'Orange.

La Campagne de 1675 fut le chef-d'œuvre de M. de Turenne, il épuisa pendant deux mois toutes les ressources que l'art de la

guerre peut fournir à un gr
Capitaine; ſes ſtratagêmes,
campements, ſes marches, ſes c
tre-marches, on voit ici toute
manœuvres de cet habile Géné
Les ennemis ne pouvoient plu
échapper, ç'en eſt fait, diſoi
je les tiens, & je vais recueill
fruit d'une ſi pénible campag
quand il parloit ainſi, il touc
à ſa derniére heure, un boule
donne dans l'eſtomac, & ôt
vie à ce grand homme; le ſe
de cette journée qui devoit
triomphante, périt avec lui.

Cette mort ne trouve pas n
Auteur inſenſible. Il décrit le
grets de toute la France, la c
ternation de toute l'Armée
changement que cette mort y
porta, la diviſion de nos Gé
raux, & le peu d'avantage
nos ennemis en retirerent; i
manque ici que le portrait d
Héros, il nous eut un peu con
de ſa perte.

Le Roi peu de jours aprè
Janvier 1746.

une promotion de huit Marêchaux de France; une Dame de beaucoup d'esprit dit de cette promotion, *que c'étoit la monnoye de M. de Turenne.*

On propose le Congrès de *Nimegue*, il n'empêche pas la continuation de la guerre; les Hollandois ont de l'inclination pour la paix, l'Empereur & le Prince d'Orange les en détournent, & ce n'est qu'à force de succès que nous obligeons les ennemis à la demander. Le Roi prend Valenciennes, & Cambray, *Monsieur* prend S. Omer, bat le Prince d'Orange, qui vient au secours de cette place, & gagne la bataille *de Cassel.*

Enfin malgré les intrigues du Prince d'Orange, malgré les mouvemens des Espagnols, malgré les forces de l'Empereur & de l'Empire, la paix de *Nimegue* est signée, & le Roi en dicte les conditions. Trois choses sont remarquables dans le Traité, 1°. C'est que les Hollandois ausquels on

rendit Maſtricht, après avoir été l'unique objet de la guerre en 1672, furent les ſeuls à qui tout fût rendu : la ſeconde choſe, & qui honore la mémoire du Roi, c'eſt qu'il fit rendre à ſon Allié le Roi de Suede, tout ce que le Roi de Dannemarck, & l'Electeur de Brandebourg lui avoient enlevé. 3°. C'eſt que le Prince d'Orange qui feignit d'ignorer le Traité, attaqua M. de Luxembourg à S. Denis près Mons, & que la mauvaiſe foi de ce Prince, ne ſervit qu'à relever la valeur des François, qui repouſſerent les ennemis & gagnerent la bataille.

L'Auteur n'a point balancé à parler des amours du Roi, cet endroit de ſa vie étoit trop connu pour être ſupprimé. Ce Prince, tout grand qu'il étoit, fut trop foible ſur cet article. Vainqueur de ſes ennemis, il n'eut pas la force de vaincre ſes foibleſſes, mais il ne les autoriſa jamais, il marqua même de la froideur aux

Courtisans qu'il sçavoit avoir de ces sortes d'attachemens, & il s'est quelquefois servi de son autorité pour les rompre.

On voit ici dans la conduite du Roi à l'égard du Pape, qu'il eut toujours pour le S. Siége, tout le respect, & toute la soumission imaginable dans les affaires de Religion, mais que dans les choses temporelles il soutint toujours avec fermeté les droits de sa Couronne.

L'affaire de la Régale occasionna ces brouilleries. Le Roi avoit donné une Déclaration, portant extension de Régale dans toutes les Eglises de son Royaume. Les Evêques d'*Alet* & de *Pamiers* s'y opposerent, & pousserent la résistance aussi loin qu'elle pouvoit aller, le Roi en fut choqué, & leur marqua son indignation. Ils appellerent des Ordonnances de leurs Métropolitains au Pape. Innocent XI. remplissoit alors le Trône Pontifical, c'étoit un hom-

me févére, jaloux des droits de sa Thiare, & incapable de plier, il appuya les deux Evêques, & s'y porta avec toute la vigueur possible. Cette conduite du Pape déplut au Roi. Il consulte les Prélats du Royaume, il ordonne une Assemblée générale du Clergé, elle consent à l'extension de la Régale dans toutes les Eglises du Royaume; elle n'en demeure pas là, elle fait quelques autres décisions qui déplaisent à Rome. *Le Pape en fut indigné*, dit notre Auteur, *& commença dès-lors à refuser des Bulles à tous ceux qui furent nommés aux Evêchés vacans.* Cette affaire fit grand bruit au dedans & au dehors du Royaume, & nous verrons bientôt des Princes voisins & jaloux de la gloire de la France, se prévaloir de ces nouvelles divisions pour exciter une nouvelle guerre plus cruelle que les précédentes, & infiniment préjudiciable à la Religion.

Cependant le Roi dans le tems

qu'il ſoutient ſi bien les droits de ſa Couronne, rendoit les plus importans ſervices à l'Egliſe, & prenoit pour détruire les Calviniſtes en France les meſures les plus efficaces. Tous leurs Temples ſont démolis, il ne leur eſt plus permis de vivre en Huguenots, & l'on veut qu'ils meurent en Catholiques; le Roi fait pour cela un Réglement qui leur ferme à tous la porte aux honneurs & aux avantages de la fortune, ſçachant bien que l'intérêt ramene ſouvent à leur devoir, ceux-là même qui ont réſiſté aux lumiéres de l'Evangile; on marque ici la maniere dont le Roi ménagea cette grande entrepriſe.

Les Aſſemblées ſéditieuſes des Calviniſtes du *Vivarès* déterminerent le Roi à leur porter des coups qu'il leur préparoit depuis longtems. Il mit l'affaire en délibération dans ſon Conſeil, les avis furent partagés; les uns vouloient qu'on coupât le mal dans la raci-

ne, qu'on poussât les Huguenot
aux dernieres extrêmités, & qu'o
abolît le Huguenotisme en France
les autres vouloient qu'on fit tou
par douceur, & qu'on ne gouver
nât pas les consciences le bâton
haut. Ainsi pensoit le P. de l
Chaise, & quelques autres, di
notre Auteur.

Le Roi n'écouta que son zéle &
suivit le penchant de son cœur,
frappe enfin le grand coup qui de
voit pour jamais abolir la Religio
prétendue réformée en France, l'E
dit de Nantes est révoqué. Révoca
tion fameuse qui bien qu'elle pri
vât le Royaume d'un million d'hom
mes, & de millions d'argent, fi
la grandeur du Roi, la sureté d
l'Etat, & la gloire de la Religion
Les scenes que l'Hérésie avo
données en Europe, celles qu
donnoit actuellement l'Angleter
re en persécutant le Duc d'Yorck
uniquement parce qu'il étoit Ca
tholique, font assez voir que le
Sectaires n'étoient pas fondés

vouloir qu'on usât de Tolerance à leur égard.

Louis le Grand, (car ce fut alors que ce titre lui fut donné de l'aveu de toute l'Europe) est craint & respecté par tout, on vient de l'extrêmité des Indes rechercher son Alliance, lui faire des soumissions, & rendre des hommages. Les Ambassadeurs du Roi *de Siam* arrivent à Paris, *Alger* & *Tripoli* sont bombardés, la République *de Gênes* refuse de faire satisfaction au Roi, son opiniatreté lui coûte cher, vingt mille bombes bouleversent la superbe Gênes, & causent un embrasement dont cette République se souviendra longtems.

On trouve ici différens événemens diversifiés par les intrigues du Cabinet, & par les opérations de la guerre. On tient des diettes à Francfort & à Ratisbonne; de nouveaux démêlés s'élevent, & l'on voit des semences d'une nouvelle guerre. Celle de la France contre

l'Eſpagne ne dura pas ; une autre plus ſanglante ſe prépare.

La fameuſe Ligue d'Auſbourg, projettée depuis quelque tems, eſt enfin conclue pendant le Carnaval de Veniſe. Le Duc de Savoye & l'Electeur de Bavierre s'y étoient rendus. L'Auteur développe ici les ſuites de l'entrevue de ces deux Princes, ménagée par l'Abbé Grimani, depuis Cardinal ; M. Reboulet fait ſentir que le Prince d'Orange, qui ne cherchoit qu'à brouiller, fut le moteur de cette Ligue, & que le nouvel Electeur Palatin s'y portoit avec chaleur pour empêcher que le Roi ne fît valoir les prétentions de *Madame* ſur la ſucceſſion du feu Electeur ſon frere ; enfin l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, l'Electeur de Brandebourg, la République de Hollande, tous les Confédérés de la derniere guerre ſe réuniſſent contre la France.

L'affaire des *Franchiſes* que le Pape abolit, & que le Roi vou-

lui maintenir, ne contribua pas peu à fortifier la Ligue d'Ausbourg; il est vrai que le Prince d'Orange avoit des Agens secrets à Rome, & qu'ils avoient déja gagné quelques-uns des Ministres du Pape, mais notre Auteur réfute les faux bruits qui coururent alors, que le Pape piqué contre la France étoit entré dans la Ligue, il détruit cette imputation calomnieuse, & le Roi dans son Manifeste justifie pleinement *sa Sainteté.*

L'invasion de l'Angleterre par le Prince d'Orange, & les nouvelles certaines de la Ligue d'Ausbourg déterminent le Roi à reprendre les Armes.

Tant de Puissances de l'Europe liguées contre la France, se flattoient de donner des bornes à son ambition, comme elles s'en expliquoient, de lui arracher ses conquêtes, & de la réduire au Traité *des Pyrenées.* Mais les précautions, l'activité, la fermeté du Roi rendirent leurs efforts inutiles, & se-

condé par la valeur de ſes Troupes & par l'amour de ſes Sujets, il défit leurs Armées, prit leurs plus fortes Places, déſola leurs Provinces, & les contraignit d'accepter la paix, dont ils prétendoient être les arbitres. Accablés d'une multitude de faits particuliers, nous ne nous arrêterons qu'aux événemens les plus curieux, & aux anecdotes les plus intéreſſantes.

La révolution d'Angleterre ſe préſente d'abord. Le morceau de cette Hiſtoire eſt tellement lié à celle du régne de Louis le Grand, qu'on ne doit pas être étonné que l'Auteur l'ait ici traité dans toute ſon étendue. La politique de *Jacques II.* ne réuſſit pas, & la diverſion de la France lui fut inutile, s'il eût ſuivi les conſeils du Roi, & que pour trop ménager la délicateſſe de ſes Sujets, il n'eût pas refuſé les ſecours que ce Prince lui offroit, il n'auroit pas été trompé par Sunderland ſon Mi-

nistre, trahi par *Churchil* son favori, ni détourné par le *Prince d'Orange*, son gendre & son neveu.

Après bien des complots & des trahisons, le Roi d'Angleterre n'eut plus d'autre ressource que de passer en France, le Roi le reçut avec tout l'accueil qu'on devoit attendre de sa Religion & de sa générosité. *Vous voulez sçavoir*, écrivoit un Seigneur Anglois à son ami, *comment notre Roi a été reçu du Roi de France? En deux mots le voici: Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez vous à ma droite, en attendant que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.* C'étoit effectivement le dessein de Louis le Grand, la Providence ne voulut pas le seconder, il prodigua ses Troupes & ses Finances pour exécuter cette glorieuse entreprise, il n'eut que la gloire de l'avoir tentée. Il lutta lui seul contre toutes les Puissances de l'Europe, armées en faveur de l'usurpation & de l'injustice. La Maison de

Bourbon achevera peut-être ce qu'elle a si bien commencé.

Les batailles de *Fleurus*, de *Leuze*, de *Steinkerque*, & de *Nervvinde* nous montrent par tout les Alliés vaincus. La fortune & la conduite du Roi ne se démentent point.

La fidélité du Duc de Savoye paroît suspecte, on est instruit de ses liaisons avec l'Empereur, on découvre ce manége; M. de Catinat le presse de se déclarer, le Duc use de dissimulation, le Général François ne se laisse pas endormir, il fait semblant de vouloir entrer dans le Milanés, & il se replie sur Turin, il trouve occasion de donner bataille, & il ne la manque pas, il attaque le Duc de Savoye à Stafarde, & il remporte une victoire complette.

Le Duc se venge quelque tems après, il ravage le Dauphiné & brûle Gap; le Roi fut encore plus grand par ses charités, que ses ennemis n'avoient été cruels dans

leurs conquêtes, il envoya des Commiſſaires ſur les lieux, & fit diſtribuer gratuitement des farines & des grains à ceux qui avoient le plus ſouffert.

Le Maréchal de Catinat ne tarda pas à uſer de repréſailles, elles furent marquées ſur les Palais du Duc, aux portes de ſa Capitale, & la bataille qu'il perdit dans les Plaines de la Marſaille, fut ſuivie de la déſolation de toute la Campagne de Turin.

C'eſt moins en Général d'Armée, qu'en Négociateur que doit agir déſormais le Maréchal de Catinat, & il ſoutient également bien ces deux rôles; il détache le Duc de Savoye de la Ligue, & négocie un Traité ſecret avec lui; on promet de rendre à ce Prince tout ce qu'on lui avoit pris. On convient du mariage de la Princeſſe Marie Adelaïde, ſa fille aînée avec Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & en conſidération de ce mariage, on lui accorde tous les

honneurs des Têtes couronnées. Ce Prince en attendant qu'il pût se déclarer, promettoit d'interposer ses Offices pour engager ses Alliés d'accéder à ce Traité. L'Empereur & le Roi d'Espagne le refuserent. Le Siége de Valence, Ville du Milanés, que le Duc de Savoye fit de concert avec M. de Catinat, & Barcelone prise par le Duc de Vendôme les y déterminerent, tous les Princes Confédérés l'un après l'autre firent leur accommodement : la paix fut rendue à toute l'Europe, & les Articles en furent signés à Riswik.

M. Reboulet a tiré *des Actes, des Mémoires, & des Négociations concernant la paix de Risvvik* tout ce qui peut éclaircir les différens qui survinrent alors, & rapporte avec sa netteté ordinair tous les Réglemens qui furent fai pour concilier les intérêts d Princes.

On convient que la France crifia ses Conquêtes par ce Trait

mais la ſuite développa les vues du Roi. Charles II. ne pouvoit aller loin, & Louis XIV. vouloit rompre la Ligue, avant que la mort du Roi Catholique ouvrit la ſucceſſion de la Monarchie Eſpagnole. Ceux qui ne comprenoient rien à cette conduite, ſeront éclairés, s'ils liſent cet endroit de notre Auteur, & s'ils démêlent avec lui les intrigues de la Cour de Vienne & les reſſorts qu'elle fit jouer à la Cour de Madrid, pour régler en faveur de la Maiſon d'Autriche, la ſucceſſion à la Couronne d'Eſpagne.

On donnera l'Extrait du troiſiéme Volume dans le Journal ſuivant.

ARTICLE II.

TRAITÉ HISTORIQUE & Dogmatique sur les paroles ou les formes des sept Sacrements de l'Eglise. Par le P. Charles *Merlin*, de la Compagnie de *Jesus.* A *Paris*, chez Claude *Herissant*, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque. M.DCC.XLV. *in-12. pages* 401.

IL y a des Critiques & des Théologiens modernes, qui prétendent que les formes dont l'Eglise se sert aujourd'hui, dans l'administration de plusieurs Sacrements, ne sont pas les mêmes dont elle se servoit autrefois. Leur raison, c'est qu'ils ont consulté tous les monuments Ecclésiastiques, feuilleté les anciens Rituels, examiné les Eucologes, les Liturgies, les Pénitentiels de toutes les Eglises, & qu'ils n'y ont point trouvé plusieurs des formes Sacramentelles

qui ſont maintenant en uſage, ſans compter encore que celles qu'ils y ont trouvées, ſont abſolument différentes du Rit d'aujourd'hui.

Or voici un Livre fait exprès pour répondre à ces Critiques & à ces Théologiens. Le P. Merlin qui en eſt l'Auteur, croit qu'on ne s'eſt point aſſez appliqué juſqu'ici à diſtinguer le ſtile & le langage des premiers ſiécles; ſi l'on ne trouve point dans les anciens Livres, les formes Sacramentelles dont on ſe ſert actuellement, c'eſt, ſelon lui, une ſuite néceſſaire, une conſéquence légitime de la *Loi* inviolable *du ſecret des Myſteres.*

Ainſi l'objet de cet Ouvrage eſt d'établir, de prouver, de diſcuter, d'appliquer cette *Loi* importante. Et tout cela s'exécute par l'Auteur avec une ſagacité qui nous paroît faire le caractére & le diſtinctif de ſa maniere de propoſer & de répondre; car il entre ici du Didactique, de l'Hiſtorique, du Polemique; c'eſt une controverſe mêlée de Diſſerta-

ve Eglise, danger continuel que ces saintes paroles ne vinssent à la connoissance des Infideles, qu'ils ne les regardassent comme quelque chose de superstitieux, de criminel, ou de ridicule.

Cette Loi du silence une fois établie, il s'ensuit, dit le P. Merlin, que les formes Sacramentelles ne se transmettoient que par tradition orale, qu'elles étoient par conséquent très-courtes, qu'il n'y entroit que des paroles claires, fixes & déterminées; tout cela, pour qu'il fut possible de les retenir aisément, pour empêcher qu'on ne les altérât, qu'on ne les rendît différentes dans les diverses Eglises.

Autre conséquence : ces formes devoient être indicatives; car si elles eussent été déprécatives, comment eut-on craint d'exposer par-là le secret des Mysteres? Il y avoit dans les cérémonies de chaque Sacrement un grand nombre de priéres qu'on ne faisoit pas difficulté

de tranſcrire dans les Livres de Liturgies; les formes déprécatives euſſent été publiées de même ſans inconvénient, & à peine eut-on pû diſtinguer le Rit eſſentiel de ce qui n'en étoit que l'acceſſoire. Si l'on cachoit donc les formes de chaque Sacrement, c'eſt qu'on les croyoit plus capables de dévoiler le ſecret des Myſteres, & par où l'étoient-elles, ſinon par l'énonciation indicative, qui exprime ſi diſtinctement ce que nous appellons l'*opus operatum* des Sacremens?

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſaints Peres donnent-ils ſi ſouvent le nom de *Prieres* aux formes Sacramentelles? En voici la raiſon; c'eſt qu'ils vouloient détourner l'attention des Payens, & les empêcher de ſoupçonner des myſteres qu'on avoit intérêt de leur tenir cachés. Nouvelle preuve de la *Loi* inviolable du *ſecret*, qui eſt toujours la baſe de cet Ouvrage.

Les Critiques modernes concluent des expreſſions des ſaints

Peres, que les formes Sacramentelles étoient déprécatives, & le P. Merlin montre combien cette conclusion est peu solide, puisqu'on trouve aussi dans leurs Ouvrages la dénomination de *Priere* attribuée à la forme de l'Eucharistie, & à celle du Baptême, qui, de l'aveu de tout le monde, ont toujours été indicatives. Il remarque ensuite sur la Confirmation, que certaines prieres qui se trouvent dans les Manuscrits, & que certains Antiquaires croyent avoir été autrefois la forme de ce Sacrement, ne sont, & n'ont jamais été rien moins que cela; c'étoient, dit-il, de simples cérémonies, des invocations purement accessoires, qui précédoient ou qui suivoient la véritable forme, laquelle étoit omise dans ces monuments, toujours en vertu de la *Loi du secret des Mysteres*. Il n'y a guéres eu qu'une sorte d'exception de cette *Loi*, par rapport à la forme de l'Eucharistie; car on la trouve cet-

te forme dans les anciennes Liturgies Grecques & Latines, mais on doit obſerver ici l'attention qu'avoient eu les Paſteurs de l'Egliſe de l'inſérer dans un récit Hiſtorique, de ſorte qu'il étoit preſque impoſſible aux profanes de la diſtinguer, de la démêler parmi les paroles qui précédent & qui ſuivent. Cette ſolution ſans doute eſt ingénieuſe; en voici une autre qui l'eſt peut-être encore davantage.

Les formes Sacramentelles dont ſe ſervent les Grecs paroiſſent déprécatives, elles ſemblent d'ailleurs fort différentes de celles qui ſont reçues dans l'Egliſe Latine, deux objections qui préſentent un air de difficulté réelle; car ſi les formes des Grecs ſont déprécatives, il n'eſt donc pas eſſentiel que les priéres ſoient exclues du Rit abſolu & proprement dit des Sacrements, enſuite ſi les formes des Grecs ſont différentes des nôtres, le Rit des Sacrements n'eſt donc pas le même partout, il n'eſt donc pas

fixe & déterminé. Que de Théologiens ſuccombent ſous l'effort de cette double attaque ! Mais nôtre Auteur y oppoſe la critique d'une part, & la conjecture de l'autre ; il étudie d'abord les *formes* de l'Egliſe Grecque, il les décompoſe, il les réſout, & il en conclut que ces formes ſont en elles-mêmes & réellement indicatives. Pour la ſeconde difficulté, le ſyſtême d'un Auteur * célébre vient un peu au ſecours ; c'eſt la diſtinction des deux Rits établis par J. C. même, l'un pour les Grecs, & l'autre pour les Latins ; mais ce que l'Antagoniſte du P. le Courrayer n'avoit conçu que pour le Sacrement de l'Ordre, qui faiſoit alors le ſujet de la diſpute, le P. Merlin l'étend plus loin, du moins indique-t-il la *Confirmation* & l'*Ordination*. L'établiſſement des deux Rits lui paroît extrêmement favorable à la *Loi du ſecret des Myſteres*, & il le propoſe avec tant de

* Le P. Hardouin.

probabilité & de convenance ; il répand une telle abondance de lumiéres, de réfléxions intéressantes pour l'Eglise, de conjectures pleines de dignité, qu'on perd pour ainsi dire de vue le systême, pour croire que c'est une vérité démontrée.

La Loi du secret des Mysteres, toujours maniée de plus en plus, devient un champ fécond où l'on recueille des richesses infinies. Avec ce principe, nulle difficulté dans toute la matiere des Sacrements ; par là on distingue dans les Ecrits des Peres les Sacrements de Pénitence & de Confirmation, sujet d'une longue Controverse parmi les Sçavants ; on éclaircit les témoignages qui regardent la réconciliation des Hérétiques, matiére où les Peres Maldonat, Sirmond & Morin, se sont fort égarés. On apprend à discerner l'*Imposition des mains*, quand elle se rapporte à la Confirmation, ou bien quand elle regarde le Sacre-

ment de l'Ordre, ou enfin quand on donne ce nom au Sacrement de Pénitence; questions que notre Auteur discute dans plusieurs Chapitres de son Ouvrage.

Sur la fin, il entame une dissertation très-curieuse contre ceux qui prétendent que la seule imposition des mains suffit pour faire Evêque un homme qui n'est pas Prêtre; c'est-à-dire, qu'il soutient la nullité de l'Ordination Episcopale à l'égard d'un sujet qui n'auroit pas reçu auparavant la Prêtrise, & voici en abregé les argumens qu'il employe pour défendre cette bonne cause.

D'abord la Faculté de Théologie de Paris a censuré comme hérétique & scandaleuse une proposition de Marc-Antoine de Dominis, qui disoit que, *celui-là seroit vraiment Evêque, qui auroit été pris du rang des Laics, ou de l'ordre des Diacres, ou de quelqu'un des ordres inferieurs à la Prêtrise, pour recevoir immediatement l'Episcopat,*

sans être fait Prêtre auparavant. *
Ce jugement est très-considérable, il faut que le P. Mabillon, M. Baluze, D. Martenne, & quelques autres l'ayent ignoré, puisqu'ils soutiennent, comme l'Archevêque de *Spalatro*, qu'on peut être fait Evêque, sans avoir reçu la Prêtrise auparavant.

Notre Auteur ajoute à la censure de la Faculté, d'autres témoignages, en particulier celui du Concile de Sardique, qui réprouva l'Episcopat d'Ischiras, qui le déclara *nul, parce qu'il n'étoit pas* *Prêtre.* On peut douter que l'exemple de *Timothée Elure*, faux Patriarche d'Alexandrie soit aussi convaincant, le P. Merlin s'applique beaucoup à le faire entrer en preuve, & il faut avouer que ces paroles ont quelque chose de frap-

* *Si quis ex Laico, vel Diacono aliove infrà Presbiteratum immediatè in Episcopum ordinetur, is plenissimè erit Episcopus, & ex tali Ordinatione habet etiam Presbiteralem potestatem.*

pant : *Episcopus sine impositione m*ı *nuum , sed nec priorem habens Pre*ȷ *biteratûs Ordinem*, &c. C'est ain que s'exprime la Lettre des Evê quès d'Egypte contre Timothē Elure ; mais il semble que ce Tex te indique seulement que Timo thée Elure avoit été ordonné Evê que, quoiqu'on l'eût déposé au paravant de la Prêtrise. Ce qui n rendoit l'Ordination Episcopal qu'illicite ; en effet ce faux Patriar che est toujours appellé *Prêtre* quand on parle des tems qui avoien précédé ses révoltes, ses erreurs & ses entreprises Schismatiques ; cet te dénomination est répétée dan tous les Actes du Concile de Ca cedoine. Mais quoiqu'il en soit le sentiment du P. Merlin n'en e pas moins une vérité supérieure toutes les chicanes ; point d'Evê que qui n'ait reçu préalablemen l'Ordination Sacerdotale, c'est l Doctrine de l'antiquité & de tout l'Eglise.

On trouvera encore dans c

Livre une critique très-intéressan-
te de l'explication que quelques
modernes ont imaginée, pour ex-
pliquer deux Vers de S. Grégoi-
re de Nazianze. Nous voudrions
pouvoir détailler toute cette con-
troverse, contentons nous d'en
donner le point de vue. S. Gré-
goire de Nazianze ne voulant point
recevoir l'Ordination Episcopale
des mains de son pere, & s'excu-
sant sur son âge déja avancé, son
pere lui dit, Eh! mon fils, *il n'y*
pas encore autant d'années que
ous êtes au monde, qu'il s'est passé
ur moi d'années de sacrifices Les
octes, comme M. de Tillemont,
. Baillet, le P. Petitdidier, D.
illier, & une infinité d'autres,
pris ce terme de *sacrifices* pour
élébration des saints Mysteres,
omme S. Grégoire de Nazian-
e pere fut fait Prêtre & Evê-
en même tems, ils en ont
lu que S. Grégoire de Na-
e le fils étoit venu au monde
it l'Episcopat de son pere; ce
vier 1746.

qui donne une atteinte considérable à la continence dont les Grecs eux-mêmes ont toujours reconnu l'obligation pour leurs Evêques. Notre Auteur propose une toute autre explication du terme de *Sacrifices* : il croit que S. Grégoire le pere indique par là le tems qu'il avoit passé dans l'Idolatrie ; & en effet, il ne s'étoit converti au Christianisme qu'après 50 ans ; or S. Grégoire le fils n'avoit point encore cet âge quand il refusoit l'Ordination. Il faut lire sur tout cela les discussions très-fines de l'Auteur. Il s'est aidé d'une excellente Dissertation, qui se trouve dans *nos Mémoires* au mois d'Avril 1707. De part & d'autre, l'erreur des Sçavans déja cités est mise dans le plus grand jour ; mais le P. Merlin détermine absolument le sens du terme de *sacrifices* au culte des Idoles, qui étoit la Religion de Grégoire de Nazianze le pere avant sa conversion, au lieu que la Dissertation de 1707 paroît,

incliner pour les *Sacrifices de la Loi Chrétienne*, aufquels tout fimple Fidele participe, quoique d'une maniere fort différente des Prêtres, & le fens des Vers Grecs de S. Grégoire de Nazianze fera felon cette hypothèfe : *Vous n'avez point encore autant d'années, qu'il s'en est écoulé pour moi depuis que j'offre des Sacrifices au vrai Dieu en qualité de Chrétien.*

Nous finiffons notre Extrait en remarquant que cet Ouvrage fur les *formes Sacramentelles*, peut être regardé comme un Recueil d'idées très-fécondes & très-lumineufes. Il peut fervir à rectifier plufieurs principes peu folides, qui fe rencontrent jufques dans les Traités Dogmatiques ; enfin c'eft comme une ébauche générale de ce qu'on peut entreprendre touchant la même matiére ; car il nous femble qu'il refte encore beaucoup à défricher fur cela dans les monumens de l'Antiquité ; & c'eft apparemment la *Loi du fecret*

des Mysteres, qui doit être la
des découvertes.

ARTICLE III.

DISSERTATIO. qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres en l'année 1745 Par M. de Bougainville. A Paris, chez Desaint & Saillant, 1745. in-12. Pref. p. 18. Dissert. p. 161.

L'Académie Royale avoit proposé pour sujet de Prix, *quels étoient les droits des Metropoles Grecques sur les Colonies; les devoirs des Colonies envers les Métropoles; & les engagemens réciproques des unes & des autres.* Comme le mot de *Métropole* se rencontre souvent dans l'Histoire & sur les Médailles, il est à propos d'en avoir une idée claire & juste. Il arrive souvent qu'à l'égard de plusieurs termes qui reviennent fréquemment,

ſoit dans l'uſage & le commerce de la vie, ſoit dans les Livres, on n'a que des idées très-confuſes, dont on ſe contente trop aiſément. Si l'on ſe demandoit à ſoi-même ce qu'on conçoit lorſqu'on entend ou qu'on lit tel & tel mot, on ſeroit aſſez étonné de voir qu'on ne le ſçait guéres. C'a donc été avec beaucoup de ſageſſe & de goût, que Meſſieurs de l'Académie des belles Lettres ont voulu qu'on expliquât nettement ce que c'étoit que les *Métropoles* & les engagemens réciproques des *Métropoles* & des *Colonies*. Par-là on contribue à l'intelligence de pluſieurs paſſages des Auteurs & de pluſieurs Médailles, ce qui fait une partie conſidérable des attentions de cette illuſtre & ſçavante Académie.

L'Auteur de cette Diſſertation eſt d'autant plus eſtimable, qu'on n'avoit point encore travaillé ſur ce ſujet. Ce n'eſt pas qu'on n'eut écrit ſur les Colonies, mais on n'avoit pas recherché curieuſe-

ment les divers liens qui unissoient mutuellement les Colonies & les Métropoles. M. de *Valois* & le Baron de *Spanheim* sont les seuls qui en ayent parlé, l'un dans ses Notes sur les Extraits de Polybe, l'autre dans sa neuviéme Dissertation sur l'utilité des Médailles. Le premier n'a fait qu'indiquer ce que le second a traité avec plus d'étendue : cependant M. Spanheim éfleure à peine un sujet, qui n'étoit pas son objet principal. L'Auteur reconnoît néanmoins avoir profité du travail de ces deux Sçavans : on ne le soupçonnera pas d'être plagiaire.

Le nom de *Métropole*, c'est-à-dire, de *Ville-Mere*, nous montre d'abord que l'union de deux Villes, dont l'une a formé l'autre, ressemble par bien des endroits à cette union que la nature a formée entre les peres & les enfans. La guerre d'une Métropole contre sa Colonie, c'est une dispute entre la mere & la fille. Lorsque deux

Colonies étoient sorties d'une même Ville, ces deux Colonies, à cause de leur commune origine, se regardoient comme sœurs, & plusieurs dans Thucydide sont appellées de ce nom.

La Gréce fut peuplée d'abord par une de ces Colonies, que la confusion des Langues obligea de se répandre dans toutes les parties de l'Univers. Dans ces tems si reculés, & d'une obscurité impénétrable, les révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes. Les plus forts chassoient les plus foibles, & étoient souvent chassés à leur tour par d'autres usurpateurs plus puissans. Puisque les Grecs, devenus sçavans & polis, furent si souvent en guerre les uns contre les autres, comment eussent-ils vécu en bonne intelligence, dans un tems où ils n'avoient ni Mœurs, ni Loix ?

Les contrées de la Gréce les plus fertiles, comme la Thessalie, la Béotie, la plus grande partie du

Peloponèse, furent les plus exposées aux invasions, parce qu'on espéroit y faire de meilleurs établissemens. Si l'Attique, pays sec & stérile, joüit de plus de tranquillité, c'est, selon Thucydide, Historien très-judicieux & très-habile dans l'Histoire de sa Nation, ce qui multiplia si fort son Peuple, pendant que les autres Provinces n'étoient pas à beaucoup près si peuplées. L'Attique étoit une espéce d'asile où se retiroient ceux qui avoient été chassés de leurs demeures, & où, à la faveur de la stérilité du Pays, on ne venoit pas les inquiéter. Une Région si peu fertile ne pouvoit plus nourrir tous ceux qui s'y étoient rassemblés; on fut donc obligé de diminuer cette multitude, par le moyen des Colonies qu'on envoya dans l'Asie Mineure & dans plusieurs Isles.

Si les peuples de l'Attique se répandirent ainsi dans la Terre-Ferme & dans les Isles, il vint

aussi dans la Gréce, des Colonies Egyptiennes & Phéniciennes. Les Egyptiens fondérent les Royaumes d'Argos & d'Athènes; & ils y apportérent leurs Loix, leurs Coutumes, leur Religion, & le goût des Arts: les Phéniciens, qui fondérent Thebes, apprirent aux Grecs l'Ecriture, le Commerce & la Navigation. Il paroît certain que la Gréce fut civilisée par des Nations qu'elle traita de barbares dans les jours de sa gloire; & encore aujourd'hui, dans l'humiliation où elle est réduite, & où elle connoît si mal ce qu'elle fut autrefois, elle conserve un reste de fierté qui lui sied bien mal. Dans l'ignorance, la servitude, l'indigence où elle est, comment ose-t-elle se comparer à quelque autre Peuple que ce soit?

On trouve ici les différentes Colonies que les Grecs envoyerent dans les Isles de la Mer Egée, sur la Côte Maritime de l'Asie, dans l'Italie & dans la Sicile. Ils s'éta-

blirent aussi dans les Gaules, l'Espagne & l'Afrique. Ces Colonies se formoient par divers motifs; mais c'étoit principalement pour se mettre mieux qu'on n'étoit, soit parce qu'on n'avoit pas assez de terrein, ou parce qu'on avoit des voisins trop incommodes: c'étoit aussi quelquefois pour s'assûrer d'une contrée qu'on avoit soumise. On ne doit pas mettre au rang des Colonies ces troupes de Vagabonds, qui s'éloignoient de la Patrie pour suivre un Chef rébelle ou mécontent.

Nous n'avons qu'un mot en notre Langue pour désigner toutes les espéces de *Colonies*. Les Grecs en avoient deux, dont on n'usoit pas indifféremment. On appelloit ἀποικία toute Colonie envoyée par les Républiques en des Pays barbares & deserts, dans la seule vue de les peupler: mais quand une République victorieuse faisoit passer dans un Pays conquis une partie de ses Citoyens, pour les mê-

ler avec les Habitans naturels, & dont ces nouveaux venus partageoient les biens, ces Colonies se nommoient Κληρουχιαί, & ceux qui les composoient, Κληροῦχοι.

Les Colonies ne partoient pas qu'on n'eut pratiqué certaines cérémonies, dont l'usage étoit uniforme dans toute la Gréce. Après avoir dressé le rôle des noms de tous ceux qui devoient former la Colonie, on leur choisissoit un Chef qui étoit toujours de la Métropole. Il est arrivé quelquefois qu'un nombre considérable d'Habitans d'une contrée, s'unissoient ensemble pour aller, sans être conduits par aucun Chef, s'établir dans un même lieu. Alors la Métropole de cette nouvelle Ville n'étoit pas une Ville particuliére, c'étoit toute la contrée d'où l'on étoit venu fonder la nouvelle Colonie.

Avant de se mettre en chemin, on offroit des Sacrifices pour attirer la protection du Ciel sur des

Citoyens, qui souvent, moins pour leur propre intérêt, que pour l'intérêt de la Patrie, avoient le courage de la quitter, & d'aller habiter dans une autre Région. L'Etat leur fournissoit des Armes, des vivres, & toutes les provisions nécessaires. On leur donnoit aussi, au nom de la République, un *Diplome*, autrement des Patentes revêtues de toutes les formalités qui rendent un Acte autentique, & l'Original étoit déposé dans les Archives de la Métropole. Pour prévenir les contestations, on nommoit des Commissaires qui régleroient le partage des terres, & établiroient un gouvernement conforme aux Loix de la Métropole.

Toutes ces cérémonies étant achevées, on se mettoit en marche, & les Ministres de la Religion étoient à la tête, portant les images des Dieux Tutelaires & le feu sacré. Ce dernier article étoit si essentiel, qu'une Colonie formée par plusieurs Villes, reconnoissoit

pour Métropole, celle où l'on avoit pris le feu sacré.

L'Auteur passe ensuite à l'explication des droits que la Métropole avoit sur ses Colonies. Il ne s'attache qu'à ceux qui étoient plus universels, car il y en avoit quelquefois de particuliers. 1°. Les Colonies étoient obligées d'envoyer chaque année des Députés à la Métropole pour y offrir des Sacrifices aux Dieux de la Patrie, & leur présenter les prémices des fruits de la Colonie d'où ces Députés étoient venus. Les Villes Grecques d'Asie s'acquittoient exactement de ce devoir, selon le témoignage d'Isocrate & d'Aristide. 2°. Si le feu sacré que chaque Ville gardoit avec soin dans son *Prytanée*, s'éteignoit par quelque accident, en quelque Colonie, elle ne pouvoit le ralumer qu'au feu sacré du *Prytanée* de sa Métropole. 3°. Nous apprenons du Scholiaste de Thucydide, que les Colonies prenoient leurs Prê-

tres dans la Métropole, ce qui, ſelon toutes les apparences s'entend ſeulement des Prêtres affectés aux Dieux Tutelaires, non de tous ceux qui étoient deſtinés au culte des Divinités ſubalternes, dont les Miniſtres étoient en trop grand nombre. 4°. Si quelque Citoyen de la Métropole ſe trouvoit dans la Colonie, lorſqu'on y diſtribuoit une victime, on commençoit par lui la diſtribution. Les Corinthiens ſe plaignoient dans Thucydide, qu'on n'avoit point eu pour eux ces égards à Corcyre. 5°. On cédoit aux Citoyens de la Métropole les premieres places dans les Spectacles, les Jeux, toutes les Aſſemblées publiques. 6°. Les Colonies ornoient les Temples de leur Métropole, de Trophées, de Statues, de Colomnes, de dépouilles des Ennemis.

Outre les droits honorifiques, il y en avoit auſſi d'utiles. Les Citoyens de la Métropole pouvoient contracter des mariages dans ſes

Colonies, & les enfans qui en naissoient n'étoient pas réputés étrangers : avantage dont les Grecs étoient excessivement jaloux. L'hospitalité entre la Métropole & ses Colonies, étoit un droit réel, indissoluble, religieux, & par conséquent très-précieux de part & d'autre. Quand les discordes intestines, ou quelques guerres étrangéres avoient renversé la forme du Gouvernement, la Métropole nommoit des Législateurs pour remédier à ce désordre. Toute Colonie qui avoit envie de faire quelque nouvel établissement, demandoit un Chef à sa Métropole ; elle lui demandoit aussi des Généraux, pour commander l'Armée quand il étoit question de faire la guerre.

Le plus important de tous les droits d'une Métropole, c'étoit sans contredit, celui d'exiger de ses Colonies, dans ses divers besoins, un secours proportionné à leurs forces. Ces Colonies devoient joindre leurs Troupes à

celles de la Métropole, rec
ses Flottes dans leurs Ports
servir d'asyle, s'il étoit nécess
aux Citoyens d'une Ville d'o
tiroient leur origine. La Col
qui avoit contracté une allia
particuliére avec quelque Peu
voisin, étoit obligée de renon
à cette alliance, quelque avan
geuse qu'elle fut, & quelque da
ger qu'il y eut à y renoncer, d
que la Métropole entroit en gue
re avec ce Peuple.

Si les Métropoles avoient tan de droits utiles ou honorifiqnes sur les Colonies, il étoit juste aussi que ces Métropoles en soutinssent les intérêts dans les occasions. Autrement c'eut été de mauvaises meres, qui eussent bientôt perdu l'affection de leurs filles. L'Histoire Grecque ne nous fournit pas moins d'exemples du zéle des Métropoles pour leur Colonies, que de celui des Colonies pour leurs Métropoles. Il est à remarquer que tant que la *Ville-Mere* étoit fidele à

ſes engagemens, la *Ville-Ayeule*, c'eſt-à-dire, la Métropole de la Métropole, n'exerçoit aucun pouvoir, ſi ce n'eſt peut-être indirectement & très-rarement, ſur ſa petite-fille : mais il y a bien de l'apparence que ſi la petite-fille ſe voyoit abandonnée de ſa mere, l'ayeule étoit ſubrogée dans tous ſes droits, & que la Colonie délaiſſée ne connoiſſoit plus d'autre Métropole.

On ne doit pas ſe perſuader qu'il n'y ait jamais eu de méſintelligence entre les Métropoles & les Colonies, ni entre les Colonies ſorties d'une même Métropole, & qui, comme ſœurs, devoient ſe ſoutenir mutuellement. Ne voit-on pas ſouvent ſurvenir des diviſions & des procès dans les Familles les plus unies ? Mais ces diviſions ne durent pas toujours; c'eſt l'image de ce qui eſt arrivé plus d'une fois parmi les Colonies Grecques, juſqu'à ce que tous les droits dont nous avons parlé ont été en-

tierement anéantis. Tant qu[e les] différentes Républiques, do[nt la] Grece étoit composée, sub[sistè]rent dans l'indépendance, e[t] jouirent de toutes leurs prérog[a]tives : Philippe de Macédoine [&] son fils Alexandre le Grand do[n]nerent de rudes atteintes à le[ur] liberté. Les Rois de Macédoine successeurs d'Alexandre, suivirent son exemple ; enfin toute la Grece fut réduite en Province par les Romains 146 ans avant l'Ere Chrétienne. Les Métropoles ne conserverent plus qu'un phantôme d'autorité, & chaque Ville ne pensa qu'à plaire au Maître commun : c'étoit l'unique moyen de se faire valoir.

Le nom de Métropole eut alors une autre signification ; il marquoit seulement que la Ville qu'on nommoit ainsi, étoit la principale Ville d'une certaine contrée. Cette nouvelle espéce de Métropoles peut fornir une ample matiére pour une seconde Dissertation.

Janvier 1746.

Qui est plus en état d'y travailler avec succès que l'Auteur de celle dont nous rendons compte au Public, surtout s'il arrivoit que ce sujet fut proposé par l'Académie des belles Lettres pour le Prix? L'Auteur souffrira-t-il qu'il passe en d'autres mains que les siennes? Il y a plus de droit, qu'une Métropole n'en a sur sa Colonie.

ARTICLE

HISTOIRE DES HO
Illustres de l'Ordre de S.
que ; Ouvrage dédié à sa
té, par le R. P. A. T
Religieux du même Ord
me II. A Paris, chez
rue S. Jacques, à S. Chr
& Quillau *pere, rue C*
à l'Annonciation. 1745
pages 775.

LE R. P. Touron a m
de ce second Volume
tre très gracieuse, qui
écrite de Rome, de la p
Sainteté, par M. le Card
lenti, Sécrétaire d'Etat.
très-capable d'encourager
à continuer son Ouvrage.
vaille avec plus d'ardeur
de consolation, quand c
suré que le travail qu'on
pris a mérité l'estime &
bation du Chef de l'Egli

Janvier 1746.

Le Tome dont nous rendons compte au Public, contient les Vies de cinquante-quatre hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique, qui se sont distingués par leur vertu & leurs talents : les titres & les emplois dont ils ont été honorés par ceux à qui il appartient de récompenser le mérite, montrent combien ils furent considérés des Souverains Pontifes & des Rois. On n'attend pas de nous que nous entrions dans un grand détail : nous choisirons divers traits que nous croirons convenir davantage à nos Mémoires & au goût de ceux qui les lisent : c'est pour nous une obligation indispensable de préférer ces Sçavans, qui se sont rendus célébres par des Ouvrages profonds, à ces Religieux édifians, qui ne se sont fait connoître que par leurs vertus, soit dans le Cloître, soit dans l'Eglise, quoiqu'ils eussent peut-être autant de capacité que les premiers. Il ne seroit

pourtant pas honnête d'omettre ces Ecrivains ſolidement dévots, qui ſe ſont exercés ſur la vie Myſtique & ſur ce qui concerne la perfection Chrétienne. Nous promettons d'en parler avec une juſte ſobriété.

Raymond *Béquin* ou de *Béquin*, né à Toulouſe, entra dans l'Ordre de S. Dominique avant la fin du treiziéme ſiécle. Dans un Chapitre général, tenu à Pampeluine en 1317, il fut choiſi pour expliquer le Maître des Sentences à Paris, dans le Collége de S. Jacques, & prendre les dégrés dans l'Univerſité de la même Ville. Il étoit déja Docteur, lorſque Jean de Poilly, prévenu à l'excès contre les Priviléges des Réguliers, en attaquant ces Priviléges, ne reſpecta pas aſſez l'autorité du S. Siége. On réduiſit ſa Doctrine à ces trois articles. 1°. Ceux qui ſe ſont confeſſé aux Religieux, ſont obligés de confeſſer encore les mêmes péchés à leurs Curés. 2°.

Le Canon, *omnis utriusque sexus*, demeurant en vigueur, le Pape ne peut empêcher que les Paroissiens ne soient tenus de confesser tous leurs péchés une fois l'an à leur propre Prêtre, qui est le Curé. 3°. Ni le Pape, ni Dieu même, ne peut donner un pouvoir général d'entendre les confessions, de sorte que le pénitent soit dispensé de confesser encore les mêmes péchés à son Curé. Raymond Béquin n'eut besoin que des Ecrits du Docteur Angélique pour combattre son Adversaire. Le Pape Jean XXII. ayant voulu prendre connoissance de cette affaire, les deux Antagonistes se rendirent à Avignon. L'Accusé fut entendu, tantôt en plein Consistoire, tantôt en présence de quelques Cardinaux seulement, mais après avoir dit librement tout ce qu'il jugea à propos, il fut réfuté par les Prélats & les Théologiens du Pape, qui prouvérent solidement, que le propre Prêtre à qui il est

nécessaire de se confesser selon le Canon, *omnis utriusque sexus*, n'est pas seulement le Curé, mais le Pape, l'Evêque & tout Prêtre qui en a reçu le pouvoir, ou du Pape, ou de l'Evêque du lieu. Jean de Poilly fut si bien convaincu par la force des raisonnemens dont on le combattit, qu'il se rétracta en plein Consistoire, promettant de se rétracter publiquement & de sa propre bouche à Paris : ce qu'il exécuta, tant dans ses Leçons que dans ses Sermons. Toute cette cause fut terminée par la fameuse Décrétale de Jean XXII. *vas electionis*. Parmi les Théologiens qui assisterent à cette dispute, on compte Hervée Noël, alors Général des Freres Prêcheurs, Pierre de la Palu, depuis Patriarche de Jérusalem, Guillaume de Laudun, Maître du Sacré Palais, tous deux aussi du même Ordre. Raymond Béquin parla avec tant d'érudition & de modération, que le Pape voulut l'avoir dès-lors pour son

remier Théologien. Guillaume de
audun ayant été élevé à la dignité
'Archevêque de Vienne, Raymond
ii succéda dans celle de Maître du
acré Palais. Ce fut pendant qu'il
xerçoit cette charge, que la quest-
ion de la pauvreté de J. C. fut
ivement agitée devant le S. Siége.
.e nouveau Maître du Sacré Pa-
ais y servit utilement. Enfin après
'examen le plus sérieux, le Pape
publia la Constitution, *ad condi-
orem*, par laquelle il révoque la
Décrétale *exiit* de Nicolas III.
C'étoit, selon un Historien Fran-
çois, *le grand appui des Fraticelles.*

Raymond n'étoit pas seulement
profond Théologien, il étoit en-
core excellent Orateur ; il le fit
bien voir dans le discours qu'il
prononça devant le Pape & le Sa-
cré College des Cardinaux, le Roi
de Naples & toute la Cour Ro-
maine, pendant la solemnité de
la Canonisation de S. Thomas, à
laquelle il avoit beaucoup travail-
lé avec trois Cardinaux de son

Ordre. Pierre, Archevêque de Ni-cosie dans l'Isle de Chypre, & qui avoit aussi le titre de Patriarche de Jérusalem étant mort, le Maître du Sacré Palais fut son successeur dans le Patriarchat, & comme il ne lui étoit pas possible de pénétrer jusqu'à Jérusalem, encore moins d'y résider, toutes les Villes de la Palestine étant occupées par les Sarrasins, le Pape lui donna l'administration de l'Eglise de Nicosie. Ce fut dans cette Ville & dans l'Isle où elle est située, qu'il se consuma de fatigues & de soins, montrant qu'on peut être tout ensemble, Théologien, Orateur & homme Apostolique. Il mourut vers la fin de l'année 1328.

Gerard de la Palu, Seigneur de Varembon & de plusieurs autres lieux, dans le Comté de Bresse, eut six enfans, dont le plus jeune, Pierre de la Palu, embrassa l'Institut des Freres Prêcheurs. Il fut employé avec distinction par plu-

ſieurs Souverains, en des affaires importantes, & il a toujours été regardé comme un des plus grands ornemens de ſon Ordre, de ſa Nation & de ſon ſiécle. La réputation qu'il s'étoit faite par ſa pénétration & ſa capacité, détermina Jean XXII. à le joindre au Maître du Sacré Palais & à ſix autres Docteurs, qui avoient été choiſis pour examiner la Doctrine de Pierre-Jean d'Olive, fameux viſionnaire : ils la cenſurerent, comme pleine de témérité, d'erreur, de blaſphême & d'héréſie. La Bulle, qui ne fut publiée que pluſieurs années après cet examen, eſt entierement conforme à la cenſure des Théologiens.

Le Siége Patriarchal de Jéruſalem étant vacant par la mort de Raymond Béquin, le Pape nomma pour le remplir, & ſacra lui-même à Avignon Pierre de la Palu en 1329. Le nouveau Patriarche paſſa en Egypte pour retirer des mains du Sultan la Paleſtine,

de l'Egliſe de Conſerans. Il mourut ſaintement à Paris, le dernier jour de Janvier 1342, & il fut enterré parmi ſes Freres, dans leur Egliſe de S. Jacques, où l'on voit encore aujourd'hui ſon Epitaphe. Oderic Raynald s'eſt donc trompé, lorſqu'il aſſure que Clément VI. le mit à la tête des Croiſés, qui allerent en 1345 au ſecours des Chrétiens, aſſiegés dans Smyrne par les Infideles.

On n'a imprimé qu'une petite partie des Ouvrages de Pierre de la Palu. La plupart ſont reſtés dans les Bibliothéques. Ces ſortes de Manuſcrits, quelque précieux qu'ils ſoient en eux-mêmes, dès qu'ils ſont écrits dans le ſtile de l'Ecole, ne ſont pas aujourd'hui fort recherchés.

Jean Taulere naquit en Allemagne en 1294, & il ſe fit Dominiquain à Straſbourg vers le commencement du Pontificat de Jean XXII. Ce ne fut pas à Paris qu'il reçut le bonnet de Docteur,

car ſon nom ne ſe trouve pas dans la Liſte : Surius prétend que ce fut en Allemagne & dans l'Univerſité de Cologne. Taulere avoit tous les talens néceſſaires pour briller dans les Ecoles : mais il aima mieux les conſacrer à la ſanctification des ames par le miniſtere de la parole. Il prêcha avec un grand zéle & un grand ſuccès. Cependant l'ouvrage de ſa propre perfection n'avançoit pas aſſez parmi les diſtractions, preſque inſéparables de ces ſortes d'exercices. Un Laïc, qui s'étoit mis ſous ſa conduite, le lui fit remarquer, & le Prédicateur oubliant ſa réputation & n'ayant rien de cette fierté qu'elle cauſe ordinairement, écouta humblement ſon Diſciple & ſuivit ſes avis. Le Laïc exigea que pendant deux années entiéres Taulere s'abſtînt de prêcher, de confeſſer, de diriger, ſe bornant à ſuivre le train de la Communauté, & demeurant le reſte du tems enfermé dans ſa cellule pour

y pleurer ſes péchés, & étudier J. C. Cet ordre ſi ſévére fut exécuté à la lettre. Le terme étant expiré, le Prédicateur, du conſentement, & comme avec la permiſſion du Laïc, recommença ſes fonctions. Le jour qu'on ſçut qu'il devoit prêcher, après un ſi long ſilence, tout Cologne accourut pour entendre cet Orateur ſi célébre : mais la componction lui ſerrant le cœur, il ne put ni retenir ſes larmes, qui couloient en abondance, ni prononcer une ſeule parole. Tous les Auditeurs ſe retirerent, la plupart perſuadés que la tête avoit tourné au Docteur. Cette épreuve ne dura pas tant que la premiere, mais peut-être ne valut-elle pas moins. Taulere, par le conſeil de ſon Diſciple, devenu ſon Maître, paſſa cinq jours dans la retraite & dans la priere, après quoi il retrouva & exerça ſes talens. Les faux Myſtiques ont prétendu vainement s'appuyer de ſon autorité. Il mourut

à Strasbourg en 1361, selon quelques-uns, car on ne convient pas de l'année. Taulere écrivit tous ses Ouvrages en Allemand, & Surius en a traduit en Latin une bonne partie.

C'est à juste titre que l'Auteur a mis Catherine de Sienne parmi les personnes illustres de l'Ordre de S. Dominique. Cette grande Sainte s'est rendu si recommendable par ses vertus, par son esprit, son éloquence, sa doctrine, sa prudence, par ses travaux pour l'utilité des Peuples, & son zéle pour la conversion des pécheurs, qu'il y a peu de Docteurs qui ne perde une partie de son éclat, en se trouvant auprès d'elle. C'est sans fondement que quelques Ecrivains modernes lui ont donné une naissance illustre, & jamais personne n'eut moins besoin de cet avantage pour avoir de la considération. Les perfections dont la grace & la nature l'avoient favorisée, étoient une espéce de noblesse

plus rare & plus précieuse que toute autre. Nous n'entrerons pas dans l'histoire de sa vie, parce que nous ne pourrions en parler que superficiellement, & que nous aimons mieux n'en rien dire, que d'en dire peu de chose. De plus, sainte Catherine de Sienne est tellement connue dans toute l'Eglise, que nos Journaux ne sçauroient contribuer aucunement à sa réputation. Nous ne la regarderons donc ici que comme un Auteur, dont les Ouvrages ont mérité les éloges du Public. Nous avons d'elle six Traités en forme de Dialogue, un Discours sur l'Annonciation de la Vierge, & un Recueil de 364 Lettres. Le tout a été traduit en plusieurs Langues, & il s'en est fait un grand nombre d'Editions, en Italie, en France, & en Allemagne. Catherine de Sienne mourut à Rome le vingt-neuviéme jour d'Avril, âgée de 33 ans.

ARTICLE V.

BIBLIOTHEQUE Poëtique, ou nouveau choix des plus belles piéces de Vers en tout genre, depuis Marot jusqu'aux Poëtes de nos jours, &c. A Paris, chez Briasson, *rue S. Jacques.* 4. *Vol. in*-12. M. DCC. XLV.

NOs ancêtres avoient imaginé des *Bibliothéques Poëtiques*, mais à leur maniere, & dans un goût qui marquoit plus de zéle que d'intelligence. Aussitôt après le rétablissement des Lettres, on donna des Recueils de Poëtes, tant Grecs que Latins, tant anciens que modernes. C'est à ces attentions qu'on fut redevable de la belle collection des Œuvres d'Homere, & des autres Poëtes héroïques, par Henri Etienne. C'est ce qui fit rassembler dans d'autres volumes tous les restes de l'Antiqui-

té Grecque, sans en excepter les plus petits fragments, & les Sentences détachées. C'est ce qui donna naissance à cette vaste compilation appellée le *Chœur des Poëtes Latins*; & pour venir aux modernes, les Littérateurs connoissent les Poësies imprimées il y a 150 ans, sous le titre de *Délices des Poëtes Italiens*, *François*, *Allemands*, *Ecossois*, &c. Recueil estimable à bien des égards : on y trouve les Politiens, les Sannazars, les Fracastors, les de l'Hopital, les de sainte Marthe, & plusieurs autres qui pourroient mériter des Editions nouvelles.

Mais encore une fois, ces idées de *Bibliothéques Poëtiques* n'étoient point des desseins analysés, des systêmes propres à soulager les Lecteurs, à les instruire ou à les amuser par les voyes les plus courtes. On avoit eu plus d'égard à la conservation des Ouvrages qu'à l'utilité du Public, on vouloit que ces Livres fussent comme des Ar-

chives Littéraires, où l'on pût trouver l'excellent & le médiocre, la belle antiquité, & le bas siécle; Virgile par exemple avec Claudien, Homere avec Nicandre; sainte Marthe, Politien, Fracastor, avec une foule de Poëtes sans mérite.

Tel n'est pas le dessein de M. *le Fort de la Moriniere*, dont nous annonçons la *Bibliothéque Poëtique*. Son Livre est un Ouvrage de goût, de choix & de méthode: on n'y remonte point jusqu'à nos vieux Romanciers, Poëtes aussi Gotiques que les chaperons dont ils faisoient leurs beaux atours. On commence à *Clément Marot*, le pere des graces parmi nous, & l'on descend peu à peu jusqu'à nos jours; sans parler toutefois des Poëtes vivants: car on ne prend ici que sur les morts, *gens paisibles*, dit notre Auteur, *& avec lesquels il n'y a aucun retour facheux à craindre.*

Mais encore depuis Marot jus-

qu'à nous, on ſupprime bien des Auteurs qui ont eu plus de réputation que de mérite: de ce nombre ſont *Ronſard*, *Baïf*, *Jodelle* & quelques autres. Enſuite dans ceux mêmes qu'on ſe détermine à citer, la critique démêle le bon du mauvais; car pluſieurs de nos Poëtes, ſemblables à Lucilius, roulent des eaux limoneuſes: il faut ſçavoir en ſéparer quelques pailletes d'or répandues çà & là, & tel a été le travail de M. de la Moriniere; en quoi il mérite certainement tous les éloges du Public.

Ajoutons un autre trait de ſ judicieuſe attention. Il y a dar chaque pays, quand on y eſt pa venu au période de la bonne L' térature, cinq ou ſix Poëtes exc lens, qui forment, pour ainſi re, la Cour ſouveraine, ou, ſi veut, le conſeil ſecret d'Apol Dans la Gréce, Homere, Thé te, Anacréon, Pindare, So cle & Euripide; à Rome, Vir Horace, Ovide, Terence

bulle & Lucrece; parmi nous, Boileau, la Fontaine, Racine, Moliere & Rousseau; voilà les grands Maîtres, tout le monde les connoît & les possede; il n'est donc pas nécessaire de les faire entrer dans une *Bibliothéque Poëtique.* Ainsi nos anciens Compilateurs se donnerent une peine assez inutile en mettant dans leurs Recueils tous les Coriphées de la Poësie Grecque & Latine; cela est si vrai, qu'on ne va guéres chercher aujourd'hui Virgile & Horace dans le *chorus Poëtarum*, on les a partout ailleurs, & dans toutes les formes. M. de la Moriniere a senti la force de ces raisons; il n'a point donné place dans sa *Bibliothéque* à Boileau, à la Fontaine, à Racine, à Moliere, à Rousseau; ces hommes illustres sont comme des Princes qui ont leur Cour à part, & qui ne logent point au grand Commun; d'ailleurs, comment réduire leurs immenses richesses à des Extraits? Si l'on avoit vu dans

le Recueil de notre Auteur quelques petits morceaux de Boileau, & des autres, on lui auroit dit ſans doute :

> *Magno de flumine mallem*
> *Quam ex hoc fonticulo tantundem ſumere . . . .*

Le plan de cette Bibliothéque eſt donc fort bien pris, & il n'eſt perſonne qui ne l'approuve; on pourroit faire ſoi-même de très-beaux Vers, & n'avoir pas le talent d'arranger un Livre comme celui-ci. On y trouve, outre des Extraits de chaque Poëte, un abregé de leur Vie avec des Notes au bas des pages, ſoit pour expliquer des traits hiſtoriques, ſoit pour donner l'intelligence de quelques mots ſurannés. Mais ce qui fait connoître encore plus la capacité de l'Auteur dans la matiere qu'il embraſſe, c'eſt le diſcours préliminaire où il diſcute l'origine & les progrès de la Poëſie Françoiſe. Ce morceau eſt très-curieux, & l'on

nous ſçaura gré d'en donner le précis.

Le régne de la Poëſie, on pourroit peut-être dire des Arts en général, reſſemble aux grandes Monarchies : leur origine eſt obſcure, leurs progrès ſont lents; leurs révolutions ſont tantôt fâcheuſes, & tantôt ſuivies de grands avantages; nos vieux Gaulois du tems de Céſar aimoient les Vers; ils étoient guerriers & enjoués; ils ſçavoient battre leurs ennemis & chanter ſur le champ de bataille; c'eſt encore aujourd'hui le génie de la Nation. Mais quelle fut leur Poëſie? & quelles régles y obſerverent-ils? Ce ſont des queſtions qu'il n'eſt pas poſſible de réſoudre. Ils avoient leurs Druides qui faiſoient les fonctions de Poëtes & de Philoſophes, de Prêtres & de Légiſlateurs. C'eſt tout ce qu'on peut ſçavoir d'un tems ſi reculé, car nous ne croyons pas qu'on ſoit d'humeur à aller conſulter le Druide dont on nous parloit il y a

[illegible]

... Virgile , un autre C...

& l'Empereur lui-même se

appeller David , apparemm

cause de sa qualité de Sou

& de son zele pour la Poë

cree. Mais il est plus aisé de

dre des titres , que d'en so

la dignité. Quelle Poësie ét

que celle du neuviéme siéc

qui ressembla jamais moins

race que le Docte Alcuin ,

on nous a conservé quelque

sans feu , sans expression , &

génie ?

Bientôt après naquit la rime, on l'appliqua aux mauvaises rapsodies latines qui couroient le monde, c'est l'origine des Proses rimées, des Vers Leonins, & autres productions barbares. La rime s'empara ensuite des Vers françois qui devinrent le métier de nos *Troubadours*, Poëtes très-fameux il y a quatre ou cinq cens ans. A ceux-ci se joignirent les pieux Comédiens *de la Passion*, Troupe ridicule,

Qui fortement zelée en sa simplicité
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.

Ce qu'il y eut de mieux au treiziéme siécle, fut l'art badin & chansonneur du Roi de Navarre Thibaud. Le Roman de la Rose datte aussi de ce tems-là, mais il ne fut achevé que dans le siécle suivant, par *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel*, qu'on regarda pour lors comme le Prince des Poëtes. Il eut cependant pour Adversaires

quelque tems dans un joli voyage fait en Languedoc & en Provence.

Après l'inondation des Germains dans les Gaules, tout devint barbare, les mœurs & le langage, la Poësie & la Prose. On se picqua de Vers Latins sous Charlemagne, ce Prince & ses Courtisans affecterent des dénominations qui exprimoient leur amour pour les Muses. Alcuin qui donnoit le ton, s'appelloit Horace; Angilbert, jeune Seigneur de la Cour, prenoit le nom d'Homere; un autre étoit Virgile, un autre Ovide, & l'Empereur lui-même se faisoit appeller David, apparemment à cause de sa qualité de Souverain & de son zéle pour la Poësie Sacrée. Mais il est plus aisé de prendre des titres, que d'en soutenir la dignité. Quelle Poësie étoit-ce que celle du neuviéme siécle, & qui ressembla jamais moins à Horace que le Docte Alcuin, dont on nous a conservé quelques Vers sans feu, sans expression, & sans génie?

Bientôt après naquit la rime, on l'appliqua aux mauvaises rapsodies latines qui couroient le monde, c'est l'origine des Proses rimées, des Vers Leonins, & autres productions barbares. La rime s'empara ensuite des Vers françois qui devinrent le métier de nos *Troubadours*, Poëtes très-fameux il y a quatre ou cinq cens ans. A ceux-ci se joignirent les pieux Comédiens *de la Passion*, Troupe ridicule,

Qui fortement zelée en sa simplicité
Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par
piété.

Ce qu'il y eut de mieux au treiziéme siécle, fut l'art badin & chansonneur du Roi de Navarre Thibaud. Le Roman de la Rose datte aussi de ce tems-là, mais il ne fut achevé que dans le siécle suivant, par *Jean de Meun*, surnommé *Clopinel*, qu'on regarda pour lors comme le Prince des Poëtes. Il eut cependant pour Adversaires

Jean Gerson, & d'autres Docteurs en Théologie qui s'éleverent avec raison contre la morale licentieuse de son Poëme ; le mal étoit qu'ils n'avoient à y opposer que des Dissertations Scholastiques qu'on ne lisoit point, au lieu que le Roman de la Rose étoit entre les mains de tout le monde. Pour en dégoûter le Public, il auroit fallu imaginer quelque Poësie bien montée pour les mœurs, & où l'on eut répandu de la délicatesse, mais cette derniere qualité passoit les forces de nos Docteurs du quatorziéme siécle.

Sous Charles V. on vit éclore le goût de la Ballade, du Virelai, du chant Royal, du Triolet, du Rondeau, & en général de toutes les piéces dont l'agrément consiste dans le refrain. Mais on ne laissa pas de travailler toujours sur de grands sujets, qui dans l'execution se trouvoient tous sans étincelle poëtique. M. le *Fort de la Moriniere*, qui est si versé dans l'histoi-

re de notre ancienne Poësie, ne nous dit rien des 40 mille Vers (*a*) que composa un Religieux de l'Ordre des Carmes, nommé Jean de Vinette, sur *les trois Marie: de l'Evangile*, ni d'un autre Poëme très-long & très-plat sur l'expédition des Bretons en Italie, sous le Pape Grégoire XI. & au commencement du grand schisme. (*b*) Ce dernier Ouvrage est de Jean de la *Perenne*, qui croyoit être Poëte, pour sçavoir mettre des rimes au bout de quelques syllabes, cela s'appelloit des Vers, & ce n'étoit que de mauvaise Prose.

Il faut lire toute la suite de ce discours préliminaire, pour voir toutes les nuances que prend notre Poësie sur la fin du quinziéme siécle : le Prince Charles Duc d'Orleans, pere de Louis XII. mit de la noblesse & des graces dans ses compositions; *Villon* connut un

(*a*) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tome XIII. Page 520.

(*b*) Anecdot. Tome 3. Pag. 1456.

badinage délicat ; c'eſt à lui qu'on fait l'honneur

> D'avoir ſçu le premier dans ces ſiécles groſſiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Mais M. de la *Moriniere* croit que cet éloge convient mieux au Duc d'Orleans qu'à Villon ; au reſte celui-ci & la plupart des beaux eſprits du même tems furent extrêmement licentieux, entr'autres Guillaume *Coquillart*, qui étoit cependant un Eccléſiaſtique * conſtitué en dignité, mais il lui étoit arrivé, comme à bien d'autres, d'oublier les devoirs de ſon état, pour ſe donner le plaiſir de rimer tout ce qui lui venoit à la penſée. Ce *Coquillart* étoit grand joueur, & ayant perdu une groſſe ſomme à un jeu du tems, qui s'appelloit *la Morre*, il en mourut de chagrin, ſur quoi Marot faiſant alluſion à ſon nom & aux

* Official de Reims.

trois coquilles qu'il portoit dans ſes armes, dit :

La Morre eſt jeu pire qu'aux Quilles,
Ni qu'aux Echecs, ni qu'aux Quillart ;
A ce méchant jeu, Coquillart
Perdit la vie & ſes Coquilles.

Enfin après tant d'efforts pour donner à notre Poëſie quelque choſe du naturel des anciens, parut ce *Maître Clément Marot*, originaire de Caën, mais né à Cahors dans le Querci. C'eſt par lui que commence la Bibliothéque de notre Auteur. Elle comprend quatre volumes, chacun partagé en cinq Livres. On ne s'attend pas que nous donnions un Extrait ſuivi de toutes les Piéces qu'on y rencontre, ce ſeroit une nouvelle Bibliothéque en abregé. Il ſuffit de dire qu'on trouve là une variété de noms & d'ouvrages, capable de ſatisfaire les amateurs de la Poëſie Françoiſe. On a dans le premier volume Marot avec ſes plus jolies Epigrammes, & ſes deux charmantes Epîtres au Roi Fran-

çois I ; Du Bellai avec quelques petites piéces qui ont de l'agrément, surtout l'Epitaphe du petit *Peloton* ; Malherbe avec ses plus belles Odes ; Regnier avec des morceaux tirés de ses Satires, &c. sans compter les dépouilles choisies de Théophile, de Malleville, de Voiture, de Sarrazin, de Tristan l'Hermite, de S. Amand, de Brebeuf, de Gombaud, de Boisrobert, &c.

Le second volume se ressent du progrès de nos Muses : tout y est plus plein, plus fort, plus abondant. Racan, d'Aceilli, Benserade, Pelisson, Quinault, Madame de la Suze, Madame Deshoulieres ; Voilà les principaux noms qui brillent dans ce Recueil : & au milieu de cette Troupe s'éleve le grand Corneille, tel que Musée parut à Enée & à la Sybille parmi les Habitans des champs Elysées.

Medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris extantem suspicit altis.

Il ſemble qu'on pourroit demander ici à M. de la Moriniere, pourquoi il n'a pas mis Corneille au nombre de ces cinq ou ſix privilegiés, qui, ont des appartements ſéparés ſur le Parnaſſe François. Quand M. Titon éleva le monument que tout Paris admire, il plaça Corneille dans le lieu le plus éminent; on le voit là debout, vêtu à la Romaine, le Cothurne aux pieds, & une flamme ſymbolique lui ſort du ſommet de la tête. Il fait ſur ce double côteau la même figure à peu près que Caton aux Enfers, donnant des Loix aux Héros, & recevant leurs hommages.

On peut demander encore pourquoi Thomas Corneille n'a pas le moindre petit réduit dans la nouvelle Bibliothéque; c'eſt un de nos illuſtres du ſiécle dernier, & il eſt d'ailleurs ſi bien apparenté, qu'Apollon ne pourra jamais le méconnoître.

Le troiſiéme Volume commen-

ce par Segrais ; il a ici le premier rang, peut-être à cauſe de la Chronologie ; ſi l'on en croit M. de V. il n'eſt pas ſi bien placé au Temple du goût, & il n'y fait plus qu'une médiocre figure ; cela doit être, s'il eſt vrai que ſon *Eneïde ſoit écrite du ſtile de Chapelain.* C'eſt aux Critiques, aux fins Connoiſſeurs de juger ce différend. Viennent après lui Perrault, Chevreau, Betoulaud, Bourſault, Charpentier, le P. Commire, Pavillon, Maucroix, la Fare, Coulanges, Chaulieu, &c. Comme quelques-uns de ces Meſſieurs n'ont laiſſé que des piéces fugitives, ils ont une vraye obligation à M. de la Moriniere du ſoin qu'il prend de les recueillir, ſans cela ils courroient riſque, ou de n'être jamais lus, ou d'être oubliés tout à fait. Combien de gens par exemple, ignorent les deux ou trois piéces Françoiſes du P. Commire, celles de M. Flechier, celles de Mademoiſelle Cheron, celles de Lainez

& quelques autres qui ſont raſſemblées dans ce volume ?

Le quatriéme tome a quelque choſe de plus intéreſſant, parce qu'il préſente des contemporains ; on y reconnoît les Piéces & les Auteurs, on ſe rappelle les perſonnages avec leurs talens, on rapproche les circonſtances qui ont fait naître les Ouvrages avec la phyſionomie de ceux qui les ont produits. Les Héros de cette quatriéme diviſion, ſont Meſſieurs Boivin, de Villiers, de la Monnoye, de la Motthe, de Valincourt, S. Didier, &c. avec pluſieurs Jéſuites, les Peres de la Rue, du Cerceau, Campiſtron, Cleric, Porée & Brumoi. Le dernier Livre de ce Volume eſt une ſorte de Supplément où l'on a donné un azile à quelques Auteurs oubliés ſur la route, Scarron, Chapelle, le Pays, Sanlec ſont les plus remarquables. Et tel eſt l'Eſquiſſe générale d'un Livre qui ne peut être bien connu s'il n'eſt lu en détail. Pour le pein-

dre d'un trait, disons que c'est un Parnasse fait pour l'imagination & pour l'esprit, comme celui de M. Titon est fait pour les yeux.

ARTICLE VI.

LETTRES DU CARDINAL Mazarin, où l'on voit le secret de la Négociation de la Paix des Pyrenées, & la Relation des Conférences, qu'il a eues pour ce sujet avec Dom Louis de Haro, Ministre d'Etat : Nouvelle Edition, augmentée de plus de cinquante Lettres, corrigée de plusieurs fautes, enrichie de quelques Notes Historiques, & mises dans un meilleur ordre. Deux Volumes in-12. *A Amsterdam, chez Zacharie Chatelain.* 1745.

TOut est si précieux dans ces Lettres, qu'on ne pouvoit apporter trop d'attention à les présenter au Public avec la plus grande fidélité ; car il n'est pas ques-

tion d'amuſer ici un Lecteur déſœuvré. Il s'agit, non ſeulement d'un des points les plus intéreſſants de notre Hiſtoire; mais encore de fournir à ceux, qui ont à traiter des plus grandes Affaires, un modele, qu'ils ne ſçauroient trop étudier. La moindre erreur en ſemblable matiére peut tirer à conſéquence, & un ſeul changement de datte, qui dérangeroit l'ordre, où elles doivent être placées, ſeroit capable d'y jetter une confuſion, que peu de perſonnes ſeroient en état de démêler.

Au reſte, il eſt aiſé de comprendre, que les dépêches d'un premier Miniſtre, chargé d'une importante Négociation, ne diſent pas tout d'une maniére, qui ſoit intelligible pour tout le monde, parce que ceux, à qui elles ſont adreſſées, entendent à demi mot, & qu'il eſt bien des choſes, qu'on ne doit pas confier au papier, & qui ne doivent être ſçues, que de ceux, à qui on écrit. Ainſi on ne

doit pas s'attendre qu'on puisse toujours trouver la clef pour découvrir le sens de certaines expressions mystérieuses, encore moins suppléer d'ailleurs à ce qu'on ne dit point dans ces Lettres. Les Saumaises futurs y seront encore plus embarrassés que nous, & comme les Cabinets des Princes ont toujours été aussi impénétrables, qu'ils le sont aujourd'hui, on n'a jamais dû compter sur une Histoire, où il n'y eût point de vuide. Ceux mêmes, qui, comme César, & tant d'autres, ont écrit leurs propres Mémoires, nous ont-ils montré la vérité toute nuë? Et quelque sincéres, qu'on les suppose, peut-on se flatter? a-t-on même droit d'exiger qu'ils ayent manifesté au Public tous les ressorts cachés de leur politique, toutes leurs intrigues secretes, tous les motifs de leurs démarches?

Les Notes, dont l'Editeur a enrichi ces Lettres, ne laisseront pourtant pas d'avoir leur utilité,

quoiqu'elles ſoient en aſſez petit nombre, & ne roulent que ſur quelques Anecdotes particuliéres, qui regardent des perſonnes fort connues dans le tems du Traité des Pyrenées, & que bien des gens ne connoîtroient pas aujourd'hui. Il auroit pu même en ſupprimer quelques-unes, & ſurtout celles, où l'Editeur a voulu montrer qu'en laiſſant conclure au Public de la lecture des Lettres, qu'il lui préſente, juſqu'où alloit l'habileté, la pénétration, la préſence d'eſprit, la profondeur de la politique, le zele pour la gloire du Roi & le bonheur de l'Etat, la fermeté & la ſoupleſſe du Cardinal Mazarin, il ne s'étoit point laiſſé prévenir pour ſon Héros au point de s'aveugler ſur ſes défauts. Cela eſt fort louable dans un Hiſtorien; mais on ne l'attend point d'un ſimple Editeur, encore moins qu'il donne ſes conjectures comme des faits certains, & au hazard de ſe tromper.

Quant au ſtyle de ces Lettres, on n'y a rien changé, & on ne le devoit pas. Le Cardinal Mazarin, qui s'embarraſſoit aſſez peu des petites formalités, ne s'étoit apparemment pas fort étudié à écrire bien correctement dans notre Langue : mais on parle & on écrit toujours aſſez bien pour ſe faire entendre, quand on penſe bien, & s'il eſt difficile de rien changer aux expreſſions d'un Auteur, ſans les affoiblir, c'eſt ſurtout à l'égard de ceux, qui traitent les grandes Affaires.

Quoique l'Editeur, comme je l'ai déja obſervé, ne ſe déclare rien moins que partiſan du Cardinal Mazarin, il convient néanmoins ſans peine « que la France » a eu peu de Miniſtres auſſi ha» biles que lui, peu de Négocia» teurs auſſi déliés, auſſi fertiles en » expédients, & pour me ſervir, » dit-il, de ſon mot favori, auſſi » heureux ; » mais il commence le Tableau racourci de l'Etat, où

étoient les Affaires dans le moment du Traité des Pyrenées, & qu'il prétend avoir tiré des Conférences de M. de Lionne, qui sont en original dans le dépôt du Louvre, par établir que le Cardinal, qui devoit tout au Grand Prince de Condé, étoit venu à bout de l'écarter, & l'avoit obligé à se retirer en Flandres, pour y chercher un azile contre ses piéges, sous la protection de Philippes IV. le plus grand Ennemi, qu'eût alors la France. Ainsi voilà d'un seul trait ce Grand Ministre, chargé de tout l'odieux de cette même guerre, qu'il termina avec tant de gloire, taxé de la plus noire ingratitude, & par une conséquence naturelle, soupçonné d'avoir eu moins en vûë la gloire & l'intérêt du Roi son Maître, en s'opposant avec tant de fermeté aux instances, que lui fit Dom Louis de Haro en faveur de M. le Prince, que de persécuter son Ennemi.

L'Editeur prétend même, ma
à qui le persuadera-t-il ? Que,
le Traité, par lequel ce Prince
lia avec le Roi d'Espagne, n'et
point d'exécution, ce fut par l
intrigues de Mazarin, qui pou
se rendre nécessaire, & pour avo
le moyen de perdre ce Héros
perpétuoit la guerre, en faisa
semblant de vouloir la paix, ju
qu'à recommander à M. de Lio
ne, qu'il envoyoit pour négoci
en Espagne, de rompre les Co
férences avec éclat, & de donn
pour prétexte les prétentions d
Prince, afin de lui attirer la hai
de toute la Terre, tandis qu'il
servoit de la misere publique pou
aigrir le Roi contre ce même Prin
ce, qu'il en faisoit l'Auteur. Il in
sinue même que M. de Lionne
qui étoit, disoit-il, livré au Ca
dinal, & ennemi particulier d
Grand Condé, ne devoit propo
ser le mariage de l'Infante d'E
pagne avec Louis XIV. dont l
paix devoit être une suite nécel

ſaire, que pour empêcher cette paix ſi déſirée, prévoyant bien que l'Empereur mettroit tout en uſage pour empêcher cette Alliance, comme il arriva.

D'autre part le Comte de Fuenſaldagne vouloit la paix, & y avoit travaillé, tandis qu'il étoit à la tête des Armées & des Finances d'Eſpagne dans les Pays-Bas, dans la vûë de ſe rendre néceſſaire, & de ſe débarraſſer d'un Supérieur à tous égards, tel que le Prince de Condé; mais les mécontentemens, qu'il avoit donnés à ce Prince, avoient obligé le Roi Catholique à le rappeller, & à l'envoyer commander dans le Milanès. Il avoit grande envie de retourner en Flandres, & pour n'y avoir perſonne au deſſus de lui, il n'oublioit rien pour engager la Cour d'Eſpagne à conclure la Paix. Ce fut lui, qui par le moyen des Amis, qu'il avoit à Madrid, fit agréer au Roi ſon Maître, que Dom Antonio Pimentel fut envoyé à Paris, pour y en-

tamer les Négociations. Pimentel fit ce voyage avec le même mystere, qu'avoit affecté M. de Lionne dans celui de Madrid, & il y conclut avec le Cardinal le Traité de Paris, qui servit de base à celui des Pyrenées.

Philippes IV. fut mécontent de la précipitation avec laquelle on avoit mené une Affaire de cette conséquence, & surtout parce qu'on n'y avoit pas ménagé les intérêts du Prince de Condé, autant que sa Majesté le souhaitoit. Dom Louis de Haro proposa alors d'attirer le Cardinal Mazarin à la Frontiere, sous prétexte d'y régler les Articles, ausquels on n'avoit pas pensé dans le Traité de Paris, mais bien résolu de revenir, s'il étoit possible sur plusieurs de ceux, dont on étoit demeuré d'accord, particuliérement sur ce qui concernoit M. le Prince, & en effet ce seul point fatigua plus le Cardinal, & prolongea davantage les Conférences, que tous les autres

ensemble, mais Dom Louis de Haro n'y gagna rien.

Aux trente-six Lettres, qui furent imprimées pour la premiere fois à Paris en 1691, & aux soixante dix-sept, qu'on y ajoûta, & dont on fit un second Volume en 1693, sans se donner la peine de les ranger dans l'ordre de leurs dattes, le nouvel Editeur en ajoûte cinquante, qui n'ont point encore paru, & toutes sont placées à leur rang. On doit lui sçavoir gré surtout de celles, qui contiennent le précis de la premiere & de la dix-neuviéme Conférence, que nous n'avions point, aussi bien que de l'Article touchant M. le Prince, tel que D. Louis de Haro l'avoit dressé, & qu'il s'étoit fait un point d'honneur d'insérer dans le nouveau Traité. Il n'avoit jamais été imprimé, & on nous le donne ici en Espagnol & en François de la Traduction de l'Editeur, il y a joint quelques Lettres du Duc de Gramont au Cardinal Mazarin, & en

particulier celle, où il lui rend compte de son entrée à Madrid, lorsqu'il y alla faire la demande de l'Infante d'Espagne, & de la réception, qu'on lui fit dans cette Cour.

Les vingt premieres Lettres de ce Recueil sont du nombre de celles, qui n'avoient point encore vû le jour; la plûpart sont écrites au Roi & à la Reine Mere, & toutes avant que le Cardinal fût arrivé à S. Jean de Luz. Dans la premiére, datée de Clery du 29 de Juin 1659, le Cardinal y félicite Louis XIV. sur ce que par la Lettre, qu'il venoit de recevoir de sa Majesté, & qu'il trouvoit très-bien écrite, il voit qu'elle s'engage tout de bon à s'appliquer aux Affaires, & ne néglige rien pour devenir un grand Roi: qu'elle jugera aisément combien cela le touche, puisqu'elle peut se rappeller en quels termes il a souvent pris la hardiesse de lui parler là-dessus. » Je vous répéte, ajoute-t-il,

» qu'il ne dépendra que de vous
» d'être le plus glorieux Roi, qui
» ait jamais été, Dieu vous ayant
» donné toutes les qualités pour
» cela.... Si une fois vous pre-
» nez le Gouvernail, vous ferez
» plus en un jour, qu'un plus ha-
» bile que moi en six mois; car
» est d'un autre poids, & fait un
» autre éclat & impression ce qu'un
» Roi fait de droit fil, que ce que
» fait un Ministre, quelque au-
» torisé qu'il soit. »

Ce que dit ici le Cardinal, fait voir qu'il connoissoit bien Louis XIV. & qu'il souhaitoit passionnément sa gloire. On lui a rendu justice sur ce point, & on n'aura pas de peine à croire qu'il parloit sincérement, quand il lui disoit dans la même Lettre; « je serai le
» plus heureux des Hommes, si je
» vous vois, comme je n'en dou-
» te pas, exécuter la résolution,
» que vous avez prise, & mourrai
» très-satisfait & content à l'ins-
» tant, que je vous verrai en état

„ de gouverner vous-même, ne
„ vous ſervant de vos Miniſtres,
„ que pour entendre leurs avis,
„ en profiter, en la maniere qu'il
„ vous plaira, & leur donner après
„ les Ordres, qu'il vous plaira. „
La ſeconde Lettre étoit dans le même Pacquet, & étoit adreſſée à la Reine Mere. Il lui parle de celle, qu'il avoit reçuë du Roi, il lui dit qu'elle eſt écrite de très-bon ſens, & en termes auſſi propres, qu'un bon Sécrétaire pourroit faire.

Dans la troiſiéme, écrite de S. Dié, & datée du 30 Juin, il commence à lui parler de ſa paſſion pour Marie Mancini, & dans celle, qu'il lui écrivit d'Amboiſe le 2 de Juillet, après lui avoir dit, que Dieu lui a donné libéralement tout ce qui eſt néceſſaire pour être un des plus grands Princes du Monde, qu'il ne pourroit avec juſtice ſe plaindre que de lui-même, s'il ne le devenoit pas, & qu'il avoit remarqué, que quand il

prenoit plaisir à quelque chose, & qu'il s'appliquoit à la bien faire, quoique très-difficile, il en venoit à bout mieux que personne, il ajoûte : « Je vous répliquerai sur
» le point des passions, que je ne
» suis point satisfait de la répon-
» se, que vous me faites... Car de
» dire que vous en êtes le Maître,
» & que vous sçavez les modérer,
» à l'exception d'une.... C'est à
» proprement parler ne rien dire;
» car vous aurez toujours une pas-
» sion, qui vous dominera, &
» vous direz de ne pouvoir pas
» vaincre celle-là. »

Il s'agissoit encore ici de la passion de Louis XIV. pour Marie Mancini, à laquelle il n'est pas étonnant qu'on ait dit que le Cardinal s'étoit d'abord prêté; mais après la conduite, qu'il a tenuë à ce sujet, & dont l'Éditeur doit être mieux instruit que personne, comment a-t-il pu dire que cet Homme si sage, si mesuré, & qui sçavoit si bien prévoir toutes choses, aveu-

glé par son ambition, & par l'idée extravagante de voir sa Niéce sur le premier Trône du Monde, avoit fermé les yeux sur les périls inévitables d'une Alliance si disproportionnée? Nous comprenons aisément que des gens, qui ne réfléchissent point, ont pu tenir sur ce sujet des discours fort désavantageux au Cardinal Mazarin, dans un tems, où il étoit en bute à tout le monde; mais est-il permis aujourd'hui de parler sur le même ton, & surtout à un Ecrivain, qui nous fournit lui-même de quoi le justifier pleinement au Tribunal de quiconque juge sans passion.. Le Public en décidera. La plûpart des Lettres, que le Cardinal écrivit sur sa route au Roi & à la Reine Mere, roulent sur cette affaire; & il en écrivit de plus fortes encore pendant les Conférences. Jamais peut-être aucun Sujet n'a écrit à son Souverain avec tant de liberté. On peut voir surtout la Lettre du 16 Juillet,

dattée de Cadillac ; celle du 23, écrite de Bidache, où il ne craint point de lui dire, que les avis qui viennent de toutes parts, & qu'il conſerve pour les lui faire voir, parlent fort à ſon préjudice, & qu'il eſt au déſeſpoir que cela arrive, lorſque ſa Majeſté témoigne être plus réſoluë de s'appliquer aux Affaires pour devenir le plus grand Roi de ſon ſiécle en toutes choſes ; qu'il croit que Dieu lui a envoyé la goutte, pour lui donner lieu d'attendre ſa réponſe, ne pouvant ſe réſoudre de conférer avec Dom Louis de Haro, étant aſſuré de le tromper au ſujet de ſon mariage avec l'Infante. Celle du 29, de S. Jean de Luz, où il lui parle ainſi : » Vous êtes le Maître de votre » conduite, mais non pas de m'o- » bliger à l'approuver ; » il l'avertit enſuite, que non ſeulement en Flandres, mais à Madrid même & dant toute l'Europe, on ne s'entretient plus que de ſa paſſion. Celle du 28 Août, où il lui dit

entr'autres choses; « je sçai que si
» vous êtes obligé de vous marier,
» elle (Marie Mancini) prétend
» rendre la personne, que vous
» épouserez, malheureuse pour
» toute sa vie, ce qui ne pourra
» être, sans que vous le soyez
» aussi... Pourrois-je vous taire,
» que vous préjudiciez au bien de
» vos Affaires, que vous vous at-
» tirez les reproches de tout le
» monde, & que vous vous ex-
» posez à recevoir les marques de
» la colere de Dieu, si vous allez
» vous marier trahissant la per-
» sonne, que vous épouserez.

Il s'ensuit du moins de là, que personne n'a plus contribué, que le Cardinal Mazarin à guérir Louis XIV. d'une passion, qui pouvoit être pour ce Prince la source des plus grands chagrins, & peut-être la cause de bien des malheurs pour le Royaume en prolongeant la guerre, & qu'il n'est nullement vraisemblable qu'il l'ait jamais favorisée. On sçait d'ailleurs, & les

Lettres, qu'on donne aujourd'hui au Public, en font foi, qu'il étoit résolu, pour en prévenir les suites, de sacrifier toute sa fortune en se retirant avec sa Niéce & toute sa Famille en lieu, où on ne les iroit pas chercher, si tous ses efforts pour guérir le Roi d'une si dangereuse passion, n'avoient aucun succès. Mais il n'est que trop ordinaire de saisir les premieres idées, qu'un événement présente, & de les adopter sans les approfondir. On les donne au moins d'abord comme une conjecture assez bien fondée, & elles passent sans examen à la postérité, comme quelque chose de plus. C'est sur quoi les Historiens ne sont pas toujours assez sur leurs gardes.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce Recueil, est sans contredit ce qui regarde les Conférences. C'est toujours à M. le Tellier, que le Cardinal Mazarin en fait le détail, afin qu'il en rende compte à leurs Majestés. Les deux Pléni-

potentiaires y traitoient ſeuls, ils y appelloient néanmoins quelquefois M. de Lionne & Dom Pedro Coloma, tous deux Sécrétaires d'Etat, qui étoient chargés de rédiger les Articles, quand il en étoit beſoin pour avoir quelque éclairciſſement, ou pour leur donner en commun des Ordres néceſſaires ſur quelque incident. D. Pedro Coloma avoit été ſubſtitué à Dom Antonio Pimentel, pour les raiſons, que nous avons touchées. Celui-ci ne laiſſa pourtant point de figurer dans le Congrès. Il n'y parut point comme un homme diſgracié, & le Cardinal étoit perſuadé, comme il le manda à M. de Lionne, que Dom Louis de Haro n'avoit eu d'autre but, en ne ſe ſervant point de lui, comme de Sécrétaire d'Etat, que de ſatisfaire avec cette apparence le Prince de Condé, qui étoit fort mécontent de lui au ſujet du Traité de Paris.

Ce Prince avoit envoyé au pre-

mier Ministre d'Espagne deux Agens pour soûtenir ses intérêts. C'étoient les Sieurs Lenet & Caillet, celui-ci étoit son Sécrétaire de confiance, le premier étoit un Conseiller du Parlement de Dijon, depuis Procureur Général, & enfin Conseiller d'Etat. Tous deux paroissoient avoir beaucoup de crédit auprès de Dom Louis de Haro, & le Cardinal Mazarin ne l'expérimenta que trop. C'étoit toujours à recommencer sur l'Article de M. le Prince, quand ses deux Agens avoient vû le premier Ministre du Roi d'Espagne; mais il en fut la dupe. Le Cardinal profitant de l'extrême passion, qu'il témoignoit pour servir M. le Prince, en tira des avantages réels pour la France, en ne lui promettant que ce qu'il sçavoit bien que le Roi étoit très-disposé à accorder, & le pouvoit sans rien perdre.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail de ce qui se passa dans

ces fameuſes Conférences, il faut le lire de ſuite, & n'en rien perdre pour en avoir une idée juſte. Mais il ſuffit d'en avoir vû quelques-unes pour bien connoître le caractere des deux Acteurs, qui parurent ſur ce grand Théatre, & qui attirerent l'attention de toute l'Europe. Dom Louis de Haro, à un naturel lent & irréſolu, joignoit l'eſpérance de fatiguer le Miniſtre de France, afin d'en arracher ce qu'il ſouhaitoit; le Cardinal, qui dès les premiers entretiens l'avoit aiſément percé, paroiſſant toujours impatient de finir, avoit, diſoit-il lui-même, fait une bonne proviſion de flegme, qu'il ſçavoit fort bien cacher, & qui lui donnoit moyen de mettre à profit ſon impatience même, pour arriver à ſon but.

Le premier, tantôt ſous le prétexte de n'avoir pas des pouvoirs ſuffiſants pour accorder ce qu'on lui demandoit, vouloit envoyer des Couriers à Madrid, dans l'eſ-

pérance qu'en gagnant du tems, il gagneroit du terrein; tantôt en faisant naître des incidents imprévûs, tâchoit de déconcerter son Compétiteur; le second avec une présence d'esprit admirable, trouvoit sur le champ des réponses à tout, & avec une souplesse d'esprit singuliére ne faisoit point un pas en arriere, que pour en faire deux en avant, & trouvoit toujours le secret de persuader à Dom Louis, qu'il avoit beaucoup gagné, quand on ne lui cédoit que ce qu'on vouloit bien perdre. C'est ainsi, par exemple, qu'il fit restituer Juliers au Duc de Neubourg, & céder à la France Avesnes, le Conflans, & toute la partie de la Cerdaigne, qui est en deça des Pyrenées.

Il avoit d'ailleurs un grand avantage sur Dom Louis de Haro en ce qu'il sçavoit mieux la Carte, que lui, & connoissoit bien mieux l'importance des Places, qu'il redemandoit, & l'inutilité de

celles, qu'il cédoit. Il eſt vrai que Dom Louis ſçavoit douter, ſe tenoit ſur la réſerve, diſputoit le terrein pié à pié, & trouvoit dans ſon génie des reſſources pour faire naître de nouvelles difficultés, quand le Cardinal croyoit avoir répondu à tout. C'eſt ce qu'on verra avec bien du plaiſir dans ces Lettres, où le Cardinal developpe ce qui s'eſt paſſé dans les Conférences avec une netteté & une préciſion, qui met en quelque façon le Lecteur en tiers avec les deux Plénipotentiaires, & lui donne une grande connoiſſance des intérêts des deux Puiſſances.

Il y a auſſi beaucoup à apprendre dans les Lettres, que le Cardinal écrivoit journellement à M de Lionne. Elles donnent du moin beaucoup de jour à certains Art cles, ſur leſquels Dom Louis (Haro incidentoit après les Con' rences. Tout cela rapproché l' de l'autre, forme une excelle Ecole de politique, & comme

jourd'hui tout le monde s'en picque, nous ne pouvons douter, que ce Recueil ne fasse regretter qu'on n'en ait pas un complet de toutes les Lettres d'un des plus grands Maîtres dans cet art, qui ait jamais paru dans le Ministere.

ARTICLE VII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de M. le Cardinal Querini *sur le Poëme de Fontenoy.*

LEs Italiens sont nos aînés dans la belle Littérature : nos Muses étoient sauvages, quand les leurs étaloient des graces : nous n'avions que des *Troubadours* & des *Jongleurs*, quand ils avoient des Poëtes : nous n'entendions que le jargon de la Dialectique, quand ils goutoient le langage sublime de mille excellens Maîtres en tout genre.

Cependant peu à peu nous nous sommes mis au niveau de nos aî-

nés : nous avons acquis des riche
ses Littéraires que l'Italie avoue
qu'elle goûte, qu'elle adopte mé
me par des Traductions : en que
elle nous restitue, ce semble, l'e
péce d'hommage que nous lui ren
dîmes si long-tems : car nos ancé
tres aimerent à traduire quelque
uns des Littérateurs Italiens, l
Mantouan, Vida, Sannazar, &c
& les Modernes ont mis dans no
tre Langue la *Jerusalem délivrée*
les *deux Rolands*, le *Pastor fido*
avec une infinité d'autres Poësie
nées au de-là des Monts.

Tel est donc le commerce régl
entre les deux Nations : mais nou
allons citer un exemple où appa
remment nous nous croirons obli
gés à donner du retour à l'Italie
parce qu'elle nous fait une sort
d'honneur qui n'est pas dans l
sphere commune.

M. de Voltaire chante le Vain
queur de Fontenoi, il envoye son
Poëme à M. le Cardinal Querini
comme Petrarque envoyoit se

Ouvrages aux Cardinaux & aux Pontifes de son tems. M. le Cardinal, l'ami & le protecteur de tous les gens de Lettres, reçoit ce Poëme durant son voyage de Bresse à Rome, c'est-à-dire, au mois de Septembre dernier. Il le parcourt avec empressement, il en admire l'ordonnance, les expressions, les sentimens; il entreprend même de le traduire en Vers Latins. Sur le champ il monte sa Lyre, & ce n'est plus seulement, comme autrefois, un Cardinal * Académicien, qui mene M. de Voltaire au Temple du goût; c'est un Cardinal, Bibliothécaire de l'Eglise, qui place dans ce Temple le monument éternel de la gloire des François. Voici le début du Poëte, & celui de son illustre Traducteur.

Quoi! du siécle passé le fameux Satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque;

* *M. le Cardinal de Polignac.*

Aura chanté du Rhin les bords ens
glantés,
Ses défenseurs mourants, ses flots ép
vantés;
Son Dieu même en fureur, effray
passage,
Cédant à nos yeux son onde & so
vage, &c.

Ergòne præteriti Saypris Musa inclyt
cli
Heroica * *clangore tuba complexerit*
ras,
Sparsa canens Rheni atro littora sangu
cæsosque
Ejus custodes, nec non vada territa
borum
Numen turbatum, atque furens,
cerneret undas,
Et ripas aditum patribus permitter
tris?

En voyant ces Vers d'un Car
à la suite de ceux d'un Poët

* L'Imprimeur a dû mettre
clangore tubæ: car dans *Heroica*, l
conde est longue.

Janvier 1746.

profession, il vient en pensée d'admirer avec Petrarque, combien les grands Seigneurs ont de moyens pour parvenir à l'immortalité. C'étoit en écrivant au Cardinal d'Albi, qui se picquoit aussi de Poësie, que Petrarque insinuoit cette réfléxion : « Vous autres, » Princes de l'Eglise, lui disoit-il, » vous pouvez faire des Vers, » quand, & comme il vous plaît : » vous avez cent autres moyens » d'être célébres dans la postérité : » & quand vous prenez encore celui-là, les Muses vous en sçavent » gré.

M. le Cardinal Querini a toutes les qualités d'un excellent Prélat; il réunit en sa personne des connoissances, qui pourroient faire plusieurs Sçavants; & dans les moments qu'il dérobe aux soins d'un voyage, l'amour des Lettres lui inspire des Vers destinés à figurer avec une huitiéme Edition de M. de Voltaire; cela s'appelle mériter

les Eloges que Petrarque donnoi
encore à son Cardinal.

Jam tibi serta novem studio certante so
rores
Laurea texentes video : jam vertice rub
Frondis honoratæ viridem pendere coronan
Jam nemus omne tibi reboat, tibi concin
unda
Cirrhæo de fonte cadens ; tibi pulch
Apollo
Corripit auratam Cytharam, pedibusq
manuque
Tellurem nervosque ferit . . .

Ceci est du quatorziéme siécle, d'un Poëte Ultramontain. Heure se terre, qui pût enfanter alors d beautés pareilles ! C'étoit tout fois un mérite bien réel pour n tre Cardinal François, (Bernar d'Albi,) de sçavoir les goûte communément on n'en deman pas davantage aux grands Se gneurs.

Mais voici une difficulté con

dérable qui se présente dans le Poëme de Fontenoi : M. le Cardinal Querini la sent toute entiére, & il l'exprime d'une façon très-spirituelle. Il y a dans ce Poëme un peuple de Héros, troupe invincible au champ de Mars, mais fort incommode sous la plume d'un Poëte Latin. Ma Muse, dit M. Querini, fut assaillie de cette Phalange; je tachai de réduire ces braves, de les captiver dans la mesure; effort inutile! Ils m'inspirerent presque autant de terreur qu'ils en avoient répandu dans l'Armée des Alliés. J'abandonnai donc cette partie du Poëme, & je passai aux autres.

C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rapelle pour son Roi son ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.

. . . . Saxo fetus, nostra quem stirpis alumnum
Dixeris, infernas jam jam cessurus ad umbras
Mauritius, regis causâ, revocat fugientem
Jam jam animum, Martemque rogat cujus vigor illi,
Addatur lux una sibi, victorque recedat.

Nous ne citerons plus qu'un morceau du Poëme & de la Traduction.

Le feu qui se déploye, & qui dans son passage
S'anime en devorant l'aliment de sa rage;
Les torrens débordés, dans l'horreur des hyvers,
Le flux impétueux des menaçantes Mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance.

Non ità, qui latè se se explicat ignis, ubique
Dum serpens vires acquirit, cuncta voratque,
Quæ satis apta suo dederint alimenta furori;
Non adeò torrens, brumâ horrescente, per agros
Qui ruit, irato pelago contingere suevit
Non ita qui fluxus, non hæc, inquam, omnia cursu
Tam rapido volvuntur, &c.

Comme M. de Voltaire a voyagé au Temple du goût avec un Cardinal qui faisoit aussi des Vers Latins, il sera plus à portée que personne de comparer les Muses de ces deux Eminentissimes. Seulement il y a des différences à observer. M. le Cardinal de Polignac a travaillé pour la raison & pour la Religion contre Lucréce; & M. le Cardinal Querini consacre quelques momens à chanter la gloire des François. Le premier, connu

Poëte depuis long-tems & de tout le monde, n'a communiqué ses Poësies qu'à un petit nombre d'amis : l'autre plus démonstratif en ce genre, publie volontiers ce que le goût des beaux Arts lui suggere à tout instant : notre Cardinal François fut encore plus Amateur qu'Auteur, le Cardinal Italien est l'un & l'autre ; & il l'est de toutes les maniéres. Ajoutons en finissant, qu'il est bien glorieux pour M. de Voltaire, d'avoir sçu gagner l'estime de deux Mécénes si illustres & si connoisseurs. Petrarque fut aussi l'ami des deux Cardd. Colonnes ; Fracastor le fut de Sadolet & de Bembe ; ces deux derniers l'avoient été des Médicis & des Frégoses. Quels exemples ! & ce n'est pas la centiéme partie de ceux que nous pourrions citer.

ARTICLE VIII.

LES ELE'MENS de la Médecine Pratique, tirés des Ecrits d'Hippocrate, & de quelques autres Médecins anciens & modernes, où l'on traite des Maladies les plus ordinaires à chaque âge, dans les différentes saisons de l'année, selon les différentes constitutions de l'air, sous divers climats, & en particulier sous celui de Besiers avec des remarques de Théorie & de Pratique, pour servir de Prodrome à une Histoire générale des Maladies. Par M. Bouillet, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Sécretaire de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Besiers, & Médecin des Hôpitaux de la même Ville. A Besiers, chez François Barbut 1744. *un Vol. in*-4°. *pages* 380.

Janvier 1746.

IL s'imprime en France hors de Paris peu de Livres qui soient d'un meilleur caractére & d'un meilleur papier, & la correction acheve de faire l'éloge de l'Imprimeur. L'Auteur & son Livre méritoient bien cette distinction. M. Bouillet est connu depuis plus de 20 ans dans nos Mémoires & ailleurs. Le renouvellement du systême des petits tourbillons du P. Malebranche par M. l'Abbé de Molieres, lui devoit beaucoup & au P. Dufesc de la même Académie de Besiers, dont ils sont les premiers Fondateurs, de concert avec le célébre M. de Mairan leur Compatriote & l'un des principaux ornemens des Academies de Paris.

M. Bouillet nous apprend que livré à la pratique, & ne pouvant sitôt remplir l'engagement pris en 1737 pour une Histoire générale des Maladies, il avoit cru pouvoir à l'exemple de Messieurs Manget & Allen, composer de ses Etudes,

de ſes Recueils & de ſes Obſervations un Ouvrage, dont le tout enſemble, les liaiſons & divers morceaux étant de lui, le corps général admit des morceaux d'Hippocrate & de divers Auteurs habiles, qui ſembloient avoir travaillé relativement au deſſein de donner des élémens de Médecine pratique; auſquels il a reſtreint ſon projet général pour le préſent, & juſqu'à ce qu'un peu plus de loiſir ou de tems l'ait mis en état de dégager en plein ſa promeſſe.

En imitant ſur cela ces deux Auteurs, M. Bouillet a évité leur diffuſion, leur multiplicité de principes, d'explications, de méthodes, de régimes & de remédes qui chargent la mémoire des jeunes Médecins, ſans former leur jugement, ſans diriger leur pratique, ſans la déterminer au moins à quelque choſe de précis. Un Médecin doit beaucoup délibérer ſans doute: mais il faut pourtant qu'il ſe détermine, prenant ſon

parti, souvent même assez vîte, & devienne décisif.

Comme M. Bouillet est Sécrétaire de son Académie, & qu'il s'entend fort bien à donner l'idée d'un Ouvrage, & à en faire des Extraits, nous allons suivre, en l'extrayant lui-même celui qu'il donne de son prope Ouvrage. Il n'est ni flaté ni manqué.

La premiére partie de ses Elémens donne donc d'après Hippocrate, une idée de la Médecine & des devoirs essentiels ausquels cet Art oblige ceux qui en font profession. Il fait ensuite l'énumération des Maladies qui se présentent le plus souvent : il indique les voyes par lesquelles elles ont coutume de se terminer : il rapporte les régles générales proposées par cet ancien Médecin, soit pour conserver la santé, soit pour la rétablir lorsqu'elle est altérée. Ce ne sont là, dit M. Bouillet, que des notions générales & préliminaires, qui supposent même un

grand nombre d'autres connoiſſances. Mais elles ſuffiſent à un jeune Médecin qui ſçait l'Anatomie, la matiére Médicale, & toutes les autres inſtitutions qu'on prend dans les Univerſités, & qui aura un peu conſulté les Auteurs qui en traitent expreſſement.

La ſeconde partie donne une idée générale de l'œconomie animale & des cauſes des Maladies d'après M. *Helvetius*, à qui il ajoute une Diſſertation de M. *Stahl* ſur la théorie & la pratique des Maladies les plus ordinaires à chaque âge. Ce ſont encore des notions générales, mais dont un jeune Médecin doit être inſtruit, pour pouvoir pénétrer les cauſes d'une infinité de cas particuliers, & pour pouvoir y apporter les remédes convenables.

La troiſiéme partie contient une expoſition des Maladies qui arriverent en Grece du tems d'Hippocrate, & de celles qui furent les plus communes à Paris au tems

du célébre Baillou, vers la fin du ſeiziéme ſiécle. On y voit d'abord que malgré la diſtance des tems & la différence des climats, les mêmes Maladies ont preſque toujours régné, d'où il eſt naturel de conclure que les mêmes régles générales de pratique ont lieu dans tous les tems & dans tous les climats. On voit auſſi dans Hippocrate le régime le plus propre à ſeconder la nature ; & on retrouve dans Baillou les mêmes attentions pour aider à cette bonne nature dans les mêmes circonſtances. A ces Auteurs M. Bouillet ajoute la pratique des Sydenham & des Chirac, ce qui forme une ſuite d'inſtructions, qui vont au même but depuis Hippocrate juſqu'à notre tems.

Dans la quatriéme partie on expoſe les Maladies les plus communes à Beſiers, depuis 1730 juſqu'à 42, avec la maniere dont elles ont été traitées. L'Auteur fait bien connoître le climat de Beſiers & le ſpécifique des Maladies

qui y régnent communément, n'oubliant aucune des circonstances d'âge, de tempérament & de saison qui peuvent influer dans la maladie & dans le régime propre à la prévenir ou à la guérir.

C'est aux Maladies aigues, fiévres ou fiévreuses que l'Auteur s'est principalement attaché, comme à celles qui attaquent le plus directement le germe & le principe de la vie & de la santé. La façon de l'Auteur de faire remarquer une unité de maladies & de régime dans les tems d'Hippocrate & dans le notre, & dans les climats les plus différens, est une des plus grandes preuves qu'on puisse donner de la perfection de la Médecine, & de la justesse de la pratique des Médecins. Cette pratique doit être la vraye, la plus parfaite du moins à laquelle puisse prétendre l'humanité, puisque malgré la diversité des théories & des sciences qui ont régné dans les divers siécles, le fonds

de la pratique, dicté sans doute par la nature même n'a jamais changé; & c'est de quoi beaucoup augmenter la confiance du Public pour les Médecins vrais & purs praticiens. Ce qui suit mérite d'être rapporté.

» J'aurois pu, dit l'Auteur,
» donner à cet Ouvrage une autre
» forme, & le rendre en quelque
» sorte plus scientifique. J'aurois
» pu l'intituler les Elémens de la
» Médecine pratique, démontrés
» par les réfléxions simples & na-
» turelles que tout homme sensé
» peut faire sur les mouvemens
» de la nature, c'est-à-dire, sur
» ce qu'on éprouve en soi-même
» ou qu'on observe dans les au-
» tres, soit en santé, soit en ma-
» ladie, & par une suite de pro-
» positions liées ensemble comme
» dans un Ouvrage de Mathéma-
» tique, & confirmées par des
» Scholies tirées des Loix de l'œ-
» conomie animale & des obser-
» vations faites sur les Cadavres,

„ j'aurois pu fixer la route qu'on
„ doit tenir dans le traitement des
„ Maladies.

L'Auteur fait voir un exemple de ces sortes de démonstrations dont il parle, dans le grand démonstrateur de la Médecine, Hippocrate, qui dans son Livre de l'ancienne Médecine, devine, cherche méthodiquement de quelle façon les hommes peuvent avoir trouvé l'*art Diatetique*, ou la méthode de guérir les Maladies. Hippocrate remonte fort haut. Il suppose que les hommes vivoient d'abord de gland & d'herbes comme les animaux, mais qu'ayant trouvé cette nourriture trop cruë & trop indigeste, ils en vinrent au blé d'abord cru, puis moulu & converti en farine, peu à peu en bouillie, enfin en pain, &c.

Avec la permission d'Hippocrate, c'est faire les hommes & plus & moins animaux qu'ils ne sont. Chaque animal a pour le moins son instinct, & trouve d'abord sa

PArmi le grand nombre de Livres que l'on met entre les mains de la jeuneſſe, il en eſt peu qui ſoient plus propres que celui-ci à lui faire aimer & cultiver la Poëſie Latine. Il faut propoſer aux jeunes gens de bons Auteurs à imiter, mais ce n'eſt pas aſſez, il faut encore qu'ils ſoient perſuadés qu'il ne leur eſt pas impoſſible de les atteindre. Virgile, Horace, Ovide, &c. ſont de grands noms qui les effrayent; dix-huit ſiécles écoulés, entr'eux & nous, avec la réputation prodigieuſe dont ils jouiſſent, les font regarder comme des hommes d'une eſpéce extraordinaire, qu'il ſeroit également préſomptueux & téméraire de vouloir prendre pour modeles. Il eſt donc à propos de leur en fournir d'autres, qui, ſans les décourager, ſoient capables de leur former le gout. C'eſt ce que fait avec ſucces le P. de la Sante; il leur met devant les yeux des contempo-

rains, tous jeunes comme eux, & engagés dans la même carriere : ou pour mieux dire, c'est Virgile & Ovide qu'il leur présente, sous une forme & sous des noms empruntés. L'habile Professeur a sçu répandre dans les essais poëtiques de ses jeunes Eleves, toute la pureté, l'élégance & la noblesse du premier, avec les graces, la délicatesse & l'abondante variété que nous admirons dans l'autre.

Voilà l'idée la plus juste que nous puissions donner de ce Livre, qui n'est point l'ouvrage d'un seul homme, mais qu'un seul homme cependant a mis dans sa perfection.

Il en avoit déja paru deux Editions différentes, l'une à Paris, & l'autre à Londres; elles sont aujourd'hui entiérement épuisées : cette troisiéme a été augmentée de la moitié, & ce Recueil forme présentement deux volumes, où l'on distingue par une marque particuliére ce qui a été ajouté.

On voit à la tête du premier

tome un excellent Poëme, intitulé *Ferrum*, qui renferme des beautés dignes des plus grands Poëtes. Le P. de la Sante l'avoit composé pendant sa jeunesse, & c'est ce qui a commencé à lui faire cette réputation, qu'il a toujours si bien soutenue depuis. L'Auteur y enseigne la maniere de construire *le Fer*, il y fait connoître les lieux qui le produisent, & les usages différents ausquels on l'employe. Il y parle aussi de l'union du fer avec l'aiman, & de la direction de l'aiguille aimantée vers le Nord, il explique ensuite l'une & l'autre par une fable ingénieuse qui termine agréablement toute la piéce.

Ce Poëme est tout entier de la façon du P. de la Sante, le reste est en partie le fruit du travail de ses Disciples, si l'on en excepte quelques Vers François, sur lesquels cependant, comme il le dit lui-même dans la Préface, ils ont une espéce de droit; c'est pour eux qu'ils ont été faits, ils les ont

récités, ils peuvent aussi en quelque sorte se les approprier.

Pour réunir sous un même point de vue toutes les piéces qui ont quelque rapport entr'elles, on a divisé ce Recueil en six Livres. Le premier contient *les Origines Poëtiques des Jeux*, du Volant, de la Paulme, du Billard, de l'Oye, du Ballon, &c. Celles de quelques usages particuliers, comme de la *Perruque*, de la *Cadenette*, des *Mouches*, des *Nœuds d'épaule*, & du *Manchon*; celles de quelques instrumens Militaires & des Arts, comme de la *Bombe*, du *Toccin*, de la *Tapisserie*, des *Orgues*, de la *Giroüette*, du *Miroir*, &c. Toutes ces origines sont autant de petites fables ingénieusement inventées où les Dieux font presque toujours les principaux rôles.

Apollon pour se vanger de *Marsyas* qui l'avoit défié à la flutte, & de *Zephire* qui avoit tué son ami *Hyacinthe*, fit écorcher le premier, & dans sa peau il enferma

adroitement le meurtrier, & livra le prisonnier avec la prison à une troupe de jeunes gens pour en faire leur jouet. Voilà l'origine du Ballon.

Venus pour cacher les blessures faites par des Mouches sur le visage d'Adonis, y appliqua de petites piéces de soye noire, qui, en couvrant les blessures, servirent encore à faire éclater la blancheur de son teint. Ce second effet en fit bientôt naître la mode parmi les femmes. C'est ainsi que les mouches furent inventées. *Mars* pour punir un jeune homme de la Cour d'Eole, & qui par sa légéreté lui étoit incommode, le fit attacher au haut d'une Tour, d'où tous les efforts des vents ne purent jamais l'enlever. C'est de là que nous vient l'usage de la girouette.

Le second Livre comprend des matiéres plus sérieuses: ce sont des sujets tirés de l'Ancien Testament, divers traits de la vie des Saints, des Sentences pieuses mises en Vers,

& des Hymnes pour certaines Fêtes de l'année.

Le troisiéme est presque tout consacré à la gloire du Roi & de la Famille Royale ; le sacre de ce Prince, son couronnement, la sage administration de son Royaume, le bonheur de ses Peuples, sa maladie, sa guérison, son mariage, la naissance du Dauphin, son éducation, tout y est célébré de cent façons différentes ; en Latin & en François, en grands & en petits Vers ; l'Ode, l'Elegie, l'Eglogue, l'Epître, le Dialogue, l'Emblême, la Devise, l'Epigramme, tout y est employé.

Le quatriéme nous présente des faits historiques pour la plûpart de l'Histoire des Perses, des Grecs & des Romains. C'est Medée qui massacre ses propres enfans, Artemise avale dans du vin les cendres de son époux, Perillus est consumé dans les flancs d'un Taureau d'airain par l'ordre de Phalaris, Empedocle se précipire dans

les flammes du Mont Ætna. L'intrépidité de Sylla, la mort de Lucain, le songe d'Otthon, les plaintes de Belizaire, voilà une partie des sujets que l'on y traite.

Le cinquiéme Livre, tout opposé au précédent, ne renferme que des traits fabuleux & de pure invention, sous lesquels cependant il ý a toujours une vérité cachée, qui ordinairement fait allusion à quelque Anecdote Classique.

Dans le sixiéme enfin, se trouvent toutes les autres piéces qui n'ont pû entrer sous les titres précédens. Il y a des complimens François & Latins, de la Prose & des Vers, des Traductions, des Enigmes & du Grec même. On voit à la fin de tout cela, l'éloge funébre du P. Porée en stile lapidaire, c'est un morceau dans le vrai goût des anciens.

Chacune des piéces contenues dans ce Recueil, mérite une attention particuliére, nous souhai-

terions pouvoir nous arrêter ſur toutes pour les faire connoître, mais cela nous conduiroit trop loin. Nous n'entreprendrons pas même d'en rapporter ici aucune, le choix ſeroit difficile à faire, & nous aurions trop de peine à nous déterminer. C'eſt un parterre émaillé des plus belles fleurs, les yeux ne s'attachent ſur aucune en particulier, parce qu'elles ont toutes également de quoi plaire. Si la main ſe porte ſur quelqu'une d'elles, il s'en préſentent d'autres auſſitôt, qui ſemblent leur diſputer la préférence, & l'on demeure indécis.

ARTICLE X.

L'ORIGINE ET LES PROGRÉS des Gardes du Corps, Poëme. Par M. Mauger, *Garde du Corps.* *A* Paris, *chez* Lottin, *rue S. Jacques, à la Verité.* M. DCC. XLV.

VOilà justement le caractére de nos Guerriers : Terribles au champ de Mars, ils ont des graces, de la douceur, de l'harmonie, après avoir déposé le bouclier & la cuirasse. Durant la Campagne, ils portent la mort au sein des Villes ennemies, dans le quartier d'hyver, ils fréquentent le palais des Muses; vrais éleves du fils de Latone, ils lancent le trait & touchent la lire, ils se couronnent de lauriers & de fleurs.

M. Mauger, Garde du Corps de sa Majesté, vient de mettre au jour le Poëme que nous annonçons. On sçait l'axiome : *Laudent te alie-*

ni; mais il y faut de l'exception quand il s'agit d'héroïsme & de travaux Militaires ; car qui peut mieux les représenter qu'un témoin oculaire, qu'un compagnon d'armes & de fortune ? Le Poëte de profession ne va point à la Guerre, & il fait bien, pour ne pas tomber dans le même inconvénient qu'Horace.

Celerem fugam
Sensi, relictâ non benè parmulâ.

Il est donc dans le bon goût qu'un Militaire loue son Corps ; & un Corps, tel que celui qui a l'honneur de garder la personne du Roi, mérite d'avoir son *homme de Lettres*, son *Poëte* ; il a bien ses Capitaines & ses Lieutenants, la Couronne d'immortalité que présente le Poëte ne pourroit elle pas animer la valeur, aussi bien que les ordres d'un Officier ?

M. Mauger nous a paru réunir trois qualités dans son Poëme ; le génie Poëtique, la science des

faits qui concernent son Corps ; l'amour & le zéle pour son Roi. Citons quelques-uns de ses morceaux pour donner envie de lire le reste.

Je chante ces Guerriers fameux par tant d'exploits,
Ces défenseurs du Trône, & des jours de nos Rois.

Ce second Vers caractérise bien les *Gardes du Corps* : ces termes, *défenseurs du Trône*, seroient trop forts s'ils étoient pris dans le moral ; car tous les autres Guerriers, disons même, tous les bons Sujets du Roi sont les *défenseurs du Trône*, mais dans le physique, cette expression convient, par privilege, à la garde qui veille auprès de la personne du Monarque.

L'invocation s'adresse aux Habitans de l'Olimpe, & le Poëte leur parle ainsi :

Inspirez moi ces chants dont l'art audacieux
Fait parler aux humains le langage des Dieux,

Dites, comment ce Corps, foible dans
sa naissance,
Est devenu l'espoir & l'appui de la
France.

Même explication que ci-devant, ce n'est que dans un certain sens, mais très-vrai, que les Gardes du Corps peuvent être dits l'*espoir & l'appui* de l'Etat.

Notre Poëte entre dans son sujet; & d'abord il ne fait pas comme l'Abbé de Choisi, qui rapporte l'établissement de la garde Royale au tems du Roi Jean: nos Rois ont toujours eu de la grandeur & de l'appareil dans leur Cour; si Theodoric, Roi des Visigoths, qui vivoit en 459, se faisoit escorter de sa Noblesse, peut-on douter que le grand Clovis, qui régna sur la fin du même siécle, n'entretînt aussi des Troupes armées auprès de sa personne? On trouve que Clodomir & les autres Princes, enfans de Clovis, avoient autour d'eux des braves, *viri for-*

tes; qu'étoit ce que ces braves, sinon des *Gardes du Corps*? Et d'où en avoient-ils pris l'usage, sinon de Clovis? Et de qui Clovis en avoit-il reçu l'exemple, sinon des plus anciens Monarques, de David, qui étoit toujours accompagné de ses Légions choisies *; de Romulus, qui avoit institué pour sa garde le Corps qu'on appelloit *Celeres*; de l'Empereur Auguste, qui créa les *Pratoriens*?

Cependant M. Mauger ne place l'époque de la garde Royale parmi nous, que sous le Roi Gontran, qui se fit accompagner des Gentilshommes de sa Maison pour se mettre à couvert des fureurs de Fredegonde, cette femme si hardie à répandre le sang des Rois; voici comment cela est exprimé.

Rome enfin succomboit, le crime & la licence
Avoient de ce grand Corps ébranlé la puissance,

* *Cerethi & Phelethi.*

Et nos Rois triomphans après mille hazards
Régnoient sur les débris du Trône des Cesars.
Lorsqu'une femme impie, inhumaine & perfide
Porta sur eux sa main cruelle & parricide;
Epouse d'un Roi foible *, & né pour obéir,
N'ayant pû l'estimer, elle osa le trahir:
Son Dieu, son assassin, & celui de ses freres,
Rien n'arrêta le cours de ses forfaits prosperes:
Gontran seul échapé de ses barbares mains
Paroissoit dédaigner ses projets inhumains, &c.

Reconnoissons qu'une Muse guerriere qui chante ainsi, a bien profité des moments furtifs qu'il lui est permis de passer sur l'Helicon.

* *Chilperic.*

Janvier 1746.

te la seconde de nos Rois. Notre Auteur retrouve les *Gardes du Corps* à la bataille de Bovines, combattant près de Philippe Auguste, & le délivrant d'un grand danger. Ces *Gardes* étoient un Corps de *Sergens d'Armes*, établis par Philippe, pour parer aux embuches du *Vieil* de la *Montagne*, durant l'expédition de la Palestine. Ce Corps se signala effectivement à Bovines ; & M. Mauger fait ainsi son éloge :

Voyons-le tout à coup dans les champs
de Bovine,
Où l'Aigle audacieux juroit notre ruine,
Combattre, & d'un bras sûr renverser à
ses pieds,
Et le Flamand rébelle & ses fiers Alliés.
Tout fuit, tout cede aux coups d'un
Vainqueur en furie
Qu'avoient armé l'honneur, Philippe
& la Patrie :
On doute, à ses exploits, si le Dieu des
combats
A composé ce Corps de Chefs ou de Soldats.

Comme ce Poëme eſt hiſtorique, peu à peu l'Auteur ſe rapproche de nos tems; après Philippe Auguſte il parle de Charle VII. qui prit des Ecoſſois pour ſa garde; honneur ſi particulier à cette Nation, que la premiere Compagnie des *Gardes du Corps* s'appelle encore *la Garde Ecoſſoiſe.* Quelques-uns croyent que ce choix remonte bien au de-là du régne de Charles VII; on dit que S. Louis avoit déja 24 Ecoſſois auprès de ſa perſonne, & que le Roi Charles V. en augmenta le nombre juſqu'à cent. M. *Mauger* s'arrête à la premiere opinion; il indique en peu de mots les tems malheureux de Charles VII. & les ſecours qu'il tira de ces braves Ecoſſois. Le portrait, à bien des égards, peut nous intéreſſer encore aujourd'hui.

Ciel! Qui ſont ces Guerriers vaincus &
terraſſés!
Quel ſang coule à mes yeux? Quelle
main héroïque

Brise du fier Anglois le Sceptre tirannique !
Ah ! Je vous reconnois, Ecossois généreux,
Intrépides soutiens d'un Prince malheureux ;
Sans vous, sans le secours que votre bras lui donne,
Peut-être il n'eut jamais recouvré sa Couronne,
Mais ne vous flattez point d'avoir trop entrepris ;
Le service fut grand ; vous en avez le prix.
Si nos Rois vous ont dû leur Couronne & leur gloire
L'honneur de les garder vaut bien une victoire !
Veillez long-tems sur eux ; suivez partout leurs pas,
La main qui les défend ne les trahira pas.

Il y a bien du beau ici, bien du simbolique ; cette Ecosse attachée à nos Rois, ardente à soutenir des *Princes malheureux*, nécessaire,

dans des circonstances critiques, *pour recouvrer une Couronne*; quels traits ! & qu'ils expriment d'évenements, sans compter ceux qu'ils font espérer.

Notre Auteur remarque l'augmentation des Gardes du Corps, jusqu'à composer une Milice de quatre Compagnies. Louis XI. & François premier firent successivement ces additions; le dernier de ces Princes, vainqueur à Marignan & accompagné pour lors de *ses Gardes*, ne les avoit point à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier. Ce sont des anecdotes Militaires, qui font mieux dans un Poëme comme celui-ci, que tout le merveilleux d'une fiction, où les Divinités de l'Olimpe viendroient seconder le génie du Poëte.

Ce dernier cependant prisonnier à Pavie,
Pensa perdre loin d'eux & le Trône & la vie;
Mal conseillé sans doute, il ne se souvint pas

Qu'il avoit à leur tête affronté le tré-
pas ;
Et qu'il n'eût point sans eux dans un
combat terrible
Vaincu l'Elvetien jusqu'alors invincible.
Mais oublions ces tems fertiles en re-
vers, &c.

On arrive enfin aux beaux jours de notre Milice Françoise, au régne de Louis XIV.

Un Roi, que dis-je ? Un Dieu dans un
char de lumiere,
Sur ce vaste horizon leve sa tête al-
tiere.
Son Trône a pour soutiens Minerve,
Themis, Mars,
Et Turenne, & Condé, Luxembourg,
& Villars.
Près d'eux est cette Troupe * à la
France si chere,
Que Louis estimoit, & dont il fut le
pere.

* *Les Gardes du Corps.*

Plus loin sont ces Guerriers * vaillans, mais plus nouveaux
Sujets du même Prince & pourtant nos Rivaux,
Le même amour nous guide & les uns & les autres,
Nos perils sont communs, leurs exploits sont les nôtres.

Plus bas, M. Mauger loue encore la valeur des Mousquetaires qui emporterent les dehors de Valenciennes l'épée à la main. Et c'est ainsi qu'un galant homme sçait rendre justice au mérite, malgré les rivalités. Si quelque Poëte Gendarme ou Mousquetaire chante un jour l'origine & les exploits de son Corps, on peut s'attendre d'y trouver aussi l'éloge des *Gardes* du Roi & de leur Poëte; par là on verra naître, entre tous ces Guerriers, une sorte d'émulation pour la politesse & les égards, comme il y en a pour la bravoure

* *Les Gendarmes, les Chevaux Legers & les Mousquetaires.*

& l'intrépidité ; émulation qui ne coûtera ni larmes ni sang à la Patrie, qui lui causera même une joye sensible, & qui méritera l'approbation du Monarque.

Le dernier morceau du Poëme roule sur les grands services que rendirent les Gardes du Corps, & en général les Troupes de la Maison du Roi, à la journée de Leuze, lorsque le Maréchal de Luxembourg défit 75 Escadrons des Ennemis avec 28.

Ce fut aux Champs de Leuze, aux bords de Lécatoire
Où la Maison du Roi mit le comble à sa gloire.
Waldek nous évitoit, ses Soldats éperdus
Frémissoient au seul nom du Vainqueur de Fleurus.
Luxembourg cependant voloit à sa poursuite,
Suivi de nos Guerriers, il l'atteint dans sa fuite ;

Waldek surpris soudain, range ses Escadrons,
On l'attaque, la foudre a des effets moins prompts,
Déja mille des siens ont mordu la poussiere,
Tout fuit, tout annonçoit une défaite entiere.
Tilli * paroît, Tilli qu'aucun péril n'abbat,
Arrête ses Soldats, les ramene au combat:
Suivez moi, leur dit-il, & montrons qui nous sommes,
Avons nous à combattre ou des Dieux ou des hommes?
Quels qu'ils soient, la Victoire a dequoi nous flatter
Et vaut bien tout le sang qu'elle peut nous coûter.
Il dit, il rend le calme à sa Troupe allarmée,

* *. Le Comte de Tilli, commandant l'arriere-garde des Ennemis.*

Contre nous toutefois il conduit une
Armée *
Luxembourg qui l'observe, en cet instant fatal,
Regarde la Maison, & donne le signal,
L'Ennemi jette un cri, sur nos Guerriers s'élance;
La Maison l'attaquoit dans un profond silence,
C'est ainsi que ce Corps avec tranquillité
Vole, en périssant même, à l'immortalité.
Ce Corps inébranlable, en ce jour de carnage,
Vit enfin des dangers dignes de son courage,

La description de ce combat continue; la victoire enfin se déclare pour la Maison du Roi, le Poëte finit ce morceau par une apostrophe aux braves qui périrent sur le champ de bataille.

* *La Maison du Roi eut à combattre 75 Escadrons.*

Janvier 1746. O Manes

O Manes des Héros chers à notre mé-
moire,
Dont ce jour éclaira le trépas & la
gloire,
Vous Briſſac, vous d'Auger, Monpi-
peau, Chazeron,
Toi Vignorix *, enfin l'honneur de la
Maiſon,
Recevez aujourd'hui le tribut & l'hom-
mage
Que tout brave Soldat doit à votre
courage.
Ah! ſi du haut des Cieux, le ſéjour des
Héros,
Vous prenez part encore à nos nobles
travaux,
Vous voyez ſans rougir cette Troupe
guerriere
De l'honneur comme vous parcourir la
carriere,
Et donner aux Héros qui viendront
après nous
L'exemple qu'avec joye elle reçoit de
vous.

* *Garde du Corps très-brave.*

Malplaquet Ettingen, en dépit de
l'envie,
Ont accru notre gloire aux yeux de la
Patrie;
Mais si dans ces combats nous reçumes
la loi,
Fûmes nous moins vaillans qu'aux
Champs de Fontenoi?

Toute la Piéce est terminée par une apostrophe au Roi en huit Vers, qui contiennent aussi l'éloge de ce grand Prince; & tel est l'abregé de ce Poëme, digne d'être placé parmi les monumens Militaires, parmi les Drapeaux, les Armes, & les autres dépouilles que la Maison du Roi a enlevées aux Ennemis. Un mot d'éloge mis en *Vaudeville*, anime quelquefois le simple Soldat à bien faire; ceci en comparaison vaut une Iliade; quels heureux effets n'en doit-on pas attendre par rapport à la Maison du Roi, & pour la Campagne prochaine?

Janvier 1746.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

REponse de M. *Claude* Minis-tre à M.... Evêque d'An-[illegible]terre, *sur les troubles qui sont [illegible] Angleterre, avec des anecdotes, [illegible]ur la Paix.*

[illegible]n suppose que c'est un Minis-[illegible] Anglois, actuellement à Ber-[illegible] qui fait cette réponse à un [illegible]ue d'Angleterre. Le stile est [illegible] homme accoutumé à prêcher [illegible]ter des passages; mais le fond [illegible]n Politique, qui a balancé [illegible]ces des Puissances Belligé-[illegible], qui sçait estimer les e[illegible] [illegible] de la *Maison de St[illegible]uard*, [illegible]*ier 1745.*

qui ſent les inconvénients d'un gouvernement étranger en Angleterre, qui a minuté les fautes du Parlement Anglois, des Miniſtres de la Cour régnante, des Commendants à Ettingen & à Fontenoi. Il répéte ſouvent que les Anglois ont été bien battus, qu'ils ont donné bien de l'argent, qu'ils ont grand beſoin de la paix. Des excurſions ſur les affaires d'Allemagne, entraînent auſſi l'Auteur de la Lettre; il partage la ſucceſſion du feu Empereur Charles VI. de maniere toutefois que le meilleur lot demeure à la Reine de Hongrie, toujours très-puiſſante par là, quoiqu'il ne ſoit plus queſtion de comparer ſa fortune aux beaux jours de Charles-Quint; c'étoit, dit-il, le *Zenith* des Autrichiens. Charles VI. a perdu cette poſition. Tel eſt le ſort des choſes humaines.

Lettres à un Provincial, ſur la juſtice des motifs de la Guerre, &c Janvier 1746.

les conjonctures présentes de
·ope avec les Réponses.

es Lettres sont jusqu'ici au
bre de XXII, du moins nous
avons pas vû davantage; la
uiere est du 2 d'Avril, la der-
: du 8 d'Août. Quatre objets
cupent la scene: 1°. La jus-
des motifs de la guerre, de
.rt de la France & de ses Al-
2°. Le détail de la Campa-
de 1744. 3°. Les premiers
ès de la Campagne de 1745;
ıut différentes Relations de la
ille de Fontenoy. 4°. Les mo-
d'exclusion du Grand Duc au
ıe Impérial. On suppose que
un Politique de Paris, qui
à une petite Société de Pro-
:, composée de 5 ou 6 per-
es, dont un est le Sécrétaire,
nd pour les autres, fait des
ctions, &c.

out cela est fort de réfléxions,
rapproché pour les faits, bien
ni de Traités & de Monu-
:s historiques, assez bien tour-

né pour le ſtile, ſauf un ton quelquefois trop oratoire ; ce qui eſt un défaut dans l'Hiſtoire, dans les diſcuſſions politiques, dans le genre Epiſtolaire, dans les Journaux Littéraires, en un mot dans mille choſes où il ſe gliſſe toutefois ſi ſouvent. L'Auteur de ces Lettres ſe plaint quelque part que le *Noble Genois* a trop profité de ſes premieres Lettres, pour n'être pas cenſé plagiaire ; nous devons remarquer cela, parce que l'Extrait de la Lettre du *Noble Genois* ſe trouve dans un vol. de nos Mémoires. C'eſt du reſte une perſonalité qui ne nous intéreſſe pas, & qui eſt à décider entre ces deux Ecrivains Politiques.

Le Temple de la Gloire, Fête donnée à Verſailles le 27 de Novembre 1745. Chez *Chriſtophe Ballard*, &c. On peut regarder ceci comme un *Opera* & un *Ballet* à la louange du Roi. Ce Monarque y eſt comparé à Trajan,

vainqueur & pacifique, terrible & plein de clémence, enchaînant l'Ennemi, & captivant le cœur de ses Sujets.

Le *Temple de la Gloire* est gardé par les Muses; l'envie veut inquiéter les Héros qui s'avançent vers ce Sanctuaire, *Belus* & *Bacchus* s'efforçent d'en trouver la route: efforts inutiles, Trajan est le modele de ceux qui doivent y entrer. Tel est en deux mots le plan de cette Fête, dont on ne saisit pas tout d'un coup l'ordonnance, les liaisons, & le merveilleux. On y trouve des Vers qui répondent à la grandeur du Spectacle, & au goût supérieur de l'Assemblée qui l'a honoré.

Nouvelles Etrennes utiles & agréables, contenant un Recueil de Fables choisies dans le goût de M. de la Fontaine, sur de petits airs & vaudevilles connus, notés à la fin pour en faciliter le chant. *Nouvelle Edition, revue, corrigée,*

& augmentée. A Paris, chez Lottin rue S. Jacques. M. DCC. XLVI.

Ceci est un petit Livre tout moral, tout musical, tout propre à instruire en amusant. Quiconque connoît le génie François ne doit point être surpris du bon acqueil qu'on fait parmi nous à ces sortes de productions. On aime le chant dans tous les états; le Concert attire les Grands; & le Vaudeville soulage les ennuis du Peuple. Ce Livre de Fables tient le milieu entre la Musique d'appareil & les Recueils du *Pont-Neuf*. On a mis, comme M. de la *Fontaine*, (proportion toutefois gardée) toutes les parties de la morale en apologue, & le chant fait entrer cela dans l'oreille & dans l'esprit. Comme cette nouvelle Edition a toute sorte d'avantages sur la premiére; nous ne doutons point qu'elle n'ait encore plus de succès. Le volume est portatif; le prix apparemment modique, les airs faciles, & notés à la fin; ajoutez-y la

variété des sujets ; & l'abondance des bonnes moralités, cela fait un meuble qu'on doit être curieux de donner pour étrennes aux jeunes gens.

Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine; d'où l'on déduit la maniére de déterminer les rentes viagéres, tant simples qu'en tontines: *précédé d'une courte explication sur les rentes à terme, ou annuités*; & accompagné d'un grand nombre de Fables. *Par M.* Deparcieux, de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A *Paris*, *chez les freres Guerin*, *rue S. Jacques*. in-4°. pages 132, sans les Tables. M.DCC.XLVI.

Il faut lire ce titre en entier, pour appercevoir les trois Traités qu'on trouve ici. L'Auteur traite 1°. *Des Rentes à terme ou Annuités.* 2°. Il détaille *les probabilités sur la durée de la vie des hommes.* 3°. Il donne la maniére de *déterminer les Rentes viageres*, &c. 4°.

Il propose des Tables nécessaires à l'instruction des Lecteurs. Nous pouvons bien dire par avance que ce Livre est en son genre un des plus curieux qui ayent paru depuis long-tems. L'article des probabilités de la durée de nos jours, l'évaluation des *vies moyennes*, le détail des *ordres de mortalité*; en un mot tout cet art merveilleux qui met sous les yeux ce que chacun de nous peut espérer de vivre, sans toutefois blesser jamais les droits de la Providence, voilà le bel endroit de l'Ouvrage; on ne s'attend pas d'abord qu'un Volume plein de calcul & de chiffres présente tant de choses amusantes, il faut lire pour s'en convaincre; nous en donnerons l'Extrait dans le Journal prochain.

Essai d'Otontotechnie, ou Dissertation sur les *Dents artificielles*, par M. Mouton, *Chirurgien* Dentiste. A Paris, chez *Boulet*, *rue S. Jacques*. M. DCC. XLVI. *in*-12. *pages* 162.

L'art eſt toujours bien plus utile quand il répare les défauts de la nature, que quand il imite ſes beautés ; par cet endroit le Livre que nous annonçons doit être goûté du Public ; d'ailleurs il eſt bien écrit & à la portée de tout le monde. Comme il entre dans la ſphére des Arts, nous lui réſervons un Article de nos Mémoires.

*Didot, Quai des Auguſtins à la Bible d'*Or, diſtribue le premier volume de l'*Hiſtoire Générale des Voyages.* Nous comptons en parler le mois prochain, il nous paroît au coup d'œil, que l'entrepriſe eſt parfaitement exécutée. Comme nous n'avons point fait mention dans l'annonce des conditions propoſées aux Souſcripteurs, les voici.

I. Cette Hiſtoire ſera imprimée des mêmes caractéres & ſur le même papier que le Programme donné au Public. On peut le voir chez l'Imprimeur.

II. Les Souſcripteurs payeront

d'abord 18 liv. pour le papier ordinaire; c'est-à dire, 12 liv. suivant le prix fixé en leur faveur pour chaque volume en feuilles, & 6 liv. à compte sur le dernier. Ainsi payant ensuite 12 liv. à chaque volume, il n'en restera que 6 à payer pour le dernier.

III. On payera pour le grand papier 27 liv. c'est-à-dire, 18 liv. pour le premier vol. & 9 liv. à compte sur le dernier. On en tire peu d'Exemplaires.

IV. Le prix pour ceux qui n'auront pas souscrit sera 18 liv. pour chaque vol. du petit papier, & 27 pour le grand, sans qu'on puisse jamais se flatter de la moindre diminution.

V La souscription sera ouverte depuis le premier de Déc. 1745, jusqu'au premier de Mars 1746, exclusivement, après lequel tems, on ne sera plus admis à souscrire.

VI. On pourra souscrire dans toutes les Villes du Royaume où il se trouve des Libraires établis,

Janvier 1746.

ainſi que dans les Pays étrangers. Tout l'Ouvrage, autant qu'on en peut juger ſur l'Edition Angloiſe, contiendra 10 vol. *in*-4°. le ſecond vol. ſera délivré le 1. de Juin 1746, & les autres ſucceſſivement à la même diſtance.

On trouve chez *Cavelier* pere, *rue S. Jacques au Lis d'or* une nouvelle Edition de l'*Arithmétique* de le *Gendre*, Ouvrage connu & eſtimé. Il va par les routes ordinaires, mais avec méthode, & il conduit juſqu'aux fineſſes de l'art. Au tems où toute la ſcience ſe réduiſoit à ſçavoir lire, écrire & chiffrer, un Livre tel que celui-ci auroit été reçu comme un *phénoméne*; profitons en toute maniére de la ſurabondance de notre ſiécle.

Chez le même Libraire: *Recherches ſur les vertus de l'Eau de Goudron*, avec des Réfléxions Philoſophiques. Traduit de l'Anglois de M. George *Berkeley*, Evêque de

Cloyne. A Amſterdam, chez Pierre Mortier. M. DCC. XLV. *in*-12. *pages* 342. Dans ce Livre, l'acceſſoire emporte le fond : on propoſe l'*Eau de Goudron*, & l'on pénétre enſuite toutes les profondeurs de la Philoſophie. Cela mérite un Extrait que nous donnerons.

Relation abregée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, depuis la côte de la Mer du Sud, juſqu'aux côtes du Brezil & de la Guianne, en deſcendant la Riviere des Amazones. Par M. de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences. *Avec une Carte du Marañon* ou *Rivière des Amazones levée par le même.* A Paris, chez la veuve Piſſot 1745. 8°.

Recueil des Piéces qui ont remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences en l'année 1741, on qui ont concouru *ſur la meilleure conſtruction du Cabeſtan.* 4°. avec figures. A Paris, chez les freres *Guerin*, *Martin* & *Coignard*.

Les mêmes freres Guerin impriment la traduction de l'*Introductio ad veram Astronomiam* de *Keill*, sous le titre d'*Institutions Astronomiques*, par M. le *Monnier*, de l'Académie Royale des Sciences; qui y a inséré tout ce qui peut servir à l'intelligence de cette Science, soit par les additions importantes qu'il y a mises, soit par les notes curieuses dont il l'a enrichie; outre un grand nombre de Tables Astronomique très-fidéles. Cet Ouvrage formera un gros *in*-4°. avec des planches en taille-douce. Il paroîtra dans ce mois de Janvier 1746.

On trouve chez les mêmes Libraires la nouvelle Edition complette en 10 vol. *in-folio* du grand Recueil des *Actes de Rymer*, imprimée à *la Haye*, *chez Jean Neaulme*. Nous rendrons compte au Public de l'exécution de ce Recueil, & des avantages qu'il renferme. On

avertit les Souſcripteurs de retirer inceſſamment les Exemplaires ou les Volumes, pour leſquels ils ont ſouſcrit à Paris.

Projet pour l'Etabliſſement d'Ecoles gratuites de Deſſein.

Nous ignorons l'Auteur de ce projet, & nous n'avons ſon Mémoire qu'en *manuſcrit*, mais il mériteroit bien d'être approuvé, encouragé, appuyé, en un mot mis à l'épreuve. Il conſidére les trois âges des enfans nés de parens pauvres, ou ſimplement de profeſſion méchanique; le premier eſt employé avec raiſon à leur apprendre à lire, à écrire, & les élémens de la Religion. Le troiſiéme eſt celui où ils entrent en apprentiſſage pour ſe fixer à un métier; mais le ſecond qui eſt d'environ 5 ou 6 années, c'eſt-à-dire, depuis 12 juſqu'à 18 ans plus ou moins, ſemble n'avoir point d'objet, & devient ſouvent un tems de liberti-

nage pour eux; l'idée de notre Auteur ſeroit donc d'établir des Ecoles gratuites de Deſſein, & d'y envoyer cette jeuneſſe, qui auroit par-là le double avantage d'être occupée, & d'acquérir des notions utiles pour tous les Arts; & c'eſt ici le bel endroit du Mémoire.

Le Deſſein éléve la profeſſion de tous les Artiſtes à un dégré de nobleſſe & de perfection qui ſe fait ſentir tout d'un coup. Qu'eſt-ce qu'un Menuiſier, un Charpentier, un Serrurier, un Horloger, un Ebéniſte, un Orfévre, un Tapiſſier, un Fabriquant d'Etoffe, &c. ſans la ſcience du Deſſein? Quelle différence entre les Méchaniciens de routine, & ceux qui ont fait quelque progrès dans la connoiſſance des figures, des profils, des plans, des divers ornemens d'architecture! Les premiers ne ſeront jamais que des Ouvriers ſans génie, & les autres touchent preſque aux Arts Libéraux, à la Géométrie même, par l'étendue

& le développement de leurs idées. Or quel intérêt puissant pour le Commerce, pour les Manufactures, pour la décoration des Villes, pour tout l'Etat? Et l'Auteur du projet n'oublie pas une profession plus noble que les autres, mais dégradée souvent par le peu de lumiéres de ceux qui s'y engagent, c'est celle des Armes; un Soldat qui auroit appris le Dessein, seroit en passe de devenir un excellent Ingénieur, il pouroit dans l'occasion ouvrir des avis utiles pour une attaque ou pour une défense. Il feroit la guerre plus de l'esprit que du corps, ce ne seroit point un simple manœuvre Militaire; l'intelligence & les vues le feroient entrer en part du mérite de l'Officier; & que seroit-ce qu'un corps de Troupes si bien élevées?

Voilà le plan & les motifs d'un établissement qui intéresse extrêmement la Patrie; si les Perses fréquentoient jusqu'à 50 ans des

Ecoles où l'on ne faisoit guéres que discourir en l'air sur le Gouvernement ou sur la Morale ; ne pourroit-on pas en France procurer à toute la jeunesse d'un état inférieur 5 ou 6 années d'un travail, dont le succès s'étendroit à toutes les conditions ; aux premiéres, pour la commodité & la magnificence ; aux dernieres, pour la perfection des Arts qu'elles professent, & pour le salaire plus abondant, qui ne manqueroit pas d'en être la récompense ?

AVIS AU PUBLIC.

On croit devoir prévenir les gens de Lettres sur quelques articles qui concernent ces Mémoires.

I. On les donnera dorênavant dans les premiers jours de chaque mois.

II. Quand l'abondance des matiéres obligera de faire un second Journal ; c'est-à-dire, de donner deux Journaux en un mois, on

en avertira dans le Journal précédent.

III. On tachera de faire connoître les Livres de bonne heure ; au moins dans l'Article des Nouvelles Littéraires. Cette promesse suppose aussi quelque diligence de la part de Messieurs les Auteurs & les Libraires.

IV. On prie donc ceux qui souhaitent qu'on parle de leurs Livres, de les communiquer le plutôt qu'ils pourront ; ils peuvent compter qu'on les leur rendra fidélement & en bon état. Pour cette communication Littéraire, on s'adressera au *Sieur Chaubert, Imprimeur du Journal*, ou aux Journalistes mêmes. On sçait que c'est *au Collége des Jésuites de Paris rue S. Jacques.*

V. Ces Mémoires ont toujours été sur le pied de faire un accueil particulier à la Littérature des Etrangers ; ainsi les Auteurs qui écrivent hors de France peuvent prendre avec liberté cette voye de

faire connoître leurs Ouvrages.

VI. On y a aussi toujours admis des Piéces entiéres, c'est-à-dire, des *Mémoires, des Dissertations, des Explications de Médailles ou d'Auteurs*, &c. En un mot toutes productions Littéraires, qui seroient en danger de se perdre ou d'être inconnues, si elles demeuroient isolées. Les Sçavans des divers Pays pourront toujours entretenir ce commerce avec les *Mémoires de Trévoux*, & leurs découvertes en quelque genre que ce soit, qui concerne les Arts & les Sciences, seront bien reçues. Trop de longueur & trop de controverse, voilà les deux écueils qu'il faut éviter.

VII. Ce Journal n'a point coutume d'user de réprésailles contre les Satyriques de profession. Pour répondre à ces Ecrivains, il faudroit prendre le ton des personalités, des termes de mépris, des accusations hazardées; maniére odieuse d'exercer sa plume, objet

d'ennui pour les honnêtes gens.

VIII. Nos Mémoires reconnoissent toujours plus volontiers les perfections d'un Livre que ses défauts. Cela ne doit pas en exclure une critique saine, modérée, honnête & instructive. S'il arrive qu'on se croye maltraité par quelqu'un de ces jugemens Littéraires, on sera toujours reçu à produire ses raisons dans une courte Apologie, qui pourra trouver sa place dans un Journal suivant.

TABLE DES ARTICLES du mois de Janvier 1746.

ART. I. *Histoire de Louis* XIV. par M. Reboulet. *Tom. II. P.* 5

ART. II. *Traité Historique sur les formes des Sacrements*, par le P. Merlin Jésuite. 36

ART. III. *Dissertation qui a remporté le Prix de l'Académie Roy. des Inscriptions*, par M. de Bougainville. 54

des Sciences & des beaux Arts. 191
ART. IV. *Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique. T. II.* 68
ART. V. *Bibliothéque Poëtique,* Tomes IV. 83
ART. VI, *Lettres du Cardinal Mazarin.* 2. Vol. 100
ART. VII. *Extrait d'une Lettre de M. le Cardinal* Querini, *sur le Poëme de* Fontenoy. 123
ART. VIII. *Les Elémens de la Médecine pratique,* par M. Bouiller. 133
ART. IX. *Musæ Rhetorices.* par le P. de la Sante. 143
ART. X. *L'origine & le progrès des Gardes du Corps.* Poëme par M. Mauger. 152
ART. XI. Nouvelles Littéraires, 171

Errata pour le mois de Décembre 1745.

PAge 2216, ligne 6, *Mais ce qui peut servir*, &c *lisez*, mais, outre l'autorité de l'Ecriture qul le dit en termes exprès, ce qui peut servir, &c.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés à Son Altesse Serénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Février 1746.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1724.	12.	v.
1702.	12.	v.	1725.	12.	v.
1703.	12.	v.	1726.	13.	v.
1704.	12.	v.	1727.	12.	v.
1705.	12.	v.	1728.	12.	v.
1706.	12.	v.	1729.	12.	v.
1707.	12.	v.	1730.	12.	v.
1708.	12.	v.	1731.	12.	v.
1709.	12.	v.	1732.	12.	v.
1710.	12.	v.	1733.	12.	v.
1711.	12.	v.	1734.	12.	v.
1712.	12.	v.	1735.	14.	v.
1713.	12.	v.	1736.	15.	v.
1714.	12.	v.	1737.	13.	v.
1715.	12.	v.	1738.	13.	v.
1716.	12.	v.	1739.	14.	v.
1717.	12.	v.	1740.	13.	v.
1718.	12.	v.	1741.	12.	v.
1719.	12.	v.	1742.	12.	v.
1720.	5.	v.	1743.	12.	v.
1721.	12.	v.	1744.	12.	v.
1722.	12.	v.	1745.	12.	v.
1723.	12.	v.	1746.	2.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Fevrier 1746.

ARTICLE XII.

PRINCIPES DE LA Philosophie Morale, ou Essai sur le mérite & la vertu, avec Réfléxions. A Amsterdam, chez Zacharie Chastelain. M. DCC. XLV. *in*-12. pages 297, *sans le Discours Préliminaire.*

NOtre maniére de philosopher est différente, par mille endroits, de celle des Anciens. Par exemple, de toutes les parties de la science du Philosophe;

celle qu'on cultive le plus aujourd'hui, c'est la Physique, tant celle de systême que celle d'expérience. Les Anciens au contraire s'attachoient infiniment plus à la Morale; les Chefs de leurs Ecoles étoient des Sages qui raisonnoient sur la vertu, sur le Souverain bien, sur la fin des actions humaines, &c. & dans cette façon de raisonner, il entroit beaucoup de noblesse & d'agrément, les Ouvrages de Platon, de Cicéron, de Plutarque en sont la preuve.

Oserions nous dire que la méthode de moraliser, telle qu'on la pratique dans nos Ecoles, a les mêmes caractéres? Que nous sçavons analiser de même tout ce qui concerne la science des mœurs, c'est-à-dire, les rapports de la vie civile, les devoirs de la Société, les leçons de la conscience, &c. Que l'on prend le même goût à nos écrits de morale, qu'à ceux des grands Maîtres dont nous venons de parler; Que les jeunes

éléves qui ont entendu les préceptes de nos Docteurs, sont aussi forts sur le détail des obligations & des bienséances, qu'on l'étoit au sortir du *Portique* & du *Lycée*? Nous ne résoudrons pas cette question, mais nous ferons remarquer qu'il y a parmi nous comme des suppléments de bonne morale dans les Livres de quelques-uns de nos Sages. Tantôt c'est une élégante fiction qui peint la vertu avec tous ses charmes; tel est l'art du *Télémaque*; tantôt c'est un Recueil de réflexions animées de portraits, & relevées du sel de la critique; tels sont les caractéres de notre *Théophraste*.

Nous annonçons ici un Livre, qui dit que pour la morale, il y a plus à *profiter dans une page de la Bruyère, que dans tout le volume de Pourchot*: cela est vrai; mais l'Auteur ajoute que ni l'un ni l'autre ne peuvent rendre un Lecteur vertueux par principes. Que faire donc pour bien apprendre la mo-

rale ? Cet Ouvrage ſemble vouloir nous tracer la route de cette aimable & importante Philoſophie.

C'eſt un Livre compoſé dabord en Anglois, & d'un bel eſprit que nous ne connoiſſons point ; le Philoſophe François qui nous le donne, & qui nous eſt pareillement inconnu, l'a décompoſé à ſa maniére, il en a fait comme un dernier réſultat de ſes réfléxions & de celles de l'Anglois : génie l'un & l'autre profond, pénétrant, ſyſtématique, fort ſérieux ſurtout, car ceci n'eſt pas un Libelle d'amuſement, une Brochure volante, une Diſſertation Littéraire ou de politique. Imaginez vous *Locke* diſcourant ſur la morale, tel nous paroît l'Auteur, &, ſi l'on veut auſſi, le Traducteur ou le Compilateur de ce volume. Entrons dans ce ſanctuaire, avec le courage que doit inſpirer l'amour de la ſageſſe, le déſir du vrai, du bon, du beau dans les mœurs.

Point de vertu ſans croire en

Dieu : Point de bonheur ſans vertu. Ce ſont les deux propoſitions générales de l'Auteur Anglois, d'où notre Philoſophe François conclut ainſi : *Des Athées qui ſe piquent de probité, & des gens ſans probité qui vantent leur bonheur, voilà mes Adverſaires.*

Nous avons donc dans ce Livre deux parties, la premiére ſur les rapports de la vertu avec la Religion ; la ſeconde, ſur les rapports de la vertu avec le bonheur de l'homme : & pour la réfutation des Athées, & des gens ſans probité, elle ſe trouve diſtribuée aux endroits convenables ; mais il faut voir comment s'exécute un deſſein ſi beau, ſi ſimple, ſi méthodique.

Pour nous montrer les rapports de la vertu avec la Religion, on propoſe ces deux queſtions : *Qu'eſt-ce que la vertu morale ? Quelle influence la Religion a t'elle ſur la probité ?* Et comme nous avons à faire à un diſtributeur de principes ; il faut d'abord l'entendre diſcuter les

divers systêmes sur la Religion, lesquels se réduisent toutefois à ce qu'on appelle l'*Athéisme*, le *Théisme* & le *Polythéisme*. On sçait assez que l'*Athéisme* est la négation de toute intelligence & cause suprême; que le *Théisme* est la connoissance d'un Dieu, qui a créé toutes choses & qui les gouverne; que le *Polythéisme* est le culte de plusieurs Divinités. Mais dans chacun de ces systêmes, y auroit-il de la vertu (on entend toujours vertu morale) comment, & jusqu'où y en auroit-il? C'est ce que des esprits précipités entreprendroient peut-être d'expliquer déja: notre Auteur ménage mieux ses démarches, & il reprend sa premiére question: *Qu'est-ce donc que vertu morale?* Ici commence la profondeur du systême, disons plutôt de l'édifice qui va s'élever en l'honneur de la sagesse. L'Auteur pénétre jusqu'au vif, il dévoile les qualités les plus intimes de la créature prise en général.

Toute créature a essentiellement des rapports avec elle-même & avec les autres êtres; si la créature contrarie son bien ou celui des autres, on pourra dire qu'elle est *relativement* mauvaise, & s'il arrivoit qu'elle contrariât son bien & celui des autres, il faudroit dire qu'elle est mauvaise *absolument*; au contraire l'accord de la créature avec son bien & avec celui des autres, est ce qui constitue la bonté; & cette bonté est *relative*, si l'accord ne regarde disjonctivement que le bien de la créature ou celui des autres; cette bonté est *absolue* si l'accord se rapporte en même tems, & au bien de la créature, & à celui des autres.

Mais la contrariété ou l'accord dont nous parlons dépendant tout à fait des affections de la créature, il faut reconnoître que la créature n'est bonne ou mauvaise, que suivant les affections qui sont en elle. Ainsi quand les affections

ſe portent à un bien imaginaire, quand elles ne peuvent compatir avec le bien général, quand elles recherchent avec excès le bien particulier, ce ſont autant d'affections mauvaiſes qui conſtituent le tempérament mauvais de la créature; au contraire les affections ſont bonnes, quand elles ne ſéparent point le bien commun de l'intérêt ou du *bien être* particulier, & quand cela ſe trouve, il eſt vrai de dire que le tempérament de la créature eſt bon, & parfaitement bon.

Tout ceci ne regarde encore que la créature ſenſible; pour conſtituer la vertu, il eſt néceſſaire que la créature ſoit intelligente, ce n'eſt pas même aſſez, il faut que ſon intelligence ait pour objet le bien & le mal moral, c'eſt-à-dire, qu'elle ſçache diſtinguer la beauté & la laideur qui ſe rencontre dans les mœurs, dans les caractéres, dans les inclinations, & il y a, dit notre Auteur, une *ſorte*

de critique naturelle dans l'eſprit qui nous met à portée de faire ces diſtinctions.

Ce n'eſt pourtant là encore que le prélude de la vertu, car ſi l'on n'avoit que les notions abſtraites du bien & du mal, de ce qui eſt digne d'admiration ou de haine, droit & injuſte, on ne ſeroit point vertueux ; l'eſſentiel eſt d'avoir une connoiſſance active de tous ces grands principes que l'eſprit repréſente avec tant de facilité & de magnificence ; les affections doivent ſe joindre aux idées : ſi les affections ſont ſaines, ſi leur objet eſt digne en tout tems de la pourſuite d'un être raiſonnable, il en réſultera ce qui s'appelle droiture, équité, vertu morale.

Et qu'on ne s'allarme point de la foibleſſe des ſens, des erreurs de fait, des diſcuſſions épineuſes ſur quelques matiéres de droit; les deux premiers défauts n'influant point dans les affections, il eſt évident qu'ils n'y portent au-

cun vice ; & pour la difficulté qu'entraînent certains articles de morale, il est certain que plus elle est grande, moins il y a d'inconvénient à se tromper, par conséquent que l'erreur en ce point ne suffit pas pour *dépouiller un homme du caractére & du titre de vertueux.*

Qu'on ne regarde pas non plus les affections libertines & révoltées comme un principe destructif de la vertu. Pourvû que ces affections soient réprimées, que leur effort céde à l'empire d'une meilleure inclination; que l'esprit en un mot & le cœur conservent leur supériorité dans ces guerres domestiques, non seulement la vertu n'en reçoit aucune atteinte, mais le mérite doit en paroître plus grand, l'homme plus exercé, le Sage plus aguerri & plus digne de louange.

Voilà notre premiére question résolue : *Qu'est-ce que la vertu morale ? C'est une affection tempérée de la créature raisonnable pour les*

objets intellectuels & moraux de la justice. L'Auteur considére présentement les rapports de la vertu avec la Religion, & suivant son plan général, il rappelle les divers systêmes qu'on peut supposer sur la Divinité, afin de voir ce que chacun de ces systêmes pourroit donner ou ôter à la vertu. D'abord il est persuadé que la notion de bien & de mal, de droiture & d'injustice, est tellement enracinée dans l'esprit, tellement primitive & originelle, qu'on ne peut jamais la perdre totalement, quelque idée qu'on se fasse sur la Religion, ensuite il expose comment la superstition obscurcit nos lumiéres naturelles par rapport à la droiture & à l'injustice. L'Idolâtre qui adore un Jupiter voluptueux, s'accoutumera peu à peu à regarder les actions les plus infames, non comme quelque chose d'honnête & de louable en soi, mais comme quelque chose de consacré, & d'annobli par l'exemple du Maître

des Dieux ; il poura croire qu'il lui eſt permis de ſe livrer aux mêmes voluptés ; & ce qu'on dit ici des plaiſirs des ſens, il faut l'appliquer à la vengeance, à l'homicide, aux rapines, &c. Des Dieux coupables de ces forfaits rendront leurs adorateurs ſemblables à eux ; dans l'eſprit, il pourra reſter des traces d'équité & de vertu, mais elles ſeront très-foibles, & les affections du cœur ſuivront bien plus aiſément les idées de reſpect, de ſoumiſſion, & d'imitation, qu'inſpire la Divinité.

L'Auteur paſſe à l'Athéiſme, & inſiſtant ſur ſon principe de *la notion primitive & abſolue du bien & du mal*, il prétend que l'Athée ne ſeroit pas directement porté par ſa façon de penſer ſur la Religion à perdre tout ſentiment de droiture & d'injuſtice. Il avoue pourtant que l'Athéiſme *laiſſe la probité ſans appui ; qu'il pouſſe indirectement à la dépravation ; qu'il tend à confondre les idées de difformité & de beauté*

morale ; qu'il ne fournit aucune consolation contre la mauvaise fortune ; il y a plus, c'eſt que l'Auteur, s'il remplit ſon deſſein, doit reconnoître qu'il n'y a point de vertu *ſans croire en Dieu*, & que c'eſt toujours *fauſſement que l'Athée ſe pique de probité*. Car tels ſont les objets qu'il ſe propoſe au commencement de cette premiére partie. Comment donc peut-il dire ſans contradiction que l'Athéiſme ne détruit pas les *idées d'injuſtice & d'équité ?* Voici, ce ſemble, ſa penſée ; les idées *d'équité & d'injuſtice* ſeront dans l'Athée, comme dans les autres hommes, quelque choſe de naturel & d'impreſcriptible, mais quand il viendra à faire l'application de ſes principes, non ſeulement il ne ſera pas animé par là à étendre, à cultiver, à mettre en exercice ces connoiſſances naturelles, mais il ſera pouſſé par la non croyance d'un Dieu, à flatter les affections qui ſe révoltent contre la *juſtice & la droiture*, & con-

séquemment la probité dans lui recevra des atteintes mortelles de la part de sa mauvaise opinion, c'est dans ce sens que l'Athéisme détruit la vertu.

A la suite de cette explication, on pourroit bien demander à l'Auteur de quelle utilité seroient les notions Méthaphisiques du bien & du mal dans l'Athée, s'il est porté par sa mauvaise opinion à en rejetter toutes les conséquences? On pourroit même lui demander s'il est bien possible que l'Athée reconnoisse & approuve les notions de vertu & de vice, de juste & d'injuste, de louange pour le bien, de blâme pour le mal, sans se retourner vers l'Auteur de qui il tient tout cela; sans entrevoir le Législateur qui a imprimé ces Loix dans le fond de son essence; en un mot sans admettre un Dieu arbitre, indépendant de son existence?

Mais achevons l'Extrait de cette premiére partie par indiquer en

général les avantages que la connoiſſance du vrai Dieu, c'eſt-à-dire, d'un Etre excellent en tout genre de perfection, procure à la probité & à la vertu. Cette connoiſſance encourage l'homme vertueux à imiter la bonté ſuprême du grand modéle qu'il adore; elle lui inſpire un reſpect profond par le ſouvenir de cet œil divin, toujours ouvert ſur la conduite de ſes créatures; elle ſoutient le Solitaire le plus iſolé, par la certitude qu'il a d'être continuellement en la préſence de ſon Dieu; elle porte les Ames généreuſes à aimer ce Souverain Maître par rapport à lui-même; elle tient en bride les paſſions fougueuſes par la crainte des châtimens ou par l'eſpoir des récompenſes, &c. Tout ceci n'eſt que l'eſquiſſe & comme le premier crayon d'une infinité de portraits que notre ſublime Philoſophe étale en grand, ſa concluſion eſt exprimée en ces termes: *Préſentement il eſt facile de déterminer l'analogie de la*

vertu à la piété. Celle-ci est proprement le complément de l'autre : où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'esprit, l'œconomie des affections & la vertu sont imparfaites. On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au suprême dégré de la vertu, sans la connoissance de Dieu.

II. Partie. Il est question de montrer qu'*il n'y a point de bonheur sans vertu*, ou, ce qui est la même chose, *que la vertu seule peut faire le bonheur de l'homme*; & l'Auteur avertit d'abord qu'il entend le bonheur de la vie présente, bonheur toujours très-borné, toujours exposé à des orages : sans compter, ajoute-t-il, *ces élans continuels vers l'éternité, ces mouvemens d'une Ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvements d'autant plus vifs, que la ferveur est plus grande ; d'où l'on peut conclure que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des vertus, il ne l'est pas moins*

que la créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse, d'un repos immuable que dans le sein de la Divinité.

Après cette déclaration, on entre en matiére & comme dans les principes de l'Auteur, la vertu seule suppose une sage & paisible œconomie entre les affections qui portent au bien commun & celles qui portent au bien particulier, (ce qu'il appelle *affections sociales & privées*;) comme d'ailleurs il ne peut y avoir de bonheur en cette vie, sans le tempérament juste & convenable de ces affections entre elles; il est aisé d'en conclure, qu'il n'y a point de bonheur ici bas sans vertu; mais parce qu'on juge mieux des choses bonnes & excellentes, par les défauts de leurs contraires, on détaille ici les états opposés au bonheur, & ce sont ceux où l'œconomie des affections seroit troublée, ce qui peut arriver de trois maniéres. Car, ou

les affections sociales sont foibles & défectueuses, ou *les affections privées* sont trop fortes, ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espéce; & pour ces trois défauts on indique trois remédes; avoir les *affections sociales* entiéres & énergiques; conserver les *affections privées* dans un état de subordination & de médiocrité; regarder comme la souveraine misere d'être pourvu d'affections dénaturées, c'est-à-dire, qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni au bien général de l'espéce. Et tel est l'ordre de toute cette partie qui comprend un fond de morale que nous ne pouvons épuiser dans un Extrait.

La premiére division fait naître un exposé philosophique, mais charmant des *affections sociales* L'exercice de ces affections contient & produit les plaisirs les plus touchans que l'homme puisse éprouver. Quel état que celui de

l'esprit *sous l'empire de l'amitié, de la reconnoissance, de la bonté, de la commisération, de la générosité!* &c. Si le beau des vérités Mathématiques est supérieur à toutes les satisfactions des sens, que sera-ce des touches secrétes d'une action grande, noble, & généreuse? Si à la représentation d'une excellente Tragédie, l'intérêt qu'on prend aux malheurs d'un Héros imaginaire, cause une espéce de ravissement, que sera-ce de l'exercice même de la pitié & de la générosité à l'égard d'un vrai Héros en butte aux traits de la fortune?

L'Auteur entre de-là dans le développement de mille autres avantages, qui sont une suite des *affections sociales*: par exemple, communiquer aux autres les satisfactions qu'on ressent, partager le bonheur de ses semblables, se flatter de leur estime & de leur approbation, fixer son esprit dans une assiette tranquille, entretenir une conscience libre, honnête, vraie, &c.

Et pour faire sentir de plus en plus le penchant qui attache tout homme à quelque genre de société ; il nous peint les Potentats Orientaux, qui, invisibles à leurs autres Sujets, ne laissent pas de se communiquer à un petit nombre de favoris dans l'intérieur de leur Palais. « Ces ténébreux Monarques » de l'Orient, ces fiers Sultans se » rapprochent de ceux qui les en» vironnent, se livrent & se com» muniquent : on remarque à la » vérité qu'ils ne s'adressent pas » ordinairement aux plus honnê» tes gens, mais qu'importe à la » certitude de nos propositions ? » Il suffit que soumis à la commu» ne Loi, ils ayent besoin de con» fidents & d'amis. Que des gens » sans aucun mérite, que des es» claves, remplissent ces places » d'honneur & soient érigés en » favoris, l'energie de l'*affection* » *sociale* n'en sera que plus mar» quée. C'est pour des monstres » que ces Princes sont hommes :

 » ils

» ils s'inquiétent pour eux : c'est
» avec eux qu'ils se déployent ;
» qu'ils sont ouverts, libres, sin-
» céres & généreux : c'est en leurs
» mains qu'ils se plaisent quelque-
» fois à déposer leur sceptre, &c. »

Le second défaut qui s'oppose au bonheur de l'homme, est la violence des *affections privées*, & le reméde qu'on indique est de retenir ces penchans dans un état de médiocrité & de subordination. L'amour de la vie, le ressentiment des injures, l'amour des plaisirs des sens, le desir des commodités, l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudissements, l'indolence ou l'amour des aises & du repos : voilà, selon notre Philosophe, tout l'essain de ces passions relatives à l'intérêt particulier ; le détail de chacune, leur caractére, leur excès, & le malheur que cet excès cause à la créature, occupe ici un grand morceau ; c'est peut-être un sentiment Anglois qui s'est fait jour dans l'ar-

ticle où il eſt parlé de l'amour de la vie : on l'exprime ainſi : *Quand une créature en eſt réduite à deſirer ſincérement la mort ; c'eſt la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre. Dans ces conjonctures, quoique la Religion & la raiſon retiennent le bras & ne permettent pas de finir ſes maux en terminant ſes jours, s'il ſe preſente quelque honnête & plauſible occaſion de périr, on peut l'embraſſer ſans ſcrupule.* Voilà une déciſion qu'il eſt impoſſible de juſtifier ; *car quelle honnête & plauſible occaſion de périr imaginera-t-on ?* Sera-ce le devoir qui la fera naître ; comme quand un Soldat doit monter à l'aſſaut ? mais on voit que c'eſt un autre motif que celui du dégoût de la vie qui met ſes jours en danger, & d'ailleurs ce n'eſt qu'une occaſion de périr commune & en quelque ſorte éloignée. Sera-ce peut-être quelque opération dangereuſe que la Médecine conſeillera pour guérir un malade ? Bien loin que le

dégoût de la vie y ait part, c'est plutôt le désir de la conserver qui domine en ces occasions. Sera-ce enfin la charité chrétienne qui ordonnera le sacrifice d'une vie temporelle, pour procurer le salut éternel du prochain? Différence encore entre les raisons toutes héroïques d'une telle action, & l'ennui qu'inspirent les adversités présentes.

Il nous reste encore un mot à dire des obstacles que mettent au bonheur de l'homme ces passions dénaturées, qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier: telles sont la férocité, la rudesse dans les mœurs, le plaisir barbare de voir couler le sang, la satisfaction qu'on trouve dans le mal d'autrui, l'envie, la misantropie, l'ambition portée à l'excès, la tyrannie, &c. Notre Auteur fait toucher au doigt comment ces passions répandent l'amertume sur les jours d'une créature raisonnable; tout est ici en caracté-

res, mais tracés d'une maniére philosophique, c'est-à-dire, réfléchie, profonde, analysée, noble toutefois, & grande dans toutes ses parties. C'est en général le ton de cet Ouvrage. Les richesses y sont répandues à pleines mains; richesses d'idées de sentimens, de développement, d'expression. Nous ne voudrions pas en garentir tous les axiomes, mais nous pouvons bien assurer qu'il n'y a qu'un très-grand Philosophe qui ait pu renfermer tant de choses dans un si petit volume; avec cela, peu de personnes le liront, parce que le sérieux & le sublime y tient partout le premier rang. Ce n'est pas sans raison qu'on lit ce Vers dans le Frontispice :

. . . . , Ludicra pono
Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc sum.

Horat. Epist. 19.

ARTICLE XIII.

HISTOIRE DU REGNE de Louis le Grand, par M. Reboulet. *Tome III. A Avignon.*

LE nœud de la Ligue d'Ausbourg étoit rompu, mais la paix de Risvich n'étoit guéres bien assurée ; Louis XIV. ne l'avoit conclue que pour se remettre des dépenses immenses qu'il avoit faites durant la guerre précédente. Il prévoyoit qu'il en faudroit bientôt entreprendre une plus importante. Charles II. Roi d'Espagne étoit dans un état où l'on attendoit tous les jours la nouvelle de sa mort. Il n'avoit point d'enfans. La succession à sa Couronne avoit deux grands Compétiteurs. Il étoit difficile de concilier leurs intérêts, on y travailla ; la politique, selon notre Auteur, eut plus de part à cette négociation que la bonne foi. Il nous trace d'abord le Trai-

té de partage de tous les Etats de la Monarchie d'Espagne, que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux firent de concert avec la France.

Le Roi Guillaume fut le principal auteur de ce Traité. Il feignit, dit notre Historien, de n'avoir en vue que de prévenir les troubles que la mort de Charles II. pouvoit faire naître, & sous prétexte de maintenir la tranquillité de l'Europe, il prenoit des mesures infaillibles pour exciter la plus rude guerre dont elle eût encore été déchirée; M. Reboulet dévoile tous ces mystéres de politique, & fait voir que si le Roi Guillaume se méconta dans quelques-unes de ses vues, il sçut amener les Anglois où il vouloit, & obtenir à peu près tout ce qu'il s'étoit proposé.

Il fut d'abord étonné des facilités que la France apporta à la conclusion de ce Traité. Mais un Prince tel que lui sçavoit se re-

tourner. Un refus auroit été plus de son goût, à cela près, le Traité produisit tout l'effet sur lequel il avoit compté, c'est-à-dire, qu'il souleva toute l'Europe; l'Empereur, le Duc de Savoye & tous les Princes d'Italie le rejettérent hautement, le Roi d'Espagne surtout en fut indigné. Il se plaignit vivement de l'ingratitude du Roi Guillaume, qui se mêloit de partager une Monarchie, qui depuis dix ans s'étoit sacrifiée pour le porter sur le Trône d'Angleterre sans aucun partage pour le Roi *Jacques* son beau-frere, que l'Europe entiére avoit reconnu pour le véritable Monarque des Anglois. Le Mémoire que le Marquis de *Canales* présenta aux Régens d'Angleterre, est rempli de fortes vérités; est-il possible, disoit le Roi, que Guillaume ait perdu tout à coup le souvenir de tant de services importans que l'Espagne lui a rendus? N'attendoit-il donc à être tranquille sur son Trône, que

rêchal de Villars. Cette intrigue étoit ménagée pour amuser la France sans rien conclure, & pour la brouiller avec l'Angleterre & la Hollande, qui ne manqueroient pas de trouver à redire qu'elle négociât au préjudice du Traité de partage; le Marquis de Villars parut sensible aux ouvertures qu'on lui faisoit; mais il ne les crut pas sincéres, il démêla les équivoques de cette négociation, il en informa le Roi, & il eut ordre de s'en tenir au Traité de partage.

Nouvel incident, la mort enleve brusquement le Prince Electoral de Baviere, notre Auteur a peine à croire cette mort naturelle, il insinue les bruits qui coururent alors. Il cite le Manifeste de l'Electeur de Baviere, qui en parla d'une maniére peu honorable à la Cour de Vienne. *L'étoile*, dit-il, *l'étoile fatale à tous ceux qui font obstacle à la grandeur de la Maison d'Autriche; étoile qui depuis quarante ans l'a si bien servie en*

Hongrie & en Espagne, emporta ce jeune Prince. Il mourut d'une indisposition très-légére. La Maison d'Autriche n'eut point de part à cette mort. M. de Baviére donna trop à son ressentiment, & cet évenement pouvoit être naturel, mais rien n'est plus romanesque que ce qu'un faiseur de *Mémoires* a eu l'insolence d'avancer sur la mort du Prince Electoral. *Je laisse à décider*, dit-il, *si la mort de ce jeune Prince fut naturelle ou violente; la Cour de France*, ajoute-t'il, *en sçait peut-être le secret mieux que personne*, il s'entendoit, quand il parloit de la sorte, mais on ne comprit rien à son langage, on n'y vit qu'un étrange travers d'humeur Antinationale, une imposture notoire, & un faux air de politique manquée.

Cet accident, quelqu'en fut le principe, rompit toutes les mesures que l'on avoit prises jusques-là. Il fallut en prendre d'autres, & c'est ce que l'on fit par le second

Traité de partage. Il différoit du premier en ce qu'outre les Etats assignés au Dauphin, tant en Italie que du côté des Pyrenées, on lui assignoit encore la Lorraine en dédommagement de laquelle le Duc de Lorraine devoit avoir le Milanès, le reste de la Monarchie Espagnole étoit le partage de l'Archiduc ; le Roi ne balança pas un moment & consentit à ce Traité, l'Empereur en fut encore plus mécontent que du premier.

Cependant la santé de Charles II. s'affoiblissoit de jour en jour, il ne pouvoit plus aller bien loin, & il songeoit à faire son Testament. L'obstination de l'Angleterre & de la Hollande à disposer de ses Etats, comme s'ils en avoient été les maîtres, & l'avidité avec laquelle l'Empereur sembloit dévorer sa succession, le firent incliner fortement en faveur de la France. Le Conseil de Madrid pensoit comme le Roi ; le Comte de Monterey & le Cardinal Porto-

Carrero achevérent de le déterminer ; il lui restoit quelques scrupules sur les renonciations des deux Reines, mais le Pape les ayant levées, Charles II. ne fit plus de difficulté de signer son Testament, & il institua le Duc d'Anjou son héritier & son successeur à tous ses Royaumes & ses Seigneuries. Le tout dans la vue d'empêcher que la Couronne d'Espagne ne passât jamais, ni sur la tête d'un Empereur, ni sur la tête d'un Roi de France.

C'étoit là l'esprit de la renonciation, dit notre Auteur, d'empêcher l'incorporation de la Monarchie Espagnole dans celle de France, & non pas d'en priver la Reine ou ses descendans, quand rien ne les empêcheroit d'y être admis. C'étoit le cas où se trouvoit le Duc d'Anjou, il étoit le plus proche héritier du Roi Catholique après le Dauphin son pere & le Duc de Bourgogne son frere, les deux Couronnes ne se

trouvoient pas réunies sur sa tête, & conséquemment ses droits subsistoient dans toute leur étendue & devoient prévaloir sur les prétentions de la Maison d'Autriche.

Enfin Charles II. dernier Prince de la Race de Charles-Quint, après avoir long-tems langui sur le Trône mourut, il l'honora par ses vertus morales & chrétiennes, mais il l'illustra peu par les qualités nécessaires à ceux qui sont destinés au gouvernement des Peuples. Peu de momens après sa mort, la Reine d'Espagne dépêcha un courrier au Roi de France, pour lui faire part de la mort du Roi, & de la maniére dont il avoit disposé de ses Etats : deux jours après, il en vint un second, pour solliciter le départ du nouveau Roi.

Louis le Grand vit avec plaisir les instances de la Nation Espagnole pour un Prince de sa Maison, que la voix des Peuples & les derniéres volontés de Charles II. appelloient à la Couronne. Le Roi

trés-Chrétien ne s'ouvrit pas d'abord ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il délibéra ſur l'acceptation du Teſtament, l'affaire fut fort agitée, le ſentiment de M. le Dauphin l'emporta. La maniére dont il s'expliqua, fit ceſſer toutes les difficultés : *J'ai déja*, dit-il, *ſacrifié à la tranquillité publique la meilleure partie de mes droits, en acceptant le Traité de partage, je ſacrifierai volontiers le reſte en faveur de mon fils, ravi de pouvoir dire pendant toute ma vie, le Roi, mon pere, le Roi mon fils.*

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Roi, le Duc d'Anjou fut introduit dans ſon Cabinet, & adreſſant la parole à ce Prince, il lui dit que le Roi d'Eſpagne l'avoit fait Roi, que les Grands, les Peuples & toute la Nation le demandoient, & que de ſa part il y donnoit ſon conſentement. *La Junte* eſt informée de cette réſolution, le jeune Monarque eſt proclamé Roi dans tou-

tes les parties de la Monarchie Espagnole, & part de Versailles pour se rendre dans ses Etats. Le Duc de Bourgogne & le Duc de Berry, ses deux freres, ne le quittérent que sur la Frontiére d'Espagne, & les Seigneurs Espagnols vinrent l'y recevoir.

Notre Historien marque ici l'embarras des Puissances jalouses de la France. Le Testament & l'acceptation les surprit également. L'Angleterre & la Hollande firent sonner bien haut leurs craintes imaginaires, elles furent long-tems à se déclarer, elles intriguérent sourdement, & reconnurent enfin le nouveau Roi. Elles n'étoient pas encore en état d'agir, & elles jugérent cette reconnoissance nécessaire pour empêcher que la France ne les prévint. Le Duc de Savoye & le Duc de Baviére firent plus, ils agirent pour la Maison de Bourbon, le Duc de Savoye se fit acheter cherement, & nous trahit encore plus lâchement,

l'Empereur fit ses protestations, les autres Puissances de l'Europe demeurerent neutres & tout le monde se prépara à la guerre.

Le Duc de Baviére, Gouverneur des Pays-Bas, fait entrer par précaution des Troupes Françoises dans Nieuport, Ath, Oudenarde, Mons, Charleroi, Namur, & Luxembourg; il y avoit 22 Bataillons Hollandois dans ces Villes. Philippe V. ne jugea pas à propos de leur confier la garde de toutes ces Places, il eut la délicatesse de ne vouloir pas les arrêter pour qu'on ne lui imputât point d'avoir fait les premiers actes d'hostilité. C'est un ménagement qui fut porté trop loin, il eut été de la bonne politique, dit notre Auteur, de les retenir. C'étoit un coup qu'il ne falloit pas manquer, & plusieurs ont blâmé les deux Rois de l'avoir négligé.

Enfin se forme la grande alliance de l'Empereur, du Roi Guil-

laume & des Hollandois contre la France & l'Espagne. Les principaux Articles de la Ligue sont rapportés par notre Auteur. Les Alliés n'eurent d'abord pour objet que d'obtenir à l'Empereur une *satisfaction convenable* sur la succession du feu Roi d'Espagne, & aux Anglois & aux Hollandois une sureté particuliére pour leurs Royaumes, Provinces, Terres & Pays de leur obéissance; ce ne fut qu'après les avantages qu'ils remportérent dans la suite, qu'ils porterent leurs prétentions jusqu'au point de vouloir détrôner Philippe V.

La guerre se fit d'abord en Italie, où les François s'emparerent de Mantoue. Peu de tems après, le Prince Eugene entre dans les Etats de Venise & marche dans le Veronois; moins scrupuleux à l'égard des Vénitiens que M. de Catinat, il passe sur les terres de la République, que les deux Couronnes avoient trop respectées, & vient camper sur les bords de l'*Adige*.

Les Troupes des deux partis se répandent des deux côtés le long de cette Riviere, le Prince Eugene surprend un passage, & force le poste de *Carpi*, cet échec, & quelques autres firent soupçonner que l'habileté du Prince Eugene n'y avoit pas la seule part. L'arrivée du Duc de Savoye développe encore mieux ses infidélités, notre Armée ne faisoit pas un mouvement qu'elle ne trouvât les Allemands en son chemin, nos Convois étoient enlevés, nos Partis battus, les intelligences du Duc avec le Général Impérial étoient si visibles, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre. M. de Catinat marqua ses inquiétudes à la Cour sur M. de Savoye, elle fit semblant de n'en rien croire. La politique fit sacrifier le Maréchal à celui dont on soupçonnoit la fidélité, & M. de Villeroy fut nommé pour relever M. de Catinat.

Ce dernier n'étoit pas encore parti de l'Armée, quand se donna

le combat de *Chiari*. Le Duc de Savoye commandoit en personne, & sous lui les Marêchaux de Villeroy, & de Catinat; le Marêchal de Catinat représenta le danger de cette attaque, il démêloit parfaitement les desseins du Duc, il eut beau dire, il fut résolu d aller à l'Ennemi. Nos Troupes marchérent à l'attaque de fort bonne grace, elles forcérent le premier retranchement, mais elles furent repoussées au second, le Prince Eugene étoit trop bien préparé pour nous recevoir, il ne fut pas possible d'aller plus avant, & il fallut battre la retraite. Nos deux Généraux combattirent au milieu du plus grand feu. M. de Catinat fut blessé, le Duc de Savoye poussa la dissimulation aussi loin que la bravoure, il eut un cheval tué sous lui, & ses habits percés de coups. Voici ce que l'Historien du Prince Eugene pense de cette action. *Quelque haute idée que j'aye de la capacité & de la prevoyance*

lu Prince Eugene, j'ai de la peine, lit il, *à me persuader qu'il eut pu rendre des mesures si justes & si bien concertées, s'il n'avoit pas été informé à fond des desseins & des démarches des Ennemis.* C'est un émoignage que notre Auteur pouvoit apporter pour fortifier ses conjectures.

Les Partisans de la Maison d'Autriche poussent trop loin la liberté qu'on a de ruser à la guerre, pareils projets sont également contraires à l'honneur & à la Religion. Ils forment une conspiration dans Naples en faveur de l'*Archiduc.* Elle fut presque aussitôt dissipée que découverte, notre Auteur est un peu diffus dans le récit de cet épisode, il expose le plan de l'entreprise, les progrès de la conjuration, la hardiesse, l'indiscrétion & le malheur des Conjurés. Les Auteurs de la révolte n'étoient que trop distingués par leur naissance, ils étoient encore plus fameux par leurs crimes, par

frere la haïssoit. Mais il n'étoit pas encore temps de faire éclater ses sentimens ; le beau-frere en mourant recommanda fort à la Reine le Comte de Malboroug, & lui en parla comme d'un homme, *qui avoit la tête froide & le cœur chaud.* Ce furent ses termes.

L'infidélité du Duc de Savoye n'étant plus un mystére inconnu aux Cours de Versailles & de Madrid, il ne convenoit pas qu'on lui continuât le commandement de nos Armées, cependant on crut qu'il falloit encore user de dissimulation avec lui, il fut arrêté que le Roi d'Espagne passeroit en Italie, qu'il iroit d'abord à Naples pour dissiper les restes de la conjuration, & qu'il se mettroit ensuite à la tête de son Armée, il part sur une Escadre que le Roi de France lui avoit envoyée, & arrive à Naples. Sa présence ne pouvoit manquer d'être agréable aux Napolitains, il y avoit près de deux cens ans qu'ils n'avoient

eu la satisfaction de voir leur Roi dans leur Ville. Notre Auteur décrit ici l'entrée solemnelle de Philippe V dans sa Capitale, les honneurs qu'on lui rendit, les acclamations des Peuples, les gratifications du Souverain, son voyage dans la Lombardie, la rencontre qu'il y fit du Duc de Savoye, les mécontentemens de celui-ci, qui affecta de se plaindre du refus que son gendre fit de lui donner la main & le fauteuil, comme s'il avoit oublié, dit *Louis XIV.* la différence qu'il y avoit entre un Duc de Savoye & un Roi d'Espagne.

On trouve tout de suite la défaite du Général Annibal *Visconti* par le Duc de *Vendôme*, le Roi d'Espagne ne put arriver que sur la fin du combat, quoique pour faire plus de diligence, il eut pris avec douze cens chevaux les devans de l'Armée, la prise de Reggio, de Modene, de Corregio & de Carpi, fut la suite de cette vic-

toire, le blocus de Mantoue fut levé, le Comte de Tessé l'avoit soutenu avec beaucoup de valeur, & le Prince Eugene s'étoit morfondu devant cette Place pendant huit mois.

Tous ces Succès furent suivis du gain de la bataille de *Luzara*; la relation de ce combat est fidelle & n'est point trop embellie. La disposition du terrain, l'ordre des deux Armées, le passage des Riviéres, les ruses du Prince Eugene, les précautions du Duc de Vendôme, les marches, les manœuvres des deux Généraux sont ici fort bien détaillées. Le Prince Eugene attaqua l'Armée des deux Couronnes, les Impériaux furent vivement repoussés; ils se rallient, le Prince de Commercy fait trois vigoureuses attaques, une balle atteint ce brave Prince à la gorge, & le couche roide mort sur la poussiere, les ennemis plient de nouveau, se rallient & reviennent à l'attaque, le jour cesse, & la ba-

taille dure encore; enfin le Prince Eugene se retire & se retranche dans son Camp, on rend ici justice à la valeur de nos Troupes & à l'Infanterie Allemande. Le Roi d'Espagne combattit à la tête d'une Compagnie de Gendarmerie, il se trouva dans le plus grand feu, & le Marquis de Crequi qui étoit à ses côtés, reçut une blessure dont il mourut. Le lendemain, les deux partis s'attribuérent l'honneur de la victoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle produisit l'effet qu'en attendoit M. de Vendôme, qui fut la prise de *Luzara*, & de Guastalle. C'étoit pour empêcher la perte de ces deux Places, que le Prince Eugene sacrifia trois mille hommes.

Il n'y eut pas de grands événemens en Flandres, le Duc de Bourgogne poussa les Ennemis jusques sous les remparts de Nimegue. M. de Blainville rendit Keiservert en Allemagne, & M. de Molac la Ville de Landau après quatre mois

de tranchée ouverte. Ces deux Places furent vigoureusement défendues, elles couterent bien cher aux Impériaux, ils y perdirent plus de monde qu'ils n'auroient fait en perdant deux grandes batailles.

La victoire de Fridlingen nous vangea de toutes ces pertes, le Marquis de Villars y défit l'Armée Impériale, commandée par le Prince de Bade, l'un des meilleurs Généraux de l'Empereur. Les Ennemis chercherent à rendre cette affaire douteuse, les suites ne le furent pas. Les Impériaux ne penserent plus à rentrer en Alsace, & nous nous ouvrîmes un passage pour aller en Baviere; on convient que cette action fut d'une extrême hardiesse, si M. de Villars eut été battu, n'ayant qu'un seul pont pour faire sa retraite, toute son Armée étoit perdue sans ressource. M. de Magnan qui commandoit la Cavalerie, eut grande part à la gloire de cette journée,

Fevrier 1746.

elle valut au Marquis de Villars le bâton de Maréchal de France ; *Bayle* paroît incrédule sur cette victoire, ce fameux Critique étoit plus au fait sur la bataille de *Cannes* que sur celle de Fridlingen.

Le reste dans le premier Journal.

ARTICLE XIV.

LETTRES SUR LA Cosmographie. Suite de l'Article XCVII au mois de Novembre.

LA quatrieme Lettre entre en matiere, par l'observation du mouvement particulier des Etoiles, que les anciens Astronomes n'avoient crues & appellées fixes, que parce qu'ils ne s'étoient pas donnés la peine, ou qu'ils n'avoient pas eu le tems d'en reconnoître le mouvement, que la suite des siecles & l'observation infatigable de nos Astronomes modernes nous a découvert. Grand sans doute en lui-même, ce mou-

vement est comme insensible à nos yeux ; & ce n'est réellement qu'à la longue & à peine, de siecle en siecle, qu'on peut l'apperçevoir ; n'étant gueres que de 51 secondes en un an, d'un dégré en 70 ans, qui sont plus que la vie d'un Astronome, & presque de deux, exerçant l'Astronomie ; la Periode entiere de ce mouvement étant de 25200 ans.

Nous avons dit que l'Auteur des Lettres attribuoit ce mouvement à la terre transportée dans un grand Orbe, dont le centre n'est occupé, ni par le Soleil ni par aucun corps sensible, M. D. B. substituant ce mouvement au mouvement annuel de Copernic, dont absolument il ne veut pas, quoiqu'il ne soit pas plus contraire à l'écriture, & qu'il paroisse plus conforme à la raison & à la nature, qui donne toujours un centre corporel & massif au mouvement d'un corps subalterne.

Ce sont les suppositions, peu

vraisemblables en effet, de Copernic pour expliquer ce mouvement des Etoiles qui revoltent justement M. l'Abbé de Br. Car outre le mouvement diurne de rotation & le mouvement annuel de translation ; Copernic a été obligé d'admettre dans l'axe de la terre supposé parallele, une libration reguliere, sans parler encore d'un nouveau mouvement de trepidation pour expliquer les variations de l'Equateur, & même d'un mouvement de *Cession* que les Coperniciens Physiciens admettent pour expliquer le flux & reflux des Mers. Tous mouvemens que notre Auteur a raison de trouver peu compatibles.

Il revient à trouver absurde que les mouvemens de libration & de trepidation produisant des changemens sensibles dans les Etoiles, le mouvement annuel n'y en fasse appercevoir aucun, ce qui peut venir cependant de la difference du mouvement angulaire & du

mouvement de parallelisme, en supposant du reste le monde aussi grand que le veut Copernic : double condition (Parallelisme & grandeur) que les Partisans mêmes de la terre immobile n'ont pû refuser, Astronomiquement parlant à Copernic, mais qu'on ne lui passe point ici, sans doute pour de nouvelles raisons. L'Auteur en emprunte de toutes parts, & revient souvent aux mêmes, après les avoir indiquées ou laissées. Le mouvement annuel de la terre influant des retrogradations & des stations dans le mouvement des planetes, il trouve étrange, qu'il n'influe pas de l'inégalité dans leur grandeur apparente. Les Astronomes cependant conviennent qu'il en influe, & que Mars en particulier sujet aux plus grandes retrogradations, l'est aussi aux plus grandes variations de grandeur, ce qui vient aussi beaucoup de son propre mouvement, fort excentrique, & fort grand en hauteur.

L'Auteur traite d'enchantement la facilité avec laquelle les Physiciens admettent toutes les suppositions de Copernic, nommément celle de la grandeur immense de l'Univers & de la distance des Etoiles. Mais c'est qu'en qualité de suppositions elles sont évidentes, c'est-à dire, il est évident que la chose est possible, & que Dieu a pu faire le monde aussi grand que nous pouvons l'imaginer, sans qu'il soit évident pour cela qu'il l'ait fait tel. Car il faut toujours distinguer exactement l'évidence de la possibilité, de la réalité de l'éxistence.

Dans la cinquieme Lettre, l'Auteur revient aux inégalités de grandeur que le mouvement de la terre devoit faire observer dans les Planetes. Il trouve absurde qu'une difference de 22000 diametres terrestres arrivée tous les 6 mois dans le raprochement ou l'éloignement de la terre ne produise pas plus de difference dans les apparences

des Planetes, que ne fait leur mouvement propre. On trouve ici cette difficulté contre le mouvement annuel de la terre, poussée aussi loin qu'elle peut aller, sauf à ce que la suite peut encore y ajouter.

Lettre sixieme. L'Auteur remarque fort bien que dans le systême de Copernic, il est essentiel de regarder toutes les Etoiles comme autant de Soleils. Il trouve plus vraisemblable l'opinion de Kircher, laquelle est de bien d'autres qui regardent les Etoiles fixes, comme de simples Planetes éclairées de la lumiere du Soleil, seul de sa nature dans l'Univers. Surquoi nous prendrons la liberté de faire remarquer à l'Auteur que ne pouvant disconvenir lui-même 1°. Que les Etoiles ne soient beaucoup plus éloignées que Saturne. 2°. Que la lumiere reflechie porte infiniment moins loin qu'une lumiere directe, cette supposition des Etoiles brillant par reflexion comme les Planetes, seroit fort

contraire aux grandes bornes qu'il veut donner à l'étendue de notre vue dans les Cieux.

M. l'Abbé de B. tache d'appuyer cette opinion de Kircher, de ce que les Etoiles reçoivent les rayons du Soleil plus directement que les Planetes, de ce qu'étant plus stables, elles doivent être plus penetrées de lumiere, de ce qu'étant voisines, elles s'entre-communiquent une grande splendeur, d'autant qu'elles ont une atmosphere qui en est plus susceptible, & un globe plus propre à la reflexion; de ce que le Soleil comme image de la Divinité, est unique dans le monde, de ce que cette multitude de Soleils nuiroit à l'œconomie de l'Univers, &c. toutes raisons dont nous laissons le jugement aux Physiciens Astronomes.

Vers le milieu de cette Lettre l'Auteur touche une nouvelle difficulté, tirée de la progression instantanée de la lumiere. Selon

lui cètte instantaneité est prouvée par la rotation & la progression des corps celestes. Il croit nulle l'observation de M. Roemer, pour prouver la succession de la lumiere. Il paroît peu physique que la lumiere n'ait absolument aucune succession, mais il paroît peu physique aussi qu'elle en ait autant qu'on le dit, que le dit par exemple M. Newton, & ce n'est sans doute que cet excès que M. de B. veut reprimer.

Dans la septieme Lettre l'Auteur pose ce principe évident, que la distance des Etoiles visibles ne doit point exceder la portée de la vue humaine; ce qui se rapporte au but de l'Auteur, de prouver que la portée de notre vue n'est pas aussi grande qu'on le suppose communement, & que le suppose en particulier le systême de Copernic, en faisant le monde aussi grand, & les Etoiles aussi éloignées qu'il l'exige. C'est ici le fort des objections de cet Ouvrage contre

ce systême, l'objection est nouvelle, directe; & il seroit tout à fait beau en Physique, en Optique & en Astronomie de pouvoir déterminer l'extension de la lumiere, & les bornes précises ou approchées de nos yeux, & le point au dé-là duquel un Astre ne peut plus briller & être apperçu, soit par la foiblesse de nos sens, soit par celle de ses rayons.

M. l'Abbé de B. fait des efforts incroyables de science, d'observation, de raisonnement, pour prouver que la portée de notre vue est fort mediocre, & qu'une difference de 22000 diametres terrestres mise dans la distance des Etoiles vues de deux points du grand Orbe diametralement opposés, devroit nous en decouvrir de nouveaux, nous en faire disparoître plusieurs, & nous faire appercevoir dans tous un plus & un moins de grandeur, de lumiere & de visibilité.

La chose est infiniment diffi-

le, & il est toujours beau de l'avoir tentée. Ce qui fait la difficulté, c'est la diversité des feux & des lumieres qui ont des portées fort differentes, suivant qu'elles sont plus ou moins grandes & plus ou moins vives. Car quelque chose qu'on pût même déterminer à cet égard, un Copernicien se tireroit toujours d'affaires par cette simple regle de trois G : g : : D : d, c'est-à-dire la grandeur est à la grandeur d'une Etoile, comme la distance de la premiere est à la distance de la seconde, & en seroit quitte & tout à-fait à l'abri de l'objection, en supposant une Etoile d'autant plus grande & plus lumineuse qu'il la suppose plus éloignée.

Mais s'il est vrai, comme le prétend l'illustre Auteur, que la propagation de la lumiere, soit instantanée, il paroît possible de lui démontrer qu'elle est infinie, & qu'elle n'est bornée à aucune distance. Car la lumiere ne peut être

instantanée que parce que la matiere des rayons est incompressible ensorte que le mouvement passe en un instant d'une extremité d'un rayon à l'autre sans aucune succession. Et comme la matiere de la lumiere remplit tous les Cieux depuis une extremité de l'Univers jusqu'à l'autre, le mouvement de quelque lumiere que ce soit doit s'étendre jusqu'aux extremités de l'Univers, & affecter tout œil quelque part qu'il soit placé.

Il est vrai, car il faut être équitable, que la lumiere se propageant en Orbe & chaque point de lumiere formant un cône ou un secteur spherique de rayons, la force de la lumiere doit diminuer à mesure qu'elle avance, & diminuer en raison doublée de ses avances, ce qui peut la rendre incapable d'affecter l'œil d'une maniere sensible au delà d'un certain point. Mais c'est ce point qui est difficile à déterminer : il paroît même en général que la lu-

miere eſt de ſoi propageable à des points incroyablement éloignés, & qu'ainſi Copernic a droit à cet égard à de grandes ſuppoſitions Phyſiques, au profit de ſon hypotheſe aſtronomique, dont la vérité hypothetique, c'eſt-à dire, priſe comme hypotheſe, n'a pas ſoufert juſqu'ici beaucoup de contradictions, de la part même de ceux qui ſont le plus religieuſement perſuadés de ſa fauſſeté abſolue & phyſique.

L'Auteur tourne à ſon profit la différence des Etoiles que le Teleſcope rend plus petites à nos yeux, & des Planetes qu'il fait voir plus grandes, ainſi que les autres objets ordinaires; difference qui ne peut venir cependant que de l'exceſſive diſtance des Etoiles comparées aux Planetes. Car toutes choſes diſent aſſez que le monde eſt grand, & que les Etoiles ſont fort loin de nous; mais l'Auteur ne convient pas de tout cela, & ſes raiſons méritent de l'attention.

La diminution des Etoiles vient aussi beaucoup de l'éclat de leur lumiere propre, originale & non réflechie. Car le Soleil lui-même, sans être aussi éloigné que plusieurs Planetes, ne laisse pas de paroître plus petit lorsqu'on le voit au travers de quelque chose qui tempére son éclat & supprime sa scintillation. L'Auteur ne veut pas cependant de cette lumiére propre & non réfléchie des Etoiles, & attribue leur splendeur, leur scintillation & le rapétissement de leur disque par les Lunettes, au brillant de leur atmosphere, à leur surface plus propre à réfléchir la lumiere, & à leur peu de mouvement, qui, selon lui les rend plus propres à recevoir la lumiere du Soleil. Nous doutons que cette raison soit admise des Physiciens.

Dans la huitiéme Lettre, L'Auteur revient aux bornes de la portée de notre vue : ce seroit un grand coup si on pouvoit déterminer ces bornes. M. l'Abbé de

Brancas n'en regarde point le problême comme désespéré ; & ce sont ici de nouveaux efforts tout à fait sçavans de sa part, pour le résoudre.

Un des principaux, est celui de la comparaison qu'il fait de l'augmentation & de la diminution du disque apparent du Soleil, vu tantôt à son périgée, tantôt à son apogée ; d'où il conclut par une simple régle de trois, que cet Astre porté à une distance double seroit invisible, ayant un disque réduit à rien, sauf à sçavoir si sa splendeur n'en maintiendroit pas l'apparence, comme celle d'un point indivisible en soi, par la matiére, mais actif par la forme & par l'excès de son mouvement.

L'Auteur est si persuadé de la force victorieuse de ce raisonnement, & de la mauvaise foi des Coperniciens dans la défense de leur systême favori, que pour ne pas les pousser trop à bout, il a [illegible] complaisance d'adoucir les con-

séquences qu'il tire de là. Pourquoi les adoucir ? En fait de science & de vérité Physico-Mathématique, *amicus Plato, amicus Aristoteles; magis amica veritas*, il faut toujours pousser le raisonnement jusqu'où il peut aller; & s'il n'y a qu'entêtement dans le fait des Coperniçiens, ils ne méritent aucun ménagement.

M. de Brancas dit d'excellentes choses sur la régle optique des angles qui rendent les objets plus ou moins grands à nos yeux. Nous permettra-t-il de remarquer que quelque éloigné que soit un objet, l'angle visuel qui embrasse ses extrêmités n'est jamais nul, & qu'ainsi la vision n'en doit jamais être nulle, si d'ailleurs l'intensité de la lumiére est proportionnelle à cet éloignement; & que quand même la distance seroit réellement infinie, & l'angle optique infiniment petit, encore même y auroit-il un rayon direct pour faire voir, non la grandeur, mais la réalité

de l'objet, pourvu qu'il eut une activité propre à rendre ce rayon actif sur notre œil.

La comparaison que l'Auteur tire ensuite des autres Planétes, vues dans leurs distances moyennes & extrêmes, nous donne lieu de remarquer que ces Planétes, Saturne en particulier, étant très-visible, malgré son éloignement, beaucoup plus grand que le Soleil, & surtout malgré sa lumiére infiniment affoiblie par rapport à celle du Soleil, il paroît démontré que le soleil seroit visible, non seulement à la distance où est Saturne, mais à une distance double, décuple, centuple, millecuple, millionecuple, & presque infiniment plus grande que celle de Saturne.

Lettre neuviéme. L'Auteur pousse toujours en avant cette preuve des bornes de notre vue. Il va jusqu'à prétendre que les Telescopes mêmes excédent peu la portée naturelle de nos yeux. Il ne peut dis-

convenir cependant que ces Tubes optiques ne nous fassent voir bien des Etoiles invisibles à nos yeux destitués de ce secours, qu'ils ne rapprochent les objets, qu'ils ne les agrandissent, qu'ils ne les rendent distincts, terminés, précis, visibles en un mot. Mais en expliquant tout cela, il le réduit presque à rien, tant il importe à la nature même d'être ignorée, & revêtue à nos yeux d'un air de merveille & de mystere.

L'Auteur s'attache surtout à prouver que c'est la splendeur, le brillant, le rayonnement, la scintillation des Etoiles qui les rend visibles. Mais, 1°. Il faut bien qu'elles brillent pour être visibles. 2°. Ce n'est pas un simple brillant, beaucoup moins un faux éclat qui les rend visibles. Le Telescope les dépouille du faux éclat, de la splendeur, & ne les rend que mieux visibles. L'Auteur remarque fort bien que l'ombre est autant nécessaire à une Etoile pour

briller à nos yeux, que son propre brillant. Sans doute qu'une Etoile brille d'autant mieux, que le brillant des autres se mêle moins à son propre brillant.

A l'occasion des Telescopes, l'Auteur en recherche l'origine & les progrès de la maniere la plus sçavante & la plus raisonnée, sa Dissertation sur cela est parfaite. Et n'oubliant point son objet, il conclut que rien ne prouve mieux combien la vue est bornée, puisqu'il a fallu dans une longue suite de siécles recourir à des moyens aussi singuliers & aussi artificiels pour l'étendre, que le sont les Lunettes dont la découverte est si moderne, quoique depuis Hipparque au moins, on en eut trouvé le long tuyau pour dépouiller un Astre du brillant de ses voisins, en attendant les verres concaves & convexes qui travaillent sur l'intérieur de cet Astre même en l'agrandissant & le rapprochant. Car comme lentilles & comme tuyaux,

les Lunettes produisent ce double effet, d'augmenter l'eclat des Astres, 1°. En les débarassant d'un éclat étranger, &. 2°. En diminuant même leur propre éclat.

Nous ne sentons pas si bien la conséquence que l'Auteur tire de l'extension que les Lunettes donnent à nos yeux, en faveur des bornes qu'il attribue aux Lunettes mêmes. Car si nos yeux sont démontrés fort bornés par la grande étendue que leur donnent les Lunettes, les Lunettes sont démontrées fort étendues par rapport à nos simples yeux. Cependant après cette derniére démonstration très-bien articulée par l'Auteur, il ajoûte ces mots. « Gardez » vous donc de croire que les oc» cultes sans lunete soient infini» ment plus éloignées que les vi» sibles à l'œil nud, & surtout qu'elles ne lui soient invisibles que par un trop grand excès dans leur éloignement, &c.

Il ne s'agit pas d'un éloignement

infini. Tout eſt borné, déterminé, fini dans le monde, le monde même, fut-il, des millions de millions de fois encore plus grand qu'il ne l'eſt. Mais il eſt croyable qu'une Lunette peut augmenter & rapprocher un objet cent, mille, & un million de fois plus que nos yeux ſans leur ſecours, & perſonne ne peut démontrer qu'on ne puiſſe pas les perfectionner encore un million de fois davantage. Et comme les Lunettes ne produiſent pas les rayons, qu'elles les affoibliſſent même, c'eſt par les rayons que les Etoiles envoyent toujours juſqu'à nous, que les Lunettes nous les rendent viſibles.

La dixiéme Lettre ne change pas d'objet. C'eſt toujours la portée de notre vue, ſoit naturelle, ſoit aidée des Lunettes que le ſçavant Auteur voudroit bien déterminer ; convenant pourtant à tous momens que la choſe eſt difficile, & plus que difficile, & ſe voyant réduit à des tentatives & à des

présomptions, que la maniére hypothétique des Coperniciens élude toujours avec assez de facilité. Ce qu'il y a de mieux dans tous les efforts de l'Auteur, & dans toutes ses sçavantes discussions pour constater la modicité de portée qu'il attribue à nos yeux & aux Telescopes, sont une infinité de questions d'optique & de dioptrique qu'il touche, & sur lesquelles il dit d'excellentes choses fort propres à engager les Sçavans à en dire aussi de pareilles de leur côté, soit de concert, soit en contradiction avec lui.

La onziéme Lettre reprend la même question, & c'est ici comme on dit le *medium* propre de l'Auteur contre le systême de Copernic, ou comme on dit encore son vrai cheval de bataille. Tout son Ouvrage n'a d'autre but que de rapetisser le monde à nos yeux, ce qui réellement va plus directement au but qu'aucune autre sorte d'*objection* qu'on ait faite con-

tre ce systême; qui ne peut satisfaire notre esprit, qu'en étonnant notre imagination par la grandeur exorbitante qu'il donne à l'Univers.

L'Auteur établit cette maxime, que *tout Astre doit devenir invisible en une distance où son disque ne seroit plus que d'une demie seconde ou environ*, & que *les Etoiles ne pourroient être apperçues, dès que leur disque n'auroit pas un plus grand angle visuel, quand même leur grosseur croîtroit à proportion de leur distance*. Mais si leur splendeur croissoit à proportion, seroient-elles encore invisibles? Et puis une seconde ne peut elle être la base d'un cône visuel, capable d'affecter nos yeux? Les rayons de la lumiére sont si fins. L'espace d'une seconde céleste est en soi un grand espace; ne fut-il grand que comme la tête d'une épingle, pourquoi, s'il avoit un éclat proportioné ne brilleroit-il pas à nos yeux?

maxime de l'Auteur pa-
s vraye, que *le terme de*
ité des Astres doit être assi-
ht, selon l'étendue de leur
apparent, que de leur dia-
el. Encore faut-il toujours
r le dégré de leur lumiére
eur clarté; chose à quoi
is assez d'égard les Opti-
i même tous les Peintres.
in le même objet se voit
e plus grande distance &
même diamétre lorsqu'il
é du Soleil, & ne se voit
un plus grand diamétre,
une moindre distance lors-
jour vague l'éclaire, sur-
e jour est foible, nébu-
ir le déclin.
la douziéme Lettre, l'il-
uteur prend un nouveau
d'objection contre Coper-
oyen qu'il a pourtant deja
dans les premiéres Let-
sont les stations & rétro-
ons des Planétes, dont on
isqu'ici un argument, si-

non invincible, du moins infiniment persuasif en faveur du mouvement annuel de la terre. M. de Brancas dit qu'*il est facile de prouver qu'au contraire les stations, les rétrogradations & les directions des Planetes fournissent des preuves de la fausseté du cours annuel de la terre; dix-sept observations qui en forment une preuve complette.*

1°. Ajoute l'Auteur, *les Planetes ne peuvent paroître périodiquement stationaires, rétrogrades, & directes sans l'être réellement*; ce qui est prouvé selon lui, par la table de la durée & de la période de leurs stations, &c. 2°. Ces phénoménes devroient arriver, dit l'Auteur, par le cours annuel de la terre *à tout hazard sans aucune régle*. Oui, si ce cours de la terre & celui de la Planéte se faisoient *sans aucune régle & à tout hazard.* Il seroit trop long pour un Extrait de faire ici l'énumération des dix-sept observations dont la plûpart ont été ci-devant indiquées ou

reviennent à ces deux premiéres.

Nous ne ſçaurions nous empêcher de remarquer qu'il y a auſſi quelques-uns de ces dix-ſept argumens qui ſont capables de donner quelque priſe & une ſorte de triomphe aux Coperniciens, par exemple le treiziéme où l'Auteur dit que ni *le Soleil ni la Lune n'ont point de ſtations ni de rétrogradations, & en devroient avoir l'apparence à raiſon du cours annuel de la terre, autant que les autres Planétes.* Le ſçavant Auteur n'ignore pas cependant que le Soleil eſt immobile & au centre du mouvement de la terre, & la terre au centre & comme immobile par rapport à la Lune, & que les phénoménes en queſtion viennent de la combinaiſon des deux mouvemens de la terre & des autres Planétes. On nuit également à la bonté de ſa cauſe en pouſſant trop loin ou en ne pouſſant pas aſſez ſes prétentions.

Comme l'Auteur eſt fort inſ-

truit de tous les phénoménes célestes & de toutes les observatîons anciennes & modernes, & qu'il a l'esprit de combinaison & de systême, il est fort habile à saisir tout, & à tourner tout au profit de son systême ou de son plan Cosmographique. Aussi ne manque-t-il pas de faire entrer en preuve l'observation moderne de M. Bradeley sur la prétendue aberration des fixes, qui est un phénoméne fort délicat, & que nous croyons fort sujet au rafinement & à l'illusion.

L'Auteur qualifie son systême de *systême Français* tout court, pour le distinguer de l'Egyptien de Ptolomée, du Polonois de Copernic, &c. Il convient que ce *systême Français* admet trois mouvemens dans la terre, ce qui rend un peu moins persuasive la vivacité de son zéle contre le mouvement annuel, le seul qu'il supprime dans Copernic.

Dans la treiziéme Lettre, l'Au-

teur revient à la complaisance excessive qu'il attribue aux Astronomes pour Copernic, jusqu'à supprimer les observations qui pouvoient lui être contraires, & à l'argument de M. Hugnens, qui diminue le disque du Soleil à la 27664e. partie de son disque pour l'égaler à Sirius, & faire voir que cette Etoile est tout autant de fois plus éloignée que le Soleil.

La quatorziéme Lettre revient aussi à beaucoup de discussions qui ont précédé : seroit-ce que l'Auteur sentiroit sécrétement toujours, que jamais il n'en a assez dit, contre un systême, réellement difficile à détruire par le raisonnement ou par l'observation, & qui sans l'autorité sacrée de l'Ecriture, seroit regardé comme évident par les plus sages & les plus habiles Astronomes, tels que Riccioli, Tacquet, Dechales, &c ?

Il revient nommément au parallelisme de la terre, qu'il croit contraire à ses mouvemens de ro-

tation, de libration, de trépidation, de révolution même & de cession. Il paroît au contraire que les mouvemens de rotation & de révolution favorisent tout à fait le parallelisme en déterminant l'axe selon le sens du cours de la matiére céleste qui cause ces mouvemens; & que la libration & la trépidation satisfont aux scrupules de ceux qui ont peine à concevoir un parallelisme rigoureux. Pour le mouvement de cession il est de la façon des Physiciens qui expliquent par là le reflux avec peu de vraisemblance, plutôt que des Astronomes qui ne se mêlent pas de ce reflux.

La quinziéme Lettre est encore un retour aux premiéres difficultés de l'illustre Auteur. Il l'appelle un *couronnement des objections par la réfutation d'un paradoxe qu'on a traité de probléme jusqu'ici.* L'énoncé de ce paradoxe est, *si le cours annuel de la terre devroit communiquer son apparence parfaite au So-*

leil, & ne la pas étendre d'une maniére même imparfaite à aucun autre Astre ? A cette question nous prévoyons deux réponses de la part des Astronomes Opticiens, 1°. Que le Soleil étant tout immobile & la terre toute en mouvement par rapport à lui, il en est comme de la barque qui transporte tout son mouvement au rivage & se transporte à elle même tout le repos de ce rivage. 2°. Qu'on ne laisse pas de reconnoître constamment parmi les Astronomes le mouvement de la terre dans le mouvement apparent de toutes les autres Planétes, à la Lune près à laquelle la terre laisse tout son mouvement menstruel, sans aucun mélange de l'annuel, ni du diurne qu'elle s'attribue à elle-même.

C'est vers le milieu de cette quinziéme Lettre, que l'Auteur vient enfin à son propre systême ou à son plan, car il ne veut pas qu'on l'appelle systême, quoique

ce nom lui échappe quelquefois, surtout lorsqu'il le nomme *systême Français*. Mais il n'y arrive pas si vîte, & il commence par une notice de ce qu'on appelle la *sphére céleste*. Il explique donc ce qu'on entend par la Terre & le Firmament, par ces Planétes & les Etoiles, par les Cercles Equateurs, Horizon, Méridien, &c. Par les signes & les dégrés, par les zones & les climats, &c.

La seiziéme Lettre entre plus avant dans le systême de l'Auteur, qui consiste surtout à réaliser les apparences des mouvemens célestes, en faisant mouvoir les Planétes dans des cercles noués, bouclés ou frisés en dedans, que l'Auteur appelle des courbes feuillées ou des épicicloïdes, ne reconnoissant point de cercles simples, d'éllipses primitives dans la décomposition physique de ces mouvemens, ne faisant même aucune décomposition, & reconnoissant sans doute dans la matiére céleste

qui entraîne les Aſtres, un mouvement replié qui dans le vrai ne paroît point trop naturel.

L'illuſtre Auteur ne ſe découvre point encore ſur la nature de ce mouvement, quoiqu'on voye qu'il ſent très-bien qu'on l'attend de lui. Cette ſeiziéme Lettre s'en tient à la partie Aſtronomique de ſon ſyſtême. Il n'eſt pas douteux que par mille ſortes de ſuppoſition Géométriques on ne puiſſe expliquer les mouvemens céleſtes. Tychon, Ptolomée, Copernic, Lanſberge, Longomontan, Riccioli, & mille autres moins fameux, l'ont fait à la rigueur. Mais il ne faut point de rigueur, il faut de la facilité, de la ſimplicité, du naturel dans la juſteſſe d'un ſyſtême, Aſtronomique même; & quoiqu'on n'y ſoit pas obligé d'en expliquer le méchaniſme Phyſique, il faut pourtant qu'il n'ait rien de contraire aux loix connues de la nature, rien même qui ne ſoit facilement *réductible* au mouve-

ment circulaire, combiné même avec le rectiligne, selon la belle idée de Fabri, adoptée ouvertement par M. Leibnitz & tacitement par M. Newton.

M. l'Abbé de Brancas doute que la figure de la terre doive être regardée comme déterminée par toutes les tentatives qu'on vient de faire pour cela, soit au Nord, soit au Midi. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que dans le mouvement qu'il donne à la terre pour expliquer le mouvement des Etoiles prétendues fixes, il ne laisse pas de reconnoître un parallelisme qui le révolte si fort dans le mouvement annuel que Copernic attribue à cette même terre. Il le faut bien au reste, & il est trop habile Astronome pour y manquer.

Dans sa dix-septiéme Lettre, il paroît laisser indécis si l'écliptique ou l'orbe décrit par le Soleil selon lui, est circulaire ou ovale. Nous en sommes un peu surpris.

Il faut bien, ou que l'orbe ſolaire ſoit le réſultat de deux cercles, l'un déférent, l'autre épicycle ou même de trois, dont deux ſont épicycles, ou que ce ſoit une ſorte d'ovale. Il n'y a point ici de milieu à prendre entre Kepler & Ptolomée, & jamais un cercle ſeul n'a pu approcher même de repréſenter les anomalies du Soleil, de la Lune, ni d'aucune Planéte.

La dix-huitiéme Lettre explique aſtronomiquement les mouvemens du Soleil, que l'Auteur croit n'avoir pu être expliqués juſqu'ici par les Aſtronomes. C'eſt beaucoup dire, vû la perfection actuelle de l'Aſtronomie, & l'habileté des Aſtronomes qui la cultivent depuis cent ans, ſurtout depuis Riccioli & Caſſini. L'Auteur fait entrer en divers endroits de ſon Livre le mouvement de la terre dans ſon petit orbe de plus de 25000 ans de révolution, pour l'explication de bien des phénoménes aſſez ordinaires. Nous

aurions cru qu'il ne pouvoit l'employer que pour l'explication du mouvement imperceptible des fixes, qui n'est que d'un dégré en soixante-dix ans, & n'est pas par conséquent d'une minute en une année, mais de cinquante deux secondes à peu près.

ARTICLE XV.

SAGGI DE DISSERTAZIONI Accademiche publicamente lette nella Nobile Accademia Etrusca dell' antichissima città di Cortona. In Roma à Spese de Pagliarini Mercanti-Librari à Pasquino. C'est-à-dire, *Essais des Dissertations Académiques, lues publiquement dans la noble Académie Etrusque, de la très-ancienne Ville de Cortone.* in-4°. *Tome premier, premiére Partie,* pp. 135. *Se vend à Paris, chez Cavelier pere, rue S. Jacques.*

C'Est avec une joye singuliére & une vraye admiration que nous voyons l'Académie de Cortone rechercher ce qu'il y a de plus curieux dans les monumens de l'Antiquité. La sagacité, l'érudition, l'application de ces nouveaux Académiciens, excitera de plus en plus l'ardeur, déja si gran-

de, de toutes nos Académies. Si cette ardeur est telle qu'elle ne puisse plus croître; du moins la vue d'une rivale qui s'éléve glorieusement parmi une Nation étrangére, l'empêchera de se ralentir. Il nous semble, & nous l'assurons hardiment sur les Dissertations dont nous allons rendre compte au Public, que Cortone deviendra plus célébre par les travaux & le génie de ses Académiciens, qu'elle ne l'est par son antiquité, ni tous ses autres avantages.

Cette sçavante Compagnie commença de se former en 1726 sous le nom d'Académie Etrusque. On appelloit anciennement *Etrusques* les Peuples qui habitoient la Toscane, & qui avoient déja une grande réputation, quand les Romains n'en avoient encore aucune. Nul autre nom ne convenoit mieux ni si bien à une Académie, dont le principal objet étoit de déchifrer & d'expliquer les mo-

numents antiques qui s'étoient trouvés jusques là, & qu'on déterroit encore assez souvent dans une contrée, laquelle, toute célébre qu'elle est aujourd'hui, l'est beaucoup moins qu'elle ne le fut autrefois. S'il ne convenoit pas que la nouvelle Académie prit un autre nom que celui qu'elle a choisi, il ne convenoit pas moins qu'elle se fixât à Cortone; c'étoit un Siége vraiment digne d'elle. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le voisinage des Villes plus grandes, plus peuplées, plus opulentes, plus magnifiques; mais Cortone méritoit la préférence par droit d'aînesse. Les vrais Antiquaires en sont plus touchés que de tant d'autres choses, qui paroissent beaucoup plus précieuses au vulgaire. D'ailleurs, quelle consolation pour eux de se voir établis comme dans le centre de ces trésors, dont ils sont si avides? Tout leur rappelle le souvenir de leur projet, & les anime à l'éxécution.

L'Abbé Onuphre *Baldelli*, Gentilhomme du pays, avoit assemblé à Rome pendant un long séjour, avec beaucoup de peine & de dépense, un grand nombre d'antiquités de toute espéce, Statues, Inscriptions, Urnes, Pateres, Lampes, &c. A quoi il avoit joint une Bibliothéque, choisie avec beaucoup de goût & de connoissance. Ce n'étoit que des Livres rares ou d'anciens Manuscrits, & pour décoration, on y voyoit des Minéraux, des Plantes Marines, des instrumens de Mathématiques. Ce généreux Citoyen ordonna que toutes ces richesses Littéraires fussent transférées dans sa Patrie pour en être un ornement public après sa mort, comme il en avoit été lui-même l'ornement pendant sa vie, par sa profonde érudition. Ce présent, digne d'un Roi, semble trop magnifique pour un Particulier. Ce fut alors que l'Académie prenant une nouvelle ardeur pour ses exer-

cices, prit aussi une nouvelle forme. Elle dressa des Réglemens, détermina le nombre de ses Académiciens, & se choisit un Chef, sous l'ancien nom Etrusque de *Lucumon*. Nous verrions ici avec plaisir les Loix que cette illustre Compagnie a jugé à propos de s'imposer, & selon lesquelles elle prétend être gouvernée. Comme ces sortes d'établissemens sont une partie très-remarquable de l'Histoire des Sciences, nous eussions communiqué au Public tout ce qu'on a ordonné à cette occasion.

Pour ne pas effrayer les Lecteurs par la crainte d'une multitude de volumes, dont on ne verra jamais la fin, on déclare qu'on ne fera imprimer que quatre Tomes, qui contiendront chacun douze Dissertations. Les Antiquaires, & généralement tous les Curieux, Nation respectable par le nombre & le mérite, permettront-ils aux Académiciens de se renfermer dans des bornes si étroites? Nous

de le défendre, l'Acadén
jugeant pas à propos de f
ger d'un pareil soin. Tous se
bres paroissent n'avoir auc
soin d'un secours étrang
sont en état de faire ces so
guerre à leurs propres fr
sans rien emprunter d'autr

La premiére Dissertation
M. Louis *Bourguet*, Profe
Neuf-Chastel. Les travaux
cadémie Etrusque ne pou
mieux commencer que pa
plication de l'*alphabet Et*
C'est un Frontispice qui co
mieux que nul autre à l

tion ne doit pas empêcher d'habiles Antiquaires de s'occuper à des recherches plus difficiles que les Enigmes mêmes; ils n'écrivent pas pour ces hommes indolens & qui ne sçachant rien, n'ont aucune envie de rien apprendre de sérieux. Ils écrivent pour des Lecteurs qui cherchent à avancer de plus en plus dans la connoissance des monumens antiques.

Il n'étoit pas aisé de connoître la valeur des lettres de l'alphabet Etrusque. On est tenté de penser que pour y réussir, il falloit avec tous les autres talents, sçavoir encore l'art de deviner, si pratiqué autrefois dans l'ancienne Toscane. M. *Bourguet* nous montre comme il s'est conduit dans cette recherche, parce qu'il est persuadé, comme M. de Leibnitz, que la connoissance du chemin par où l'on est parvenu à quelque découverte, peut être d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent au même travail. Ce sont des méthodes

qu'on leur présente & qui ne contribueront pas peu en mille occasions au succès de leurs projets.

Après bien des observations & des combinaisons, l'Auteur s'est trouvé en état de dresser une Table qui contient les alphabets de six différens Peuples, des Hébreux, des Samaritains, des Grecs, des Arcadiens, des Pélasgiens, des Etrusques. Il est d'autant plus glorieux à M. Bourguet d'avoir pénétré dans ces mystéres, que Saumaise même n'avoit pu se contenter en cette matiére, & qu'il avoit jugé indéchifrable l'alphabet des anciens Toscans.

Les Académiciens de Cortone ne sont pas tellement livrés à l'explication des monumens Etrusques; qu'ils négligent ceux qu'on a découverts en d'autres Pays, quand ces monumens leur paroissent dignes de la curiosité des Sçavans. M. le Commandeur Joseph-Claude Guyot *de Marne*, Lorrain de nation, étant à Malthe, y trou-

ıne Inſcription Punique &
que, qui n'a point encore été
.ée ; on la voit ſur deux Mar-
'tout ſemblables, &. c'eſt ce
donne lieu à l'habile Anti-
:e de ſoupçonner que ce n'eſt
: là un monument Sepulcral,
plutôt un vœu deſtiné à être
: en quelque Temple, ou bien
ıonument dreſſé pour conſer-
la mémoire de quelque évé-
:nt. On donne ici la figure
côté de cet Antique, par où
connoîtra l'autre. La baſe eſt
ɔlide plus long que haut, ſur
ilieu duquel eſt poſé une eſ-
de cône, qui reſſemble aſſez
e perle taillée en poire. C'eſt
a baſe qu'on lit les deux Inſ-
ions dont il s'agit. L'Auteur de
iſſertation s'imagina d'abord
l'Inſcription Grecque n'étoit
ne Traduction de l'Inſcrip-
Punique : mais ayant conſi-
. que la Punique étoit trop
ue pour être renfermée dans
recque, beaucoup plus cour-

te, il changea de sentiment. Les Lecteurs voudront bien se contenter de trouver ici l'Inscription Grecque.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΙ
ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ
ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

On peut croire que c'est un Monument consacré à Hercule Conducteur, dont le culte étoit établi à *Taormine*, & c'est probablement le même Hercule, dont le nom, dans plusieurs Inscriptions est accompagné du mot de ΜΕΛΙΤΗΣ. Ce Monument fut dressé par *Denis & Serapion, fils de Serapion Tyrien*, selon toutes les apparences en reconnoissance de ce qu'ils étoient arrivés heureusement de Tyr à Malthe. Nous nous bornons à cette explication, quoiqu'il y en ait encore d'autres. Comme il y a quelques difficultés grammaticales qu'on peut objecter, on y répond aussi par d'autres Inscriptions.

Fevrier 1746. L'explication

L'explication de l'Inſcription Grecque eſt ſuivie, à l'occaſion de l'Inſcription Punique, de pluſieurs réfléxions ſur cette Langue, qui montrent bien la capacité de l'Auteur; mais qui ne ſont pas à la portée de la plûpart des Lecteurs, & qui par conſéquent ne ſeroient pas de leur goût. C'eſt une néceſſité de les ménager. Les Sçavans ne manqueront pas de lire l'Ouvrage même. Il ſuffit de l'avoir indiqué.

M. l'Abbé *Ridolfin Venuti*, né dans le Territoire de Cortone, explique quelques Médailles fort ſingulières, qui ont été trouvées à Malthe. La première, qui eſt plus groſſiére que les autres, preuve d'une plus grande antiquité, a d'un côté une tête de femme, voilée, & ſur le revers, trois figures rangées ſur la même ligne & debout. La figure du milieu eſt le Dieu *Mitra*, qu'on reconnoît facilement à ſa Mitre; & les deux autres figures qui ſont à ſes côtés,

lui présentent des *Patéres*. Cette Médaille a été rapportée par *Paruta*, & *par Astanosa*, mais peu exactement : elle est mal dessinée dans M. Spon. Les Antiquaires ne l'ont pas mieux expliquée qu'ils l'ont représentée. Le P. *Monfaucon*, qui dit l'avoir vue dans les mains du Sénateur *Bonarroti*, prétend que c'est un Talisman Basilidien ; & que les caractéres qui tiennent lieu de Legende, sont des caractéres Hébreux. M. le Marquis Maffei croit que les figures qu'on y voit sont Egyptiennes. L'Abbé *Venuti* la juge Phénicienne ou Punique, mais des plus anciennes. Il se fonde sur la différence qu'on remarque entre les habillemens représentés sur la Médaille de Malthe, & ceux qu'on voit sur les Médailles Egyptiennes, & sur celles qui ont été frappées du tems des Basilidiens. Le coin de la premiére est plus grossier. Les trois figures, semblables à des troncs d'arbre, n'ont ni jambes ni pieds ;

eſt que les anciens Sculpteurs fu-
nt long-tems ſans ſçavoir en
onner à leurs figures. N'objec-
ra-t-on pas, qu'il étoit encore
us difficile de leur donner des
tes & des bras ? On commença
ns doute par les parties ſupé-
eures, qui étoient néceſſaires
our connoître le deſſein du Sculp-
ur; mais le reſte dut ſuivre de
ès & coûter beaucoup moins
ue ce qui étoit déja achevé.

Sur la cinquiéme Médaille Pu-
que, on voit Mercure avec une
ongue barbe, & le Caducée de-
ant lui : ce qui n'a rien de ſur-
renant, puiſque nous apprenons
e Pauſanias qu'en Achaïe on
oyoit au milieu d'une grande
lace, un Mercure à longue bar-
e. Sur le revers de la Médaille,
n voit une grande Couronne,
ais on ne ſçauroit diſcerner de
uelles fleurs ou de quelles feuil-
es elle eſt formée. Dans cette
couronne ſont trois caractéres
uniques, & au deſſus une petite

cloche, qui représente peut-être celle qu'on sonnoit dans les Marchés ou dans les Bains, lieux affectés au Dieu Mercure : l'Auteur panche plus à croire que c'est quelque espéce de fleur ; il y en a plusieurs qui ressemblent très-bien à une cloche : il n'est pas même impossible que ce ne soit une fleur de *Lotos*, on en trouve de cette figure.

La quatriéme Dissertation, où l'on explique l'*Aruspicine*, ou l'art de deviner, pratiqué par les anciens Toscans, est de M. *Bindo Simone Peruzzi*, Gentilhomme Toscan. La crainte d'être trop longs dans nos Extraits (ce qui est très-sévérement défendu par le Public aux Journalistes) ne nous permet pas de nous arrêter beaucoup à cette Dissertation. Tous ceux qui ont un peu lû les anciens Auteurs, sçavent que l'art de deviner avoit plusieurs branches, & que les Etrusques excelloient en toutes. Les Romains ne man-

uoient pas de les consulter sur,
ous les prodiges qui arrivoient,
< on s'en tenoit à leur réponse.
'agés passoit pour l'inventeur de
et art, quoiqu'il l'eut peut-être
ppris des Grecs, & ceux-ci des
Chaldéens. Il avoit composé avec
e secours d'un Collégue ou d'un
Disciple, quinze volumes, qu'on
omma *Acherontiques*, parce qu'ils
toient très-capables d'épouvan-
er les Lecteurs : on conservoit
es volumes avec autant de soin
que les Romains conservoient les
ivres Sibillins.

Parmi les Aruspices, les Devins
es plus estimés étoient ceux qui
xpliquoient pourquoi la foudre
toit tombée en tel endroit, &
qui prescrivoient ce qu'il falloit
aire pour prévenir les suites. Se-
on une ancienne Inscription, ces
Devins s'appelloient *Fulguratores*,
& le Dieu qui présidoit à la fou-
dre, est appellé dans une autre
nscription, *Deus Fulgerator*.

Cinquiéme Dissertation. L'Aca-

démie de Cortone n'eut pas plutôt été établie, qu'on lui adressa de divers endroits toutes les Antiquités qui se découvroient de nouveau. M. l'Abbé *Recchi* fit présent à l'Académie d'un bon nombre d'instrumens qu'on avoit déterrés à *Ripatransona* sa Patrie, dans la contrée autrefois nommée *Picenum* par les Romains; & il pria cette sçavante Compagnie de vouloir bien les communiquer au Public, avec quelque explication. M. *Tarquinio Coritano* a été honoré de cette commission, qui montre bien l'idée qu'on a de sa capacité. On découvrit en 1727 à *Ripatransona*, un Sépulcre où étoient enfermés les corps de deux Soldats, au-tour du Sépulcre il y avoit plusieurs lampes & d'autres vaisseaux de terre, comme il se pratiquoit alors; outre les lampes & les vaisseaux de terre, on trouva aux bras des Soldats des brasselets, tournés en spirale, comme des tirebourres, &

qui étoient de bronze : c'étoit un ornement Militaire ; mais ceux qu'on donnoit aux Soldats vainqueurs étoient d'or ou d'argent. On voit dans la même planche, plusieurs pendants de bronze qu'on attachoit par des anneaux. Ces pendans étoient des Lames, dont la tête étoit un anneau ; elles s'élargissoient peu à peu, & les deux côtés se rapprochoient, mais sans se joindre. Ce renflement ayant sa grosseur qu'on vouloit lui donner, diminuoit peu à peu & se terminoit en pointe. Ces instrumens étant suspendus, devoient êtres sonores en se choquant les uns les autres, & il paroît que c'est à quoi ils étoient destinés, car il y avoit une de ces lames qui étoit encore attachée à une autre lame quarré-longue de bronze, percée de plusieurs trous. On a aussi gravé sur les mêmes planches plusieurs autres instrumens qui feront plaisir aux Antiquaires, & qui serviront à exercer leur saga-

cité. Si nous n'entrons pas dans un plus grand détail, c'est en partie parce que le Lecteur n'ayant pas les figures sous les yeux, auroit trop de peine à comprendre ce que nous dirions.

La sixiéme Dissertation est de M. *Jean Lami*, Professeur à Florence, & Bibliothécaire du Marquis Riccardi. Il y développe avec beaucoup d'habileté tout ce qui appartient aux Corbeilles sacrées, ou plutôt aux *Paniers sacrés*, puisqu'ils en ont la forme : ils ressemblent à des Cylindres d'osier, qui ont leur couvercle. D'un de ces paniers, dont le couvercle est soulevé, s'échape un serpent qui y étoit enfermé. La seconde Ciste qui paroît comme soutenue par deux serpens entortillés, & dont le reste du corps s'éléve aux côtés de la *Ciste*, est fermée & sert de base à une figure. Il y a une troisiéme *Ciste*, dont la forme n'est pas parfaitement cylindrique, elle grossit toujours en s'élevant : cette

derniére Ciste est pleine de fleurs. Ces trois Cistes telles que je viens de les décrire, se voyent sur deux Médailles Grecques.

La septiéme Dissertation est sur les instrumens dont les Anciens usoient pour couler le vin. On la doit à M. Philippe *Venuti*, Chanoine de Cortone; personne ne sera mal édifié de voir un Chanoine travailler sur ce sujet. Les Académiciens Antiquaires sont à couvert de bien des reproches & de bien des soupçons. Deux instrumens qu'on avoit déterrés en creusant dans le voisinage de *Montepulciano*, & qu'on présenta à l'Académie de Cortone, ont été l'occasion des recherches que fit l'Auteur, qui ne douta pas que ce ne fut des instrumens par où l'on passoit le vin, avant de le servir aux Convives. On les trouve ici très-exactement représentés : ce qui vaut mieux que toutes les explications. Cette Dissertation est *courte, mais elle* n'en est ni moins

ſçavante, ni moins curieuſe. On ne refuſera pas à l'Auteur la gloire d'être pleinement inſtruit des uſages des Anciens, & d'avoir une grande connoiſſance de tout ce qu'on a écrit ſur ce ſujet. Cette eſpéce de couloirs ne ſervirent pas ſeulement à l'élégance & à la délicateſſe des repas, par la préparation des vins : l'Egliſe les mit auſſi en œuvre pour purifier le vin qui devoit être conſacré.

M. l'Abbé *Ridolfin Venuti* explique dans la huitiéme Diſſertation un bas relief, où l'on voit un Faune couché, & le dos appuyé ſur un Outre. Ce Faune pourroit bien être un Sauteur ainſi travesti. Parmi les divers jeux de la Grece, il y en avoit un, où l'on diſpoſoit pluſieurs Outres à quelque diſtance les uns des autres, après les avoir bien graiſſés. Des ſauteurs legers & alertes ſautoient deſſus à cloche-pied, & ceux qui venoient à bout de s'y tenir fermes, ce qui étoit extrêmement

difficile, avoient pour récompenſe le vin dont on avoit rempli les Outres.

La Diſſertation ſuivante ſur les balances des Anciens, eſt de M. le Comte *Louis Lorenzi*, *Florentin*. Il y a fait graver une Romaine & deux autres ſortes de balances. Parmi pluſieurs autres Obſervations, on y apprend que les Romains conſervoient les poids & les meſures qui étoient le modéle de tous les autres dans un lieu deſtiné à cet uſage, & qu'on appelloit *Ponderale*, *Ponderarium*, *Sacomarum*, c'étoit dans le Capitole, comme il paroît par pluſieurs Inſcriptions.

M. l'Abbé François *Valeſio* Romain, explique dans la dixiéme Diſſertation, trois Statues du Capitole. Deux de ces Statues ſont ces Eſclaves, qui ſont ſans mains & ſans pieds, & on ne ſçauroit douter, en les examinant, que le Sculpteur ne les ait fait tels qu'ils ſont aujourd'hui. Les Antiquaires

se sont fort exercés sur ce sujet; l'Auteur prétend que ce sont deux Rois de Thrace, qui traitoient ainsi leurs prisonniers, & dont les Romains punirent la férocité par le même supplice. L'Arc, *dit de Portugal*, ayant été démoli par les ordres d'Alexandre VII. pour donner plus de largeur à un *Cours*, M. Marcel *Severoli*, éclaircit dans l'onziéme Dissertation, tout ce qui regarde cet *Arc*, & en explique les bas reliefs.

La derniére est de M. *Nicolo Vagnucci*, de Cortone, & il y rend compte d'une ancienne Inscription qu'on voit près de l'Eglise ruinée des SS. Pierre & Marcellin. Nous eussions été plus longs, s'il nous eut été permis de l'être. Il est glorieux à l'Italie de s'appliquer à la connoissance de l'Antiquité, dans un tems où de grandes Nations semblent la négliger & méconnoître combien elle est nécessaire pour la perfection des Arts.

ARTICLE XVI.

ESSAI D'ANATOMIE en Tableaux imprimés, qui représentent au naturel tous les Muscles de la face, du col, de la tête, de la langue & du larinx, d'après les parties dissequées & préparées par M. Daverney, Maître en Chirurgie à Paris, Membre de l'Académie de Chirurgie, & Démonstrateur en Anatomie au Jardin du Roi, contenant huit grandes Planches dessinées, peintes, gravées & imprimées en couleur & grandeur naturelles. Par le sieur Gautier, *seul Privilégié du Roi dans le nouvel Art, avec des Tables qui expliquent les Planches; dédié à M. de la Peyronie, Ecuyer, Conseiller, premier Chirurgien du Roi & Médecin Consultant de sa Majesté, de l'Académie Royale des Sciences, & Président de celle de Chirurgie, &c.*

Février 1746.

LOrſque l'Art de peindre au naturel & en vrayes couleurs par le moyen de la Gravure & de l'Impreſſion fut reporté il y a huit à neuf ans de Londres où il avoit échoué, après quelques ſuccès, à Paris où le Sieur le Blon, ſon premier Auteur connu, n'avoit pu le faire réuſſir une vingtaine d'années avant ſon retour; nous ne nous contentâmes pas dans nos Mémoires de lui applaudir en l'annonçant, choſe en quoi d'autres Mémoires en Angleterre & à Paris pouvoient nous avoir prévenus, mais pour le fixer tout à fait en France, & en approprier la gloire à notre Nation, nous nous attachâmes à en dévoiler le vrai ſecret au Public, d'autant plus librement, que l'Auteur, qui en faiſoit mal à propos un grand myſtére, ne nous l'avoit point confié, & nous avoit même comme défiés d'y parvenir.

Nous crûmes en ſervant la Pa-

·ie & les Arts, servir l'Auteur
ıême de celui-ci, qui nous en
:ut gré, nous en remercia même
ubliquement, comme nos Mé-
ıoires en font foi, ayant reconnu
ii-même qu'il n'avoit comme pé-
en Angleterre avec son Art,
ue parce qu'il en avoit trop
'en gardé le secret, & que nul
Œdipe ne s'y étoit piqué d'en per-
:r le mystére, & de lui faire la
ouce violence de le lui arracher
our son bien. Car c'est réelle-
ent ce qui fait perir la plûpart
es grands Artistes, le secret in-
olable qu'ils affectent, non seu-
ment avec le Public, mais avec
s vrais Amateurs intelligens qui
ourroient leur aider, soit à faire
:lore leurs découvertes, soit à les
erfectionner.

Au moment que l'art de M.
Blon reparut ici, nos Mémoi-
:s venoient de démontrer l'origi-
e & la réduction de toutes les
ouleurs de la Peinture à trois, le
leu, le rouge & le jaune. M. le

Blon, qui jusques là s'étoit indifféremment, quoiqu'avec goût, servi des sept couleurs de Newton, prétendues primitives, & qui avoit plus de pratique que de théorie en cette matiére, eut beau protester, avec vérité même, que son Art étoit irréductible aux trois couleurs citées, & qu'il lui en falloit cinq, six, & quelquefois sept & huit, selon les sujets. Nous ne prîmes pas le change : nous sçavions bien que c'est au principe de réformer la pratique, & non à la pratique d'anéantir le principe ; & M. le Blon s'y conforma, mais sans trop pouvoir y réussir, si ce n'est par les mains du Sieur Gautier, qui lui facilita l'exécution de son Art par sa réduction aux trois couleurs.

Le Sieur le Blon étoit vieux & sur la fin de sa carriére. Voyant la difficulté qu'il alloit avoir à s'assujettir à ce nouveau principe, nous invitâmes le Sieur Gautier, qui joignoit à beaucoup de jeu-

nesse une grande facilité de génie, une connoissance de la peinture, de divers Arts même, entr'autres de la Musique, Art très-auxiliaire; & surtout une grande envie de se signaler par quelque chose de grand & de beau. Rien ne l'étoit plus que le nouvel Art. Nous le lui proposâmes, il en fut ébloui. Nous le lui expliquâmes. Il y fut bientôt consommé, jusqu'à aider au Sieur le Blon, à le surpasser, & à lui succéder enfin avec une sorte de supériorité pour la pratique même.

Il a fait en peu d'années des progrès fort rapides dans ce bel Art; on a déja de lui plus de morceaux que le Blon n'en a exécuté en toute sa vie. Il y en a d'admirables, & qui valent, s'ils ne surpassent ceux de le Blon. Sa Susanne, son Chymiste, & surtout son Espion, sont de vrais Tableaux. Etant encore fort jeune & affectioné de goût à son Art, il faut croire qu'il le portera à sa perfec-

tion, & qu'il déterminera tout à fait le Public pour ce genre, qui vaut bien toutes les autres maniéres de tirer des copies, même au pinceau, & qui du reste les surpasse par l'expédition & la modicité du prix qui doit peu excéder celui de l'estampe en simple noir & blanc ou clair-obscur.

On a toujours pensé, ceux mêmes qui en ont pensé le moins avantageusement, que cet Art étoit surtout utile pour représenter les objets de l'Histoire Naturelle, les Coquilles, les Plantes, les Fleurs, les Animaux, & nommément les figures d'Anatomie. On a vu des Coquillages & des Papillons du sieur Gautier, qui font regretter qu'il n'ait pas encore mis la main efficacement pour nous en donner des suites & des collections.

Celle d'Anatomie qu'il annonce, & dont il donne même d'assez fortes prémices, intéresse au moins les Chirurgiens & les Médecins,

les Physiciens mêmes en général, & tous ceux qui aiment à voir le dessous & le dedans des choses. Car la plûpart préférent des traits, du coloris, une forme superficielle telle que la Nature l'étale dans un coquillage, dans une fleur, dans le plumage d'un Oiseau, a toute cette combinaison de muscles, de nerfs ou de parties internes, qu'on voit avec d'autant plus de terreur, qu'elles sont plus ressemblantes au vrai de la Nature ou plutôt de l'Anatomie, entre les mains de qui la Nature a toujours un air sanglant & écorché, qui fait gémir le Spectateur.

Ce n'est pas par l'air des choses sans doute qu'on en doit juger, surtout dans des Mémoires de Science & de Littérature comme les nôtres. Cependant comme le goût, qui a tant d'influence dans la Littérature, dans les Sciences mêmes, jusqu'à décider de leurs progrès, doit diriger spécialement des *Journalistes* obligés de repré-

ſenter, de prévenir même le goût du Public, nous croyons devoir remarquer; que tout ce que la Peinture peut ajouter à la ſimple eſtampe d'Anatomie; étant la ſimple couleur rouge, rouge de ſang, violet, livide & tanné, & cette couleur pouvant aiſément ſe ſouſ-entendre; & n'étant nullement néceſſaire pour connoître le détail & la diſpoſition des parties, il ſeroit fâcheux pour la Peinture, qui eſt un Art tout gracieux, que l'Eſtampe noire prît ici le deſſus, malgré la perfection où l'art du ſieur Gautier, & la Science Anatomique de M. Duverney ont porté ce premier eſſai.

Le nom de M. Duverney eſt fameux dans l'Anatomie. Le neveu ne dégénére point de la capacité de l'oncle, dont il a hérité la capacité & les Manuſcrits les plus propres à le faire revivre dans des Ouvrages pareils à celui-ci. L'explication & les planches paſſent communément pour métho-

diques & aſſez correctes : il eſt difficile de réunir tous les ſuffrages, ſurtout ceux des perſonnes du même Art.

Chaque démonſtrateur a ſa maniére, & les faits mêmes ne ſont pas toujours ſi bien conſtatés qu'il n'y ait quelque diverſité dans l'expoſition qu'en font ceux qui en ſont les plus fidéles Hiſtoriens. *Non ego paucis offendar maculis*, doit dire tout Lecteur équitable & judicieux, plus touché des nobles efforts de ceux qui travaillent pour ſon inſtruction, que de la critique, ſouvent jalouſe & pis qu'oſive de ceux qui trouvent facilement à toutes choſes bien des défauts, inſéparables de l'humanité.

Ce que nous avons dit que la couleur de ſang que l'art du ſieur Gautier ajoute à l'eſtampe anatomique de M. Duverney, n'eſt point une critique, ſi ce n'eſt tout au plus de la trop grande délicateſſe des yeux ignorans. Car il faut

croire que les yeux des gens du métier, pour qui l'ouvrage est spécialement fait; n'en seront point révoltés, & pourront même en être flatés & réjouis, chacun aimant l'objet de son métier, quel qu'il soit, & y ayant des graces de vocation comme on dit.

Comme nous nous intéressons spécialement au succès du Sieur Gautier, nous prenons cette occasion, en applaudissant au talent que nous lui connoissons pour la perfection de son art, de l'exhorter ici en Public comme nous l'avons fait de vive voix, à finir l'Ouvrage des 144 couleurs, qui est la propre Ecole de son genre de Peinture, & peut-être de la Peinture en général & du coloris & clair obscur en particulier.

L'Ouvrage des 144 couleurs dont nous parlons, est une suite de teintes & de demi-teintes au nombre de 144, par lesquelles en passant par tous les dégrés possibles de coloris & de clair-obscur

également tranchés, on arrive du noir au blanc par un progrès encore plus sçavant & utile à l'esprit, qu'il n'est gracieux & flateur pour l'œil.

La Peinture consistant dans le dessein & le coloris, n'a eu jusqu'ici de régles Géométriques que pour le dessein, sans en avoir aucune pour le coloris, abandonné au goût & à l'estime de l'œil; organe tout à fait vague & sujet à bien des illusions : au lieu que l'oreille est capable de la précision la plus géométrique, la plus numérique même; témoin le calcul des sons & les régles très-précises de la Musique.

Or on a trouvé, & nos Mémoires en ont rendu compte dans le tems, le moyen de réduire au nombre & au calcul Géométrique le coloris, c'est-à-dire, les couleurs & le clair-obscur, & d'en faire le dénombrement le plus exact. C'est au pinceau ou plutôt

à l'art du Sieur Gautier, d'achever ce que le calcul a commencé, & ce que M. Gautier a commencé & fort avancé lui même ; ne manquant à son Ouvrage que la derniére précision qu'il est très-capable d'atteindre, & qui le mettra fort au dessus de toutes les difficultés qui peuvent retarder la perfection du coloris de ses Tableaux d'impression.

ARTICLE XVII.

ESSAI SUR LES PROBABILITÉS *de la durée de la vie humaine, d'où l'on déduit la maniére de déterminer les Rentes viagéres, tant simples qu'en tontines : précédé d'une courte explication sur les Rentes à terme ou annuités ; & accompagné d'un grand nombre de Tables. Par M.* Deparcieux, *de la Société Royale des Sciences de Montpellier.* A *Paris*, chez les freres Guérin, *rue S. Jacques à S. Thomas d'Aquin.* M.DCC. XLVI. *in-4°. pages* 132. *sans les Tables.*

CE Livre est tout de calcul ; il commence par des problêmes d'Algebre, il procéde par des opérations sur les nombres, il finit par des Tables pleines de chiffres ; & tout cela embrasse les deux grands objets de l'ambition des hommes, *la vie & les biens.* Quoi

donc, dira quelqu'un, est-il ici question d'*Astrologie judiciaire*? Calcule-t'on les mouvemens des Astres pour augurer bien ou mal de la vie ou de la fortune des hommes? Et l'ami de Mecene ne nous conseille-t-il pas d'éviter ces sortes de recherches?

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi quem tibi
Finem Dî dederint, Leuconoë, nec Babylonios
Tentaris numeros, ut melius quidquid erit pati.

Oui sans doute, & l'avis est très-sage; aussi l'Auteur de cet Ouvrage n'est-il ni *Astrologue* ni *Chiromancien*; c'est un Calculateur sçavant, un homme de réfléxions, un esprit accoutumé à comparer des grandeurs & des rapports; mais sous sa plume chaque chose demeure dans la sphére qui lui est propre; dans la probabilité, quand il s'agit de la *durée de la vie*, & dans la démonstration quand il

ut raiſonner ſur *les biens*; expli-
ıons tout ceci plus à fond.

Le premier deſſein de M. *De-
ırcieux* a été de déterminer les
entes viagéres & les Tontines.
ette idée en a fait naître deux
ıtres, l'une toute Géométrique,
autre fondée d'abord ſur des faits,
t diſcutée enſuite à l'aide du cal-
ul. Car la détermination des Ren-
es viageres dépend de deux prin-
ipes. 1°. De l'intérêt que l'argent
loit rapporter. 2°. Du plus ou
lu moins de probabilités qu'il y a
que la perſonne qui conſtitue la
Rente, vivra juſqu'à tel ou tel
ge; or pour traiter la matiére de
'intérêt, il faut montrer com-
nent ſe détermine le produit an-
ıuel d'une ſomme donnée, dès
qu'on a fixé le denier de l'intérêt;
& c'eſt là cette partie que nous
diſions être toute géométrique.
Notre Auteur l'exécute par des pro-
blêmes exprimés en ſtile algebri-
que & en nombres; ces problê-
mes ſont au nombre de quatre.

Le premier montre comment, dans un prêt dont on laisse accumuler les intérêts, & les intérêts des intérêts, on trouve ce qui est dû après un certain tems.

Le second, ce qu'il faut prêter afin que le capital avec les intérêts & les intérêts des intérêts fassent une certaine somme au bout d'un tems donné.

Le troisiéme, ce qu'il faut prêter actuellement, quand on connoît la Rente qu'on veut recevoir à la fin de chaque année pendant un certain tems.

Le quatriéme, quelle est la valeur des payemens qu'on doit faire, quand on connoît le prêt qu'on veut acquitter, capital & intérêt, dans un tems donné, & en certains payemens égaux, un à la fin de chaque année.

Tout cela encore une fois est exprimé & résolu en stile algébrique, & réalisé à la fin du volume au moyen de plusieurs Tables, qui pourront être comme le Barê-

me de quiconque aura besoin de
ce Livre pour ses affaires ; car
nous croyons que la plûpart des
Rentiers & des Tontiniers ne
s'aviseront pas de faire des équa-
tions algébriques pour sçavoir par
quels rapports d'analyse les pisto-
les tombent dans leur coffre ; ils
iront voir tout d'un coup dans la
Table, combien tant de livres à
tel denier produisent en tant d'an-
nées : tel est le stile de ces Mes-
sieurs, ils laissent aux Algebristes
les grandeurs indéterminées, abs-
traites, & transcendantes, bien
résolus de garder pour eux-mêmes
le fixe, le déterminé & le sensi-
ble.

Voici pourtant un exemple qui
pourra faire impression sur des hom-
mes jaloux de leurs intérêts. La ré-
solution du second problême que
propose notre Auteur, montre ce
qu'il faut prêter actuellement, afin
qu'il soit dû une certaine somme,
au bout de tel nombre d'années
qu'on *voudra*, les intérêts étant

comptés sur un certain pied ; par exemple, du denier 20 ou 18 ou 16. Or il se trouve par-là que les Banquiers se trompent tous les jours quand ils prennent 95 liv. pour en rendre cent au bout d'une année ; les intérêts étant sur le pied du denier 20 ; car ils devroient prendre 95 liv. 4 s. 9 d. & en ne prenant que 95 liv. ils payent les intérêts sur le pied du denier 19, au lieu du denier 20. Cela est démontré, & ne laisse pas d'être extraordinaire ; on ne croiroit pas que des Banquiers eussent besoin d'être redressés sur le calcul quand il y va de leurs intérêts ; c'est un des points où la Géométrie, quoiqu'abstraite, aura l'approbation du Financier & de l'homme d'Affaires.

Voilà pour le premier article, que nous disions être nécessaire à la détermination des Rentes viageres, & c'est aussi la premiére Partie du Livre de M. *Deparcieux*. Cela est écrit avec l'élégance des Géométres, c'est-à-dire, qu'il ne

s'y trouve rien d'inutile, rien qui donne à l'imagination; mais aussi tout va au solide, à la preuve; & l'on ne dit point au bout de cette lecture, comme certain Géométre disoit, après avoir lû trois ou quatre Scénes d'une Tradégie de Racine, *qu'est-ce que cela prouve?* *

La seconde chose qui sert à déterminer les Rentes viagéres, est le plus ou le moins de probabilités de la durée de la vie humaine; notre Auteur en fait un Traité; c'est même le principal & le plus curieux de son Livre.

On dit communément que pour vivre long-tems, il faut se faire une Rente viagére ou mettre à la Tontine; ce sont les Payeurs surtout qui tiennent ce langage, ils

* Ceci est une Anécdote Géométrique: un Mathématicien pur & rigide n'avoit jamais lû Racine; quelqu'un lui en ayant fait l'éloge, il se laissa persuader de lire *Iphigenie*, mais à peine en eût-il parcouru trois ou quatre Scénes, qu'il jetta le Livre, en disant; *Qu'est-ce que cela prouve?*

ſentent mieux que perſonne les conſéquences d'un riche tempérament qui a fait ſa rente de bonne heure, & qui ſe conſerve pour en jouir long-tems. Cependant eſt-ce une pure idée de Payeur, que les Rentiers & les Tontiniers vivent plus que les autres hommes ? M. *Deparcieux*, qui n'y a d'autre intérêt que celui de la vérité, ſe déclare pour le même ſentiment, & il l'exprime ainſi : *Un nombre quelconque de Rentiers viagers, doit en général mourir moins vîte qu'un pareil nombre d'autres perſonnes priſes indiſtinctement.* Les raiſons qu'il en donne, ſont priſes de ce qui ſe pratique communément par rapport à la conſtitution des Rentes viageres : « 1°. Les » parens qui veulent mettre ſur la » tête de leurs enfans ou de leurs » neveux, ne mettent que ſur ceux » qui ſont d'une bonne conſtitu- » tion ; on y eſt trompé quelque- » fois, mais en général ceux qui » ont la ſanté plus délicate, vi-

» vent moins que les autres. 2°.
» Ceux qui auroient envie de cons-
» tituer sur leur propre tête, ne
» le font pas, s'ils craignent d'être
» attaqués de quelque maladie.
» 3°. Ceux qui se font des Rentes
» viageres, ne sont pour l'ordinai-
» re ni les grands Seigneurs, dont
» les délices abrégent la vie; ni
» les misérables, dont la pauvreté
» ou le travail épuise les forces:
» ce sont les bons Bourgeois qui
» tiennent un honnête milieu en-
» tre toutes ces extrêmités; voilà
» ceux qui constituent à vie, ou
» qui remplissent les classes des
» Tontines; & ce sont ceux
» aussi qui parviennent communé-
» ment à un âge avancé.»

Mais tout ce raisonnement, quoique solide, n'est encore qu'une estimation morale; il faut du Géométrique à un Géométre; & la Géométrie de M. *Deparcieux* est ici fondée sur des faits; voici comment: Il a pris les Listes des Tontines de 1689 & de 1696; ce sont

des Catalogues où se trouve indiqué le nombre des Rentiers morts chaque année & dans chaque classe. Ainsi, par exemple, dans la Liste de 1689, de 202 Rentiers à l'âge de trois ans, il en est mort la premiére année trois, la seconde année deux, la troisiéme année quatre, &c. On a de même les morts des autres années & des autres classes, soit dans cette Tontine, soit dans celle de 1696. Cela forme, comme on voit, l'ordre de mortalité réel qui se trouve entre ces Rentiers; or en opérant d'après cet ordre de mortalité, c'est-à-dire, en prenant les rapports * moyens selon lesquels sont morts tous les Rentiers dans les différens âges & les différentes classes, notre Auteur a fait une hypothèse d'où résulte un ordre de mortalité artificiel, mais aussi sûr que l'autre or-

* M. Deparcieux explique comment il a pris ces rapports moyens; l'artifice en est très-ingénieux; mais trop long pour être exposé dans un Extrait.

dre de mortalité, parce qu'il est trouvé par des rapports Géométriques. Il a donc supposé 1000 personnes à l'âge de trois ans, & par des Régles de trois, il a vû combien il en resteroit de cinq ans en cinq ans; c'est-à-dire, quand ces Rentiers seroient âgés de 7, de 12, de 17, de 22 ans, &c. Il a vû par exemple, que de 1000 Rentiers de trois ans, il en meurt, (suivant les rapports moyens pris des Tontines) 30 la premiére année, 22 la seconde, & ainsi du reste, comme le montre une Table très-exacte, dressée tout exprès pour présenter cela aux yeux & à l'esprit; or en parcourant cette Table, on trouve que de ces 1000 Rentiers, il en reste encore 734 à l'âge de 30 ans, & 726 à l'âge de 31 ans; d'où l'on tire des conséquences assez curieuses; car comme il ne meurt que huit de ces Rentiers sur 734 dans le cours d'une année, on peut parier 726 contre huit, ou 90¼ contre un, que

tel Rentier de l'âge de 30 ans ne mourra pas dans l'espace d'un an. On peut parier un contre un, que ce Rentier vivra jusqu'à l'âge de 67 ans, parcequ'à cet âge il reste encore la moitié des Rentiers qui vivoient à 30 ans. M. Deparcieux indique d'autres paris qu'on peut faire, que deux ou plusieurs Rentiers d'un même ou de différents âges vivront encore au bout d'un certain tems. Et tel est tout l'artifice de cet ordre de mortalité qui sert ici de fondement aux probabilités qu'on peut avoir sur la durée de la vie humaine.

Car après avoir ainsi opéré sur la mortalité des hommes, notre sçavant Calculateur entame le beau morceau qu'il appelle des *vies moyennes*. On entend ici par *vie moyenne*, le nombre d'années que vivront encore, les unes portant les autres, les personnes de l'âge correspondant à cette vie moyenne; ainsi selon l'ordre de mortali-

té pris des Tontines, les personnes de 50 ans ont encore à vivre, les unes portant les autres, 20 ans & cinq mois, les personnes de 80 ans ont encore près de cinq ans. Il faut bien concevoir que c'est, *les unes portant les autres*, car tel mourra peut-être dès la premiére année, & tel autre ira jusqu'au bout du terme; ainsi par l'expression de *vie moyenne*, on indique ce qu'une personne de tel âge peut encore espérer de vivre: mettons-en l'exemple dans un Rentier de 80 ans. Il y a dans la Table de M. Deparcieux 553 années à partager entre 118 Rentiers qui restent à cet âge. Ce nombre de 553 divisé par 118 donne 4 ans & 8 mois à chaque Rentier de 80 ans; & ces 4 ans 8 mois sont sa vie moyenne. Tout ceci, quoique fondé sur l'ordre de mortalité artificiel (c'est-à-dire pris d'après les rapports moyens) ne laisse pas de se rapporter parfaitement aux vraies vies moyennes, que donne

la mortalité réelle exprimée dans les tontines de 1689 & 1696. M. Deparcieux le montre avec beaucoup de clarté & de précision.

Or de toute cette théorie on peut conclure, ſans craindre de ſe tromper, qu'en effet un certain nombre de Rentiers vit plus en général, qu'un certain nombre d'autres perſonnes priſes indiſtinctement; & l'on peut déja produire cette autre conſéquence qu'on trouve vers la fin du Livre de notre Auteur, ſçavoir, que le jeu des Rentes viageres & des Tontines eſt le plus ſûr & le plus avantageux de la part de ceux qui y mettent. Il faut être dupe, dit-il, pour s'expoſer aux autres jeux de hazard, tandis qu'on en a un (dans les Rentes viageres) où il y a tout à gagner.

Après l'établiſſement des vies moyennes relatives aux Rentiers, on donne des ouvertures pour établir de même la vie moyenne de tous les Habitans d'un Royau-

ıe comme la France; cela feroit
'une grande utilité pour l'Etat
t pour les Particuliers, il faudroit
intéresser les peres & les meres,
:s Curés, les Magistrats, &c. car
n voit que cela dépend des Lis-
:s de naissance & de mortalité.

Sur les observations faites à
égard de la vie moyenne d'un
rand nombre d'enfans nés à Pa-
:s, M. Deparcieux a trouvé que
:ès-vraisemblablement Paris est
endroit du Royaume où la vie
ıoyenne est la plus courte, il as-
ıre qu'elle est incomparablement
lus longue dans les Cevenes &
ans le Languedoc; il juge que la
rande mortalité des enfans de
aris vient de la mauvaise habitu-
e qu'a pris le Peuple de cette
rande Ville d'envoyer nourrir les
nfans à 6, 8, 10, quelquefois
5 lieues, d'où il arrive qu'ils sont
égligés, mal nourris, abandon-
ıés, pour ainsi dire, loin des yeux
le leurs parens. Le grand remede
eroit d'établir en France la sage

& respectable coutume, qui est
en Allemagne, * en Angleterre &
en Hollande, où les meres de quelque qualité qu'elles soient, nourrissent leurs enfans; il arriveroit
de-là que les meres s'en porteroient mieux, & que les enfans
seroient incomparablement mieux
soignés; sans compter les liens
inestimables de tendresse récipro-
ue que cela resserreroit d'autant
lus dans les Familles.

M. Deparcieux voulant étendre ses recherches au de-là des
Rentiers & des Tontiniers, a examiné les Necrologes de plusieurs
Maisons Religieuses, tant d'hommes que de filles de Paris; il en
a fait des Tables où l'ordre de
mortalité est établi, où l'état des
vies moyennes est déduit comme
dans les Tables des Tontines; il a
trouvé, par ces rapports, qu'en
général les Religieux de sainte Geneviéve vivent un peu moins que

* Feu Madame avoit nourri elle-même M. le Duc Régent.

les Bénédictins; qu'en général aussi les Religieuses vivent plus que les Religieux ; que, communément parlant, de 38 ou 40 Religieux de tout âge, il en meurt un par an; que vers le commencement de leur entrée en Religion, les Religieux & les Religieuses meurent moins que les gens du monde, mais que quand ces personnes de Communauté viennent à l'âge de 45 ou 50 ans & au de-là, elles meurent beaucoup plus vîte. La raison du premier cas, c'est-à-dire de la mortalité moins fréquente dans les premiéres années de Religion, est que les Religieux & les Religieuses sont des sujets bien choisis, & que le Noviciat est une épreuve relative au corps comme à l'esprit, à la santé comme à la dévotion. La raison du second cas, c'est-à-dire, de la mortalité plus fréquente dans la Religion après l'âge de 45 ou 50 ans, est qu'on n'y a pas mille *petites douceurs que les gens du monde ont chez eux*,

Février 1746.

non seulement les Riches, mais aussi ceux qui ne sont que médiocrement aisés, & même les simples Artisans, qui sçavent s'arranger dans leur ménage. A quoi il faut ajouter, de la part des Religieux & des Religieuses, les abstinences, les jeûnes, le chant, les veilles, les austérités, *& peut-être plus encore que tout cela, le manque de soin pour leur extérieur; dont la plûpart ne se piquent guéres.*

Les Necrologes des Communautés ont encore appris à M. Deparcieux, que c'est un faux préjugé de croire que les Religieux & Religieuses vivent plus que les gens du monde. « Choisis comme ils » sont, ils devroient vivre beau- » coup plus; ou avoir leurs vies » moyennes beaucoup plus gran- » des que celles des Rentiers, & » on voit par les Tables (qu'on » trouve à la fin du Livre) qu'elles » sont moindres. Cette erreur » vient de ce qu'on ne juge que » par les apparences. Il y a de vieux

» Religieux à la vérité, mais bien
» moins qu'on ne croit : c'eſt un
» fait qu'on ne ſçauroit conteſter,
» ſans nier l'exactitude de leurs
» Necrologes. » Et voilà comme notre Auteur, par ſes calculs & ſes obſervations, montre aux gens de Communauté, ce qu'ils ſont venu chercher en Religion; car ils n'ont pas prétendu y apprendre à vivre, mais à mourir.

Tout le reſte de ce Traité, ſur les probabilités de la vie des hommes, n'eſt qu'une ſuite d'excellentes remarques qu'on lira très-volontiers dans l'Ouvrage même. On y apprend, par exemple, que les femmes priſes enſemble vivent autant que les hommes, quoique le nombre des hommes ſurpaſſe celui des femmes dans le rapport de 18 à 17; ce qui montre qu'un nombre quelconque de femmes, vivent plus entr'elles qu'un pareil nombre d'hommes, ſelon le même rapport de 18 à 17.

On y trouve encore, que, ſi dans

les petites Villes de France ; il meurt chaque année la trente-cinquiéme partie des Habitans ; il en mourra tout au plus la quarantiéme partie dans les grandes Villes ; ce qui vient de deux causes, premiérement de la multitude des Etrangers qui vont & viennent dans les grandes Villes, & qui y meurent plus rarement que les gens établis dans le lieu ; secondement de la mortalité des enfans, qui est plus considérable que celle des autres âges, & qui ne se fait toutefois pas sentir dans les grandes Villes comme dans les petites, parce qu'on a l'habitude dans les grandes, d'envoyer nourrir les enfans à la Campagne, où il en meurt près de la moitié, ce qui diminue d'autant le Necrologe de la Ville.

Une autre remarque par laquelle nous finissons l'Extrait de ce Traité, c'est que la mortalité des Habitans de Paris étant à peu près comme un est à 40, & les Listes nous apprenant qu'il meurt dans

cette Ville, année commune, 20000 personnes ou un peu moins, il en faut conclure qu'il y a à Paris un peu moins de 800000 ames, ou tout au plus 800000. Ce qui est beaucoup moins que bien des gens ne croyent.

La troisiéme partie du volume de M. Deparcieux, est le Traité des Rentes viageres, objet principal & premier en datte dans la pensée de l'Auteur, car, encore une fois, c'est pour celui-ci qu'il a composé les deux autres. Il distingue d'abord les Rentes purement viageres, & les Rentes viageres en Tontine : ensuite il fait deux classes de Tontines, car il y a des Tontines simples & des Tontines composées. Nous ne pouvons dire qu'un mot sur chacune de ces divisions.

L'Auteur commence par déterminer les Rentes viageres, en sorte que les Rentiers ayent tout l'avantage qu'ils peuvent espérer de leur prêt. Le fond de cette méthode

dépend d'un principe, qui eſt que le Debiteur d'une Rente viagere doit dédommager le Rentier du péril que celui-ci court de ne pas remplir tout le tems marqué pour *ſa vie moyenne*. C'eſt pour cela que chaque année le Debiteur donne quelque choſe du capital au de-là de l'intérêt; & de cette maniére il arrive que le fond eſt rendu peu à peu au Rentier; ce qui fait à tout prendre le meilleur marché du monde & le plus ſûr qu'on puiſſe imaginer. Par exemple, ſelon les Tables de M. Deparcieux, un homme de 30 ans donnant un fond de 100 liv. au denier 20, doit recevoir 6 liv. 15 ſols, c'eſt-à-dire, 1 liv. 15 ſols au de-là du denier, & par conſéquent autant de pris ſur le capital, qui diminue auſſi d'autant entre les mains du Debiteur.

Les Tontines ſimples ſont celles où toute la Rente des Rentiers décédés ſe diſtribue aux ſurvivans de la Société ou de la Claſſe dont

étoient ces Rentiers. Pour déterminer ces sortes de Rentes, il faut voir quel est le plus grand âge qu'il y aura dans chaque Classe ou Société. Par exemple, en supposant des Rentiers de 3 ans au nombre de 150 ou 200, on peut s'assurer qu'il y en aura quelqu'un qui vivra 93 ans, & qu'ainsi la Rente en Tontine sera payée pendant 90 ans. Sur cela M. Deparcieux montre par ses Tables, que pour une somme de 100 liv. mise à la Tontine au denier 20, la premiére classe, c'est-à-dire, celle des personnes de 3 ans devra toucher chaque année 5 liv. 1 sol 3 den., & ainsi des autres. C'est une affaire qui dépend du quatriéme problême, contenu dans le premier Traité de ce Volume.

Les Tontines composées sont celles où une partie de la Rente que rapporte chaque action (communément estimée de 300 liv. de capital) reste éteinte à la mort du Rentier sur qui elle étoit cons-

tituée. Telles furent les Tontines de 1734 & de 1743. Or, pour avoir la Rente que doit rapporter une action de Tontine composée, on doit considérer qu'une partie de l'action a été constituée en Rente purement viagere, puisqu'une partie de la Rente s'éteint à la mort de l'Actionnaire, & que les autres parties de l'action ont été constituées en Tontine simple, puisque ces autres parties de la Rente de chaque action se distribuent aux survivans de la Classe ou Société. En 1734 c'étoit le quart de la Rente qui s'éteignoit, & en 1743 c'étoit la moitié; sur cela M. Deparcieux a encore construit des Tables qui montrent à point nommé ce que doit produire chaque action suivant l'un & l'autre systême de ces Tontines composées.

Notre Auteur traite aussi en peu de mots des *Loteries où il y a des Lots en Rentes viageres; de la maniere de déterminer les Rentes cons-*

tituées sur deux personnes; *des Rentes viageres* telles qu'on les a crû placées sur la Banque de Venise; opinion qui n'a eu de fondement, que dans l'idée de quelques personnes peu instruites. Enfin il n'oublie pas de rendre justice aux découvertes de Messieurs *Simpson*, de *Moivre*, *Hallei*, & *Kerseboom*, sur toutes les matiéres qui sont renfermées dans ce volume. Il montre les différences de leurs méthodes & de la sienne, & tout l'Ouvrage est terminé, comme nous avons dit, par des Tables qui sont l'ame d'une composition comme celle-ci. L'Imprimeur a exécuté cela avec beaucoup de soins & d'industrie. On ne peut qu'inviter le Public à jouir des recherches, des démonstrations, des applications fécondes, en un mot de tout le travail de M. Deparcieux. Une infinité de personnes peuvent s'y intéresser : les Ministres & les Particuliers, les Sçavants désintéressés, & les Rentiers

attentifs, les Géométres & les Financiers, les peres de Familles & les enfans, les Parisiens & les Etrangers, les Religieux & les gens du monde; nous pourrions dire tout le genre humain, puisqu'il y est question des *probabilités* sur la durée de notre vie, toujours bien courte & bien traversée; *dies pauci & mali.* Quel plaisir n'eut-ce point été pour un Calculateur comme celui-ci, d'évaluer des jours tels que ceux des Patriarches? Et, si le siécle alors eut été aussi interessé que le nôtre, quelle matiére à Rentes viageres, à Tontines tant simples que composées? Mais ces hommes antiques ne sçurent que cultiver l'héritage de leurs peres; les fruits de la terre, l'enceinte d'une famille, des mœurs douces, simples, naturelles: voilà tout leur bien; & ces *vies moyennes* qui furent chez eux une longue suite de siécles, se passoient sans ennui, comme sans ambition, sans opulence & sans désirs. Il n'y a plus

éres aujourd'hui que l'homme
Lettres, le Philosophe, le Géo-
ètre, le Calculateur peut-être
s vies moyennes, qui retiennent
ıelque chose de cette aimable
anquillité.

ARTICLE XVIII.

ISTOIRE GENERALE des Voyages. T. 1. Vol. in-4°. Pages 563, sans la Préface des Auteurs Anglois, l'Avertissement du Traducteur, & l'Introduction. A Paris, chez Didot, Quai des Augustins, à la Bible d'Or.

NOus avons déja donné en entier le Titre de cet Ouvage, en faisant connoître le *rospectus*, qu'on nous en avoit ıvoyé, & dont on a jugé à pro-ɔs de changer la forme & le ca-ıctére, car on a substitué le *Ciro* au *petit Romain*, & on n'a ɔint coupé les pages en deux co-ınnes. Du reste on ne peut rien

voir de mieux exécuté pour la netteté des caractéres, pour la gravure des Cartes Géographiques & des Planches, ni pour la propreté de tout l'Ouvrage; on voit bien que le premier Magistrat du Royaume, par l'ordre duquel s'est faite cette grande entreprise, n'a point voulu qu'on négligeât rien pour que l'exécution répondît à l'importance du sujet.

Nous ne rendrons compte dans ce premier Extrait, que de la Préface des Auteurs Anglois, de l'Avertissement du Traducteur François, & de l'Introduction à tout l'Ouvrage. Si nous nous y étendons plus, que nous n'avons accoûtumé de faire dans nos Extraits Historiques, nous nous flatons qu'on y trouvera d'autant moins à redire, que la matiére est fort curieuse par elle-même, & que plusieurs de ceux, qui lisent nos Journaux, ne sont pas à portée de consulter l'Ouvrage même.

La lecture de la Préface des

teurs Anglois nous a fait comndre, que s'ils ont tenu exacient parole sur tout ce qu'ils promis, ils ont droit de conre, « que ce Recueil ne manuera d'aucune des qualités, qui ii conviennent; *que* l'abondane s'y trouvera sans superfluité, : la briéveté sans excés dans les :tranchemens; *que* les Citations endront la place des volumes; u'aulieu de plusieurs Relations 'une même chose; on n'en aura u'une soigneusement composée e toutes les autres: enfin *que* ous les inconvénients, qui naisent du mélange des matiéres ifférentes, ou de la dispersion es mêmes sujets, se trouveront vités, avec autant d'avantage our l'Histoire & la Géograhie; que d'agrément pour les ecteurs. » C'est en effet ce qui ılte de cette Préface.

Elle commence par une Criti: fort juste des Collections, qui *précédé celle-ci*; on y voit en

sçu borner le nombres des Volumes, en retranchant, en abregeant, en évitant quantité de petits détails, & cela sans dépouiller, comme ont fait Haris & Purchas, les Auteurs des Relations, de ce qui leur est propre, & sans en destituer aucun des témoignages, qui doivent soûtenir & confirmer leur récit. Un autre effet dans la méthode, qu'ont suivie nos judicieux & laborieux Compilateurs, est la facilité, qu'elle leur a donnée de rendre le fond de l'Ouvrage plus correct & plus parfait; de reconnoître les erreurs des Voyageurs, dont ils ont rapproché les Relations; de distinguer les récits romanesques d'avec ceux, qui portent un caractére de sincérité, & les Copies, d'avec les Originaux; de découvrir les vols, en remontant sur les traces des Plagiaires jusqu'à la premiére source; « par exemple, en rapprochant » toutes les Relations de la Gui- » née l'une de l'autre, il paroît

que la plûpart de leurs Auteurs ont copié, ou volé, si l'on veut, *Artus* dans la Collection *de Bry*, car ils ne l'ont cité nulle part; sans excepter Bosman même, que personne jusqu'au jourd'hui n'avoit soupçonné de Plagiat. »

Les Notes, quand elles sont ngues & fréquentes, donnent ·dinairement lieu de juger, que Histoire est défectueuse. Elles sont ;anmoins indispensables dans cel--ci, parce qu'il est nécessaire de orriger les erreurs, d'éclaircir les oscurités, & de suppléer aux nissions, qui se t[illegible]ent souvent ins les Voyageu[illegible]mais nos Auurs ont eu attention de n'y renoyer que ce qui ne peut trouver ace dans le Texte, sans appesan- la narration; & lorsqu'une iestion est importante pour l'Hisire ou la Géographie, ils la disitent dans une Dissertation parculiére. Il nous paroît qu'ils n'ont is moins bien pris leur parti sur

les noms propres des lieux ,
les Cartes Géographiques , su
Plans & sur les Figures , où la
pétition est inutile , & où il
plus aisé de trouver les bo
sources ; comme de se régler
les Observations des plus ha
Astronomes , & de ceux , qu
travaillé sur les lieux. Nos Au
rendent sur cela une justice en
au P. Sicard pour l'Egypte ,
Jésuites Astronomes , qui ont
les Cartes de la Chine , de la
tarie & du Thibet , & aux b
Cartes , que M. Bellin a dre
par ordre de M. le Comte de M
repas , sur les Observation
l'Académie des Sciences , &
Journaux des plus exacts Na
teurs. On les trouvera dan
premier Volume , réduites p
même Ingénieur du dépôt c
Marine.

A cette Préface , qui n'
rien moins qu'un hors-d'œu
comme tant d'autres le son
qui étoit véritablement néce

pour se former une idée de l'Ouvrage, le Traducteur François a jugé devoir encore joindre des éclaircissemens, dont nous allons rendre compte. Il observe d'abord qu'encore que les Auteurs promettent, avec raison, un systême complet d'Histoire & de Géographie moderne, ils n'ont pas fait assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des Pays, où les Voyageurs ont pénétré, mais seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs Observations; desorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumiéres pour la Géographie & l'Histoire en générale, c'est parce qu'en visitant divers Pays, les Voyageurs n'ont pu manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. Il convient néanmoins qu'on ne sçauroit donner trop d'éloges à la méthode, que ces habiles Compilateurs se sont imposée dans leur Préface de tirer de tous ceux, qui ont voyagé dans le même Pays, ce qui appar-

tient à l'Histoire & à la Géographie, pour en composer un corps, qu'ils nomment *Réduction*, & auquel chaque Voyageur contribuë suivant ses lumiéres.

A cette Observation, M. l'Abbé Prevôt en ajoûte une seconde, qui n'est pas moins essentiele, & dont les Auteurs Anglois ne parlent point. C'est la différence, qui se trouve entre le premier Livre de leur Recueil & les suivants. Elle consiste en ce que les découvertes & les conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales, ayant été réduites en Histoires méthodiques sur des Relations & des Mémoires, qui n'ont jamais été publiées, ce n'est point l'ouvrage des Voyageurs mêmes, qu'on fait ici paroître, mais celui des Ecrivains, qui ont travaillé d'après eux, & parmi lesquels on a surtout choisi Manuel de Faria y Sousa, & Fernand Lopez de Castañeda. Le Traducteur nous fait bien connoître le caractére de ces

ıx Historiens, & ce qu'il en dit
:ifie pleinement la préférence,
e les Auteurs Anglois leur ont
ınée sur les autres. Mais les Por-
;ais trouveront peut-être, qu'ils
rendent pas assez de justice à
n de Barros, qu'ils regardent
nme leur Tite-Live.

En parlant de l'Ouvrage de Cas-
ıeda, le Traducteur dit, que
Auteur dans son Epître Dédi-
oire à Jean III. Roi de Portu-
, parle des grandes Actions des
ıis Dom Alfonse Henriquez,
Dom Sanche son Fils, *pour se
nettre en possession du Royaume de
-tugal & des Algarves.* Castañe-
ne dit point cela; & n'auroit
ınt parlé exactement, s'il l'avoit
. L'Auteur Portugais rappelle
général les Conquêtes d'Alfon-
Henriquez, & de Sanche son
ı & son Successeur, & celles
llphonse, son arriere petit-Fils
ıs le Portugal & des Algarves.
fait est qu'Alphonse Henriquez,
; de Henri de Bourgogne, Com-

té de Portugal, fut salué Roi par son Armée; que ni lui, ni Sanche ne posséderent point les Algarves, & que ce fut Alphonse II. petit-Fils de Sanche, qui ajoûta ce petit Royaume à sa Couronne, Beatrix de Castille, son Epouse, le lui ayant apporté en dot. Son grand Pere & son Bisayeul, ne se remirent donc point en possession du Portugal, qu'ils possédoient déja, & dont ils ne firent qu'étendre les bornes aux dépens des Mores; ni des Algarves, qu'ils n'ont jamais possédé.

Dans l'Eloge, que M. l'Abbé Prevôt fait de Faria y Sousa, il trouve, que le caractere judicieux qu'il reconnoît en lui, « ne l'abandonne, que dans les Affaires de » Religion, où faisant peu d'usage de son jugement, il laisse » voir toute la crédulité d'une » mauvaise éducation. » Pour nous, dans l'Ouvrage que M. l'Abbé Prevôt traduit, nous craignons beaucoup moins une crédulité ex-

:, que l'incrédulité aujour-
si fort à la mode en matiére
ligion. Ce que le Traducteur
icore, que Faria « marque
de confiance pour Mendez
to, véritable Romancier,
t il adopte quelquefois les
ions, » ne nous paroît pas
juste : nous ne prétendons
nous rendre garants de tout
e l'on trouve dans les Mé-
s de Pinto ; mais nous osons
que ce Voyageur n'est rien
que Romancier dans le fond
vénemens, qu'il rapporte.
l'Abbé Prevôt avoue, d'après
uteurs, que ce premier Vo-
est inférieur à ceux, qui le
ont. « Si l'on est trompé, dit-
par l'agrément, qu'on y trou-
a, c'est un heureux augure
ir la suite de l'Ouvrage, où
doit s'en promettre beau-
p plus. » Mais cela ne peut
der que les deux derniers Li-
& la raison en est, que les
iers Voyageurs Anglois se sont

moins attachés à des récits agréables, qu'à des Observations utiles. C'étoit des Marchands tout occupés de leur Commerce, & des gens de Mer, qui n'avoient en vûë que de perfectionner la Navigation. Aussi nos Auteurs déclarent-ils, qu'ils n'ont publié les premiéres Relations, que par respect pour leur origine; que par la même raison ils n'en ont rien retranché, outre qu'étant courtes, & souvent imparfaites, elles ne sont point susceptibles de réduction, il est encore à observer, que si dans le premier Volume on ne trouve pas la situation des lieux expliquée par des Notes, c'est que dans la suite de l'Ouvrage, chaque Pays doit passer comme en revûë, être décrit, & être représenté dans le plus grand détail.

Les noms propres ont causé beaucoup d'embarras aux Auteurs & aux Traducteurs. Les premiers ont même fort peu réussi à les bien rendre. D'ailleurs ces noms, d'abord

gurés par la plûpart des pre-
rs Voyageurs, & toujours mal
noncés par les Matelots, va-
t beaucoup selon les différen-
Langues, où elles ont passé ;
on ne peut obtenir des Italiens,
Espagnols, & de plusieurs au-
Nations, non plus que de
x, qui écrivent en Latin, de
er les noms propres dans leur
gue naturelle. Il n'y a pas jus-
aux Voyageurs d'une même
ion, qui les écrivent différem-
nt. Pour obvier à l'obscurité,
ces variations produisent ; le
aducteur promet de nous don-
à la fin du Recueil une Table
érale des noms de lieux, tels
ls ont été dans l'origine, &
, que la correction, ou d'au-
causes de changement les ont
passer en usage. Il auroit fait
sir au Public d'en enrichir cha-
Volume, car ce secours vien-
bien tard ; n'auroit-il pas
ne été plus court d'écrire ces
s *selon l'usage le plus commu-*
vrier 1746.

nément reçu en France, & de mettre à la marge celui qui est propre? Il en est de même des noms propres des personnes; combien peu de gens, par exemple, en lisant de Cunne, sçauront, qu'il s'agit d'un Seigneur de l'illustre Maison da Guna, ou d'Acugna?

On ne trouvera dans ce premier Volume, que des Cartes générales; les Cartes particuliéres, qui doivent accompagner les réductions, sont réservées pour les Volumes suivants. Il paroît, dit M. l'Abbé Prevôt, que les Anglois ont senti nos avantages dans cette partie, en produisant pour essai les Cartes, qui ont été dressées en France, par ordre de M. le Comte de Maurepas. « C'est à l'Au- » teur * même de ces belles Car- » tes, ajoûte-t-il, que j'ai confié » toute la partie Géographique de » ce Recueil. Son zele pour le » progrès d'un Art, qu'il cultive

* M. Bellin, Ingénieur du dépôt de la Marine.

avec tant d'honneur, l'a porté, non seulement à m'accorder tous ses soins, mais à me promettre plusieurs morceaux curieux, qui n'ont jamais vû le jour. » Les figures de Plantes, Animaux, &c. doivent aussi donner un grand agrément à un Ouvrage de la nature de celui-ci. M. Cochin le Fils en a pris la conduite, & M. l'Abbé Prevôt se flate qu'encore que les Figures Angloises ne soyent pas sans beauté, on trouvera la différence fort grande à l'avantage des siennes. Enfin il a cru devoir avertir le Public, qu'il n'a pu, malgré sa répugnance, & après bien de la résistance de sa part, se dispenser d'avoir pour son Libraire la complaisance de lui laisser mettre son portrait à la tête de ce Recueil. « Si la foiblesse, » que j'ai euë, de me rendre, dit-» il, est une faute; je la crois fort » bien réparée par l'excellence du » Portrait, qui est l'Ouvrage du » célébre Smith. » C'est ainsi,

qu'au siécle passé on se faisoit graver pat Nanteuil, pour procurer au Public un nouvel Ouvrage de ce fameux Graveur.

L'Introduction, qui est du principal Auteur d'une si belle entreprise, ne contient guére, qu'un abregé fort succint & fort net de l'Histoire du Commerce & de la Navigation jusqu'au quinziéme siécle. Cela paroissoit nécessaire pour faire connoître en quel état l'un & l'autre se trouvoient, lorsque les Portugais commencerent leurs découvertes. On y insiste beaucoup sur l'invention de la Boussole, que l'Auteur croit être duë à un Européen, & vraisemblablement à un Habitan d'Amalfi au Royaume de Naples, nommé *Flavio Gioia*, selon la plus commune opinion, car il est si peu connu d'ailleurs, qu'on ne convient pas même de son nom.

L'Auteur Anglois prétend encore que cette invention, dont on fixe le tems vers la derniére an-

née du treiziéme siécle, fut long-tems bornée à la propriété directive de l'Aimant, sans qu'on songeât à en profiter pour la Navigation, parce qu'alors on n'en avoit pas encore reconnu le besoin. Mais que diront à cela ceux, qui ont avancé, que les Chinois, long-tems auparavant, naviguoient jusqu'en Afrique, & ont peuplé une bonne partie de la Côte Occidentale de l'Amérique? Il est certain, que les premiers Navigateurs Européens, qui dans le quinziéme siécle entrerent à la Chine, y trouverent l'usage de la Boussole établi. Notre Auteur en convient, sans néanmoins changer de sentiment. Il avouë encore, que cet usage étoit commun en Europe avant l'année 1415, qui est celle où les Portugais commencerent leurs Navigations. Mais une preuve, dit-il, qu'ils n'en sont point les Auteurs, c'est qu'ils ne s'en sont point vantés. D'ailleurs Colomb est proprement le premier,

qui ait eu le courage de naviguer en pleine Mer avec ce secours.

Cependant l'invention de la Boussole ne suffisoit pas pour assurer la course d'un Vaisseau, surtout quand on avoit perdu longtems la Terre de vûe, & pour le conduire sûrement au Port, parce que les vents & les courants ne sont que trop capables de le jetter hors de sa route, & quoiqu'on ait bien travaillé depuis le quinziéme siécle pour parvenir à cette perfection, on n'y est pas encore arrivé, mais il ne faut pas se rebuter; on a déja beaucoup avancé. D'abord on s'est avisé de prendre la hauteur du Soleil & des Etoiles, pour sçavoir en tout tems dans quelle latitude on étoit. Il ne reste plus qu'à imaginer un moyen de trouver à quel dégré de longitude on se trouve, & quoique notre Auteur convienne qu'on l'a cherché jusqu'ici sans succès, il ne perd point l'espérance, qu'on sera plus heureux dans la suite. Il

n'en attendant, d'habiles
nes ont fixé, pour y sup-
vec tant de soin la longi-
la latitude de toutes les
onnuës, que sans avoir
un calcul fort profond,
niers peuvent connoître à
stance ils sont de la Terre
ites les parties de l'Océan.
t à l'ordre, que l'Auteur
à cet Ouvrage, qu'il ap-
it-il, *Histoire des Voyages*,
ue c'est proprement l'ob-
'il s'y est proposé; la pre-
artie contiendra les Voya-
larquables de chaque Na-
°. Aux Indes Orientales
id-Est, & le Cap de Bonne-
ice, jusqu'au tems, où les
ens s'y établirent. 2°. Les
s aux Indes Orientales, &
tes Orientales de l'Améri-
qu'au même tems. 3°. Les
es aux Indes Orientales par
Ouest, c'est-à-dire, les Na-
ns du Globe. 4°. Les Voya-
is les différentes parties du
, *connu* depuis les décou-

vertes & les premiers Etablissemens. 5°. Les Voyages au Nord-Est, pour découvrir par cette voye un passage aux Indes Orientales, à la Chine, & au Japon. 6°. Les Voyages au Nord-Ouest dans la même espérance.

ARTICLE XIX.

CAMPAGNES DU ROI en 1744 *&* 1745. *Contenant les Victoires & les Conquêtes de sa Majesté & celles de ses Alliés en Flandres, en Allemagne, en Silesie & en Italie.* Brochure *in-4°. Pages* 121. *Par M. l'Abbé* Rousseau. *A Amsterdam, chez Wetstein.* 1745. *Et se vend à Paris, chez Rollin fils, Quai des Augustins à S. Athanase.*

CE petit Ouvrage est un précis fort net & fort bien suivi des deux derniéres Campagnes, si glorieuses pour le Roi & pour ses Alliés. Le stile en est vif & assez pur. Il plairoit peut-être davantage, s'il

l étoit plus simple, & sentoit
oins le Panégyrique. Mais peut-
e aussi l'Auteur en vouloit-il
re un, plutôt qu'une Histoire.
n'a cependant point altéré les
ts, & il a suivi les meilleurs Mé-
oires. Il a cru pouvoir se per-
ettre quelques termes & quel-
es réfléxions, qui donnent à son
istoire un peu l'air de Manifeste.
commence par rappeller en peu
mots les causes de la Guerre
ésente, & il remonte pour cela
squ'à leur premiére source. De-
il vient aux prétentions, qui
oligerent les Rois d'Espagne, de
usse, de Sardaigne, & l'Elec-
ur de Baviere de reclamer con-
e la derniére disposition du feu
npereur Charles VI. en faveur
sa Fille aînée, la Reine de Hon-
ie, pour la succession de tous ses
tats : disposition, qui, sous le
om de *Pragmatique Sanction*,
ersuada cette Princesse, qu'il
lui étoit point permis de dé-
embrer la moindre partie d'un

si bel héritage ; quoique les Princes de l'Europe n'eussent approuvé la Pragmatique Sanction, qu'avec cette restriction ; *sauf le droit d'autrui.*

» Les prétendants, dit l'Auteur, » pour ne pas exposer l'Europe à » une ruine évidente, proposerent » par amour pour la Paix & pour » le bien Public, un partage beau- » coup plus avantageux pour cet- » te Reine, qu'elle n'avoit lieu de » l'espérer ; mais les Anglois, en- » nemis de la Paix, traverserent » toute voye de conciliation, of- » frirent leurs forces à cette Prin- » cesse, dans l'espérance que cette » conjoncture leur fourniroit un » moyen de sortir honorablement » d'une Guerre, qu'ils ont décla- » rée à l'Espagne, avec beaucoup » plus de passion que de raison. » Alors la Guerre devint inévitable ; & chacun s'y prépara. Les commencemens n'en furent pas heureux pour la Reine de Hongrie : les Victoires de Mollewits & de Czas-

.. la forcerent de céder la Silesie au Roi de Prusse, mais le Traité de Breslau fit perdre l'Electeur de Baviere, devenu Empereur, les Conquêtes, qu'il avoit faites avec le secours de la France, & du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, de la Boheme & de la Haute Autriche, & bientôt après son Electorat même.

L'Auteur n'a point oublié la maniére barbare, dont les Sujets de ce Prince & ceux de ses Alliés, qui tomberent entre les mains des Autrichiens, en furent traités, non plus que le traitement fait à plusieurs autres Principautés d'Allemagne; au Duc de Modene, au Roi des deux Siciles, & aux Genois pour cause de neutralité; les Capitulations violées, le Traité de *Worms* entre la Reine de Hongrie, les Rois d'Angleterre & de Sardaigne, pour recouvrer la Silesie, envahir les Etats du Roi des deux Siciles, enlever Final aux Genois, auquels le *feu Empereur* l'avoit

vendu, & renfermer la France dans ses anciennes limites; c'est-à-dire, lui enlever la Lorraine, & s'emparer de l'Alsace, de la Franche Comté, & de ce qu'elle possedoit dans les Pays-Bas.

Le Roi, qui jusques-là avoit gardé la neutralité, paroissoit toujours très-porté à contribuer au rétablissement de la Paix: mais se voyant menacé d'une invasion en Alsace, & apprenant que la Cour de Vienne faisoit glisser en France & à Naples des Mémoires imprimés, contenant des ordres & des menaces pour soulever les Peuples contre leurs Souverains; ne pouvant plus d'ailleurs se dissimuler avec honneur, que les Anglois agissoient ouvertement contre ses Sujets, comme s'ils eussent été en Guerre avec lui, la déclara enfin à la Reine de Hongrie & au Roi de la Grande Bretagne, Electeur de Hanovre; fit ses préparatifs, prit de justes mesures pour secourir ses Alliés, assûra ses Frontiéres

emagne, & marcha en Flan- à la tête d'une Armée plus e, que nombreuse, & nom- pour la commander sous ses s, le Maréchal Comte de

'est ici proprement, que com- e l'Histoire des Campagnes Prince. Rien ne résista à ses ers efforts. Une maladie dan- se qui l'arrêta, lorsqu'il al- uire repentir le Prince Char- Lorraine d'avoir pénétré en e, ne fit que différer la re- de ce Général, & la rendre acile. Les Armes de ses Al- rospéroient aussi partout; i de Prusse s'étoit lié plus ement que jamais avec lui; pris Prague, & occupa les chiens en Allemagne, tandis e Roi des deux Siciles, le le Modene & le Comte de les menoient battant en ; & que Dom Philippe, se- du Prince de Conti, for- es Alpes à la vûë du Roi de

Sardaigne. Louis XV. termina une si belle Campagne par la prise de Friboürg en Brisgau, & par la Conquête des Villes Forestieres.

Il commença la suivante par la mémorable journée de Fontenoi, dont les suites furent telles, qu'on devoit les attendre d'un début si brillant. Deux Batailles gagnées par le Roi de Prusse, vengérent ce Monarque de l'infraction du Traité de Breslau. Les Conquêtes de Dom Philippe réduisirent le Roi de Sardaigne à se cantonner autour de sa Capitale avec des Troupes intimidées, & le Général Autrichien, qui n'avoit pu empêcher de perdre tout le Monferrat, à se voir encore enlever Parme & Plaisance.

L'Election du Grand Duc à l'Empire, disputée par deux Electeurs, & reconnuë légitime par les seuls Alliés de la Maison d'Autriche, dédommage-t-elle la Reine de Hongrie de tant de Pertes?

Les nouvelles de la Bataille de

« Praudnitz, & de celle de Bassignana, dit notre Auteur en finissant, sont arrivées à Francfort le quatriéme d'Octobre, à une heure l'une de l'autre. Le bruit qu'elles y ont fait, s'est mêlé avec celui des Réjouissances & des Fêtes, que l'on y donnoit dans ce moment à la Reine de Hongrie & au Grand Duc de Toscane. » Ce qui s'est passé depuis, & le grand événement, qui tient aujourd'hui toute l'Europe en suspens, ne sont pas d'un meilleur augure pour les opérations d'une troisiéme Campagne, si le Roi est forcé de reprendre encore les Armes.

ARTICLE XX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

D*Ella potestà e della polizia della chiesa: Trattati due contro le nuove opinioni di Pietro Giannone, Dedicati al Principe de Gli Apostoli.* Da Gian. Antonio Bianchi di Lucca *frate Observante dell' Ordine de' Minori.* Tom. II. 4°. M.DCC.XLV.

Deux Traités de la Puissance & du Gouvernement de l'Eglise, contre les nouvelles opinions du sieur *Gianone, par le P. Jean Antoine Bianchi* de *Lucques, Religieux Observantin.*

Le sieur *Gianone* composa il y a

plus de 20 ans une Hiſtoire de Naples en Langue Italienne; quelques Théologiens y ont trouvé des propoſitions repréhenſibles. Le P. *Bianchi*, dont nous indiquons l'Ouvrage, ne s'attache qu'à le combattre ſur l'article de *la Puiſſance & du Gouvernement de l'Egliſe*. Ce Religieux a de l'érudition, de la méthode, du ſang froid & de la politeſſe en réfutant ſes Adverſaires. Il étend la controverſe à des points trop délicats, trop diſputés, trop peu utiles.

Joan. Mariæ Lancisii à Secretiori Cubiculo, & Archiatri Pontificii, de motu cordis & Aneuryſmatibus, opus poſtumum in duos libros diviſum. Editio Romana ſecunda. Romæ M. DCC. XLV. *in*-4°.

M. *Lanciſi* avoit été premier Médecin des Papes Innocent XI. & Clement XI. Son mérite l'éleva à cette charge, & le fit connoître de tous les ſçavans Phyſiciens & Médecins de l'Europe. Il mourut

Février 1746. Q

en 1720, & ce n'est que depuis sa mort qu'on a donné l'Ouvrage que nous annonçons. Ceci est une seconde Edition faite à Rome. Il y en a eu d'autres à Naples, à Venise, & à Leyde. Ce qui prouve la bonne idée qu'on a eue du Livre & de l'Auteur.

Antonii Pacchioni Regiensis, Medici & Anatomici Romani opera. Editio quarta. Romæ, M.DCC.XLI. in-4°.

Ce Médecin étoit ami du dernier dont on vient de parler. *Lancisi & Pacchioni* partagerent long-tems la confiance de ce qu'il y avoit de grand dans Rome. Pacchioni mourut en 1726.

On trouve tous ces Livres chez Cavelier pere, à Paris rue S. Jacques.

HOLLANDE.

DE LEWAARDE.

Chez G. Coulon : *L'Histoire de Job, traduite du Latin de Span-*

Février 1746.

heim le fils, par Van-Velsen. On y a joint les explications de Warburton, *in-4°. en Hollandois.*

Chez le même : *Ludovici Gaspari Valckenaar Oratio de sacrâ novi fœderis critice, à Litteratoribus, quos vocant, minimè exercendâ.* 4°.

FRANCE.

DE PARIS.

Les freres *Guerin & Mariette*, rue S. Jacques, publient les vol. IX. & X. de la Bibliothéque Françoise par M. l'Abbé *Goujet.* Nos Mémoires, qui parlent de tant de Livres Domestiques & Etrangers, n'ont point rendu compte jusqu'ici de cet important Ouvrage ; c'est une sorte d'avanture Littéraire. Supposant donc les VI premiers vol. déja fort connus, & ne pouvant que les indiquer pour entrer en matiére, nous commencerons à donner l'Extrait du VII. & du

VIII, puis des deux qui viennent de paroître. Ces derniers embrassent un morceau très-curieux; c'est l'Histoire de notre Poësie & de nos Poëtes. Jusqu'à *Marot* ou même jusqu'à *Malherbe*, nous n'avons peut-être pas été des modéles en ce genre; mais encore faut-il connoître notre antique pauvreté, pour jouir avec plus de plaisir de nos richesses présentes. M. l'Abbé Goujet traînant après soi cette troupe joyeuse de *Harpeurs* & de *Menestrels* lui donne un air décent, gracieux, & presque moderne. Ce n'est pas dans les piéces mêmes, où il ne change rien, c'est dans l'Histoire des Auteurs, dans les Anecdotes qu'il en raconte, dans la maniére de nous peindre leurs talents, leurs études, leurs efforts & leurs succès. En mille endroits, *Materiam superabat opus.* C'est la fonction d'un habile compositeur de *Bibliothéque Litéraire.*

raux sur le Symbole des Apôtres, chez Marc *Bordelet*, rue S. Jacques à S. Ignace, *in*-12. *pp*. 368.

Ce Livre n'est point un Recueil de Sermons, ce n'est point une suite de Méditations ou de Réflexions Chrétiennes ; ce n'est point non plus un Traité de Controverse. Le Dogmatique, l'Exhortation, le style Oratoire y entrent, & cela forme une lecture qui instruit, qui attache, qui intéresse. L'Auteur Anonime pense & écrit bien. Il sçait les preuves de la Religion, le détail des Dogmes, les principes de la Morale, & la bonne maniére d'énoncer tous ces grands objets.

Voici présentement un Livre de pure dévotion ; l'Auteur nous est inconnu, mais l'Ouvrage parle en sa faveur. Il porte en Titre : *La Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes, ou cours suivi & complet de réflé-*

xions, ou de sujets de Méditations pour chaque jour de l'année, sur les Epîtres & les Evangiles des *Dimanches & des Fêtes*. Six Volumes *in-12. chez Pierre Prault, Quai de Gêvres au Paradis*. M. DCC. XLV. Le prix est de 15 liv.

Après une multitude presque infinie de Livres de Méditations qui ont paru depuis un demi siécle, on ne croiroit pas que les personnes de piété fussent encore réduites à en souhaiter un qui les accompagnât durant tout le cours de l'année, c'est-à-dire, qui fournît pour tous les états & pour chaque jour, sans aucun vuide, sans renvoi, sans supplément, sans intervalle, des Réflexions tirées de l'Epître & de l'Evangile. C'est néanmoins un fait, & la preuve en seroit facile; or on nous donne ici un Ouvrage qui pourra satisfaire les desirs du Public à cet égard. Il est partagé en six volumes. Le premier s'étend depuis le

:mier Dimanche de l'Avent, qu'à la Septuagesime. Le second puis la Septuagesime, jusqu'au ond Dimanche après Pâques. troisiéme, depuis le second Dinche après Pâques, jusqu'au cinléme Dimanche après la Pentee. Le quatriéme & le cinquiéme comprennent toute la suite des naines (hors la derniére) après même Fête de la Pentecôte. fin le sixiéme contient la derre semaine après la Pentecôte, Octave du St Sacrement, les prinales Fêtes de la Vierge & des nts, avec des lectures de piété ur chaque jour du mois.

On trouve là des Réflexions sur pître & sur l'Evangile; ces Récions tant celles qui ont rapt à l'Epître, que celles qui tout sur l'Evangile, sont suivies ne Priere; & ces Réflexions tore sont toujours partagées nine en deux parties, sans toubis énoncer *I. Point. 2. Point.*

Cela est continu, suivi, précis toutefois, & sans longueur, sans affections étudiées. Les priéres qui suivent renferment à peu près tout ce qu'on auroit pû répandre de sentiments dans le corps des Réfléxions. Cet Ouvrage paroît travaillé, il est écrit d'une maniére solide & instructive; il entre dans un détail de mœurs, qui est à la portée de tous les états. Citons le morceau suivant, pour donner envie de lire le reste.

Sur l'Evangile de l'Epiphanie, (onze Janvier), *& à l'occasion de l'offrande des Mages*, l'Auteur explique le vrai culte que nous devons à Dieu, & il dit: « Etre pé-
» nétré d'un fond de gratitude
» pour ses bienfaits .... Sentir la
» dépendance universelle où nous
» sommes à son égard, soit pour
» la vie présente qu'il nous con-
» serve, soit pour la vie future à
» laquelle nous sommes destinés:
» penser dignement de sa bonté

ır nous ; l'invoquer avec con-
ıce dans nos besoins & dans
fragilités ; mais ne lui rien
nander que ce que nous sça-
ıs être juste & bon, le prier
me de nous refuser ce qu'il
it nous être dangereux, ou
qui pourroit lui déplaire ;
ner sur tout lui-même, & le
irer comme notre souverain
n : ne lui rien préférer dans
monde ; être prêt à lui tout
ifier : vivre dans une sou-
sion parfaite aux ordres de sa
vidence, soit dans les afflic-
ıs, soit dans les prospérités :
attentif, dans ce qui forme
orps & le détail de nos ac-
ıs, à connoître ses volontés,
ivre les loix qu'il nous a don-
s & qu'il a gravées dans nos
ırs, pour nous y rappeller
cesse : imiter enfin sa sainte-
son équité, sa bonté, son
ulgence pour les autres hom-
; voilà le vrai culte que la
igion enseigne, &c.

Oratio de iis quæ ad Eloquentiam, tum Sacri, tum Profani Codices conferunt, Præsidiis, habita à Lud. Petit, Humanitatis Professore in Collegio Mazarinæo. *Die Martis 25 Maii An. Dom. 1745. Paris. apud Thiboust*, &c.

Quand cette Oraison fut prononcée au College Mazarin, on étoit dans les premiers transports de la Victoire de Fontenoi. L'Orateur & les Auditeurs auroient aimé un si beau sujet; mais dans l'impossibilité de peindre sur le champ toute la gloire du Monarque Vainqueur, M. Petit se réduisit à produire le discours qu'il avoit médité *sur l'Eloquence*; & son grand objet en haranguant, en imprimant, a été d'opposer un rempart au mauvais goût qui s'empare, dit-on, des Orateurs de nos jours. Excellente raison sans doute, pour animer un Professeur de belles Lettres à prendre le ton

e Demosthene, de Ciceron, de
allufte, & à mépriser celui de
line, de Pacat, de Mamertin,
è Barclai, &c. C'est le précis
'une Préface raisonnée, qui se
ouve à la tête de cette Haran-
ue.

Or voici comment notre Ora-
eur remplit ses fonctions & mani-
ifte son zéle. Il considére les Li-
res, tant Sacrés que Prophanes,
ar rapport à l'Eloquence, & il
it que les premiers enseignent à
ien penser, & les seconds à bien
ire. C'est toute la division du
iscours.

Premiére Partie. Dieu, l'hom-
ne, la vertu; ce sont les trois
hoses qu'il importe de bien con-
oître; & où prend-on mieux
ette connoissance que dans les
ivres Saints? L'Orateur oppose
i les Livres profanes; il ne nie
as qu'il ne s'y trouve quelques
rincipes solides sur Dieu, sur
homme, sur la vertu; mais qu'est-

ce en comparaison des grandes notions, des idées sublimes, des traits de lumiére que nous fournissent les saints Livres? Et voilà, selon M. Petit, *comment les saints Livres enseignent à bien penser*. On dira que tout ceci regarde autant & plus la Religion, la Morale, le Commerce de la Société, &c. que l'Eloquence dont notre Orateur dit en effet assez peu de choses; mais on sçait que l'exercice de l'Eloquence suppose la Religion, la Morale, le Commerce de la Société, disons même avec Ciceron toute sorte de Sciences, d'Arts & de connoissances. En ce sens il a fallu reprendre les choses de loin, pour montrer comment les Livres saints servent à l'Eloquence.

Seconde Partie. Les principales qualités des anciens Auteurs Profanes, furent de dire ce qu'il convient, & de la maniére qu'il convient; de sçavoir orner à propos; de bien peindre les sentimens; de

n bon usage des figures &
taphores; tel est à peu près
fond de cette seconde Par-
voilà, selon l'idée de M.
comment les Livres Profa-
ignent à bien dire.
s à l'occasion de ce por-
tout à l'avantage des An-
tant Orateurs, qu'Histo-
Poëtes & Littérateurs en
l, car ceci convient à toute
re des Lettres, on trouve
parallele des Modernes avec
nds Maîtres de l'Antiquité;
derniers brillent fort aux
s de notre siécle. Dans les
ns, étude, application, éten-
le connoissances; dans nos
ernes, du feu quelquefois &
esprit, mais sans capacité &
ulture. L'Antiquité alloit au
à l'utile, à la perfection des
ices; aujourd'hui on est escla-
'une gloire précoce, d'un
enchanteur, d'une vanité ri-
le. Les grands modéles d'an-

„trefois disoient les choses pour
„qu'elles demeurassent gravées dans
„les esprits. Les Orateurs de notre
„siécle ne cherchent qu'à flatter l'o-
„reille quelques moments. Ceux-
„là sont forts de preuves & de rai-
„sons ; ceux-ci répandent quelques
„feux trompeurs, quelques étincel-
„les sans durée & sans effet, &c.
Tout ce morceau qui est fort bien
écrit, nous peint en entier le zele
de l'Auteur ; & c'est en général le
ton de tout ce discours, qui en
cas de besoin, peut empêcher la
prescription par rapport à la bon-
ne Littérature.

TABLE DES ARTICLES du mois de Février 1746.

ART. XII. *Principes de la Philosophie Morale, &c.* 197
ART. XIII. *Histoire du Régne de Louis XI. par* M. Reboulet, &c. 224

XIV. *Lettres sur la Cosmo-*
bie. Suite de l'Article
MI. au mois de Novembre
5. 245

XV. *Saggi di Dissertazioni*
lemiche, &c. Essais de Dis-
tions de l'Académie de
tone, &c. 279

XVI. *Essai d'Anatomie en*
eaux imprimés : par M. Gau-
, &c. 301

XVII. *Essai sur les probabi-*
de la durée de la vie hu-
ne, &c. Par M. Depar-
x, &c. 313

XVIII. *Histoire Generale*
Voyages, T. I. in-4°. 339

XIX. *Campagnes du Roi en*
4. *& 1745, par M. l'Abbé*
sseau. 360

XX. Nouvelles Littéraires.
368

Errata pour le mois de Janvier 1746.

PAge 15, ligne 10, d'Utreck, *lisez*, d'Utrecht.
31. lig. 2. détourné, *lisez*, détrôné.
95. lig. 4. qu'aux, *lisez*, qu'au.
97. lig. 5. qui, *otez la virgule*.
103. lig. 25. qn'il, *lisez*, qu'il.
106. lig. 22. disoit-il, *lisez*, dit-il.
126. Vers quatriéme, à nos yeux, *lisez*, à nos ayeux.
177. lig. 13. Fables, *lisez*, Tables.
178. lig. 22. d'Otontotechnie, *lisez*, d'Odontotechnie.
182. lig. 24. on, *lisez*, ou.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calendre près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mars 1746.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés à Son Altesse Serenissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mars 1746.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

L'Histoire dont nous allons parler n'est nouvelle ni pour le Texte, ni pour la Traduction. Hérodien est un Auteur du troisiéme siécle, & M. l'Abbé Mongault l'a traduit il y a plus de 45 ans. C'est l'Ouvrage de ce célébre Académicien qu'on vient de réimprimer ; nous lui rendrons aujourd'hui l'hommage Littéraire que nous ne pûmes lui rendre autrefois, parce que l'époque de nos Mémoires est postérieure à la premiére Edition de ce Livre.

Hérodien comprend dans son Histoire un espace de 58 ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Marc-Aurele en l'année 180 de J. C. jusqu'à celle de Maxime & de Balbin en 238. Durant cet intervalle, douze Princes parurent sur le Trône Impérial, Commode, Pertinax, Julien, Severe, Antonin & Geta, Macrin, Heliogabale, Alexandre, Maximin, Maxime &

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
les Sciences & des beaux Arts.

Mars 1746.

ARTICLE XXI.

HISTOIRE D'HERODIEN, traduite du Grec en François; avec des Remarques sur la Traduction. Par M. l'Abbe *Mongault* de l'Académie Françoise, & ci-devant Précepteur de M. le Duc d'Orleans. *Nouvelle* Edition revue *& corrigée.* A Paris, chez Charles-Nicolas *Poirion*, ruë S. Jacques, à l'*Empereur*. M. DCC. XLV. *in*-12. pages 363. sans la Préface.

achever de reconnoître tout à fait la différence, il n'y a qu'à lire Albert Fabricius (*Tom. VII. Pag. XI. de sa Bibliothéque Grecque*) c'est là qu'on trouve les deux Hérodiens entiérement séparés pour les tems, les professions, le mérite, & la réputation.

Notre Hérodien, qui est aussi celui de M. Mongault, fut en effet un Ecrivain très-supérieur à tous les Grammairiens du second & du troisiéme siécle : c'étoit un homme de considération, employé dans les affaires publiques, poli & disert comme on l'est dans le grand monde, & non à la façon des Rhéteurs ; il écrit purement, mais sans pédanterie, il fait quelquefois des Harangues de son chef, mais sans sortir de la vraisemblance, quand il loue ou quand il blâme, c'est en témoin, en Auteur qui dépose, non en Orateur ou en Satyrique qui met partout du sien. Nous croyons bien louer cet Auteur en disant qu'il a

é traduit par d'excellentes plu-
es, en Latin par Ange Politien,
en François par M. l'Abbé Mon-
ult. Car nous ne comptons pas
ɔs vieilles Traductions Françoi-
s où il y a cependant *qua tol-
e velles.* Les Allemands & les
amands l'ont aussi mis dans
ur Langue; ce qui marque le
s qu'on en fait dans tous les
ıys où la Littérature est cultivée.
Le Public n'attend point notre
gement pour se décider sur les
ractéres & le mérite de l'Ou-
age de M. l'Abbé Mongault. On
connoît depuis près d'un demi
cle, c'est la rareté des Exem-
aires qui a obligé d'entrepren-
e cette seconde Edition; preu-
non équivoque de l'accueil
ı'on a fait à la premiére.
Nous n'avons donc rien autre
ose à faire, pour l'honneur d'Hé-
dien & de son excellent Tra-
ćteur, qu'à citer quelques mor-
ıux de cette Histoire; on nous
rmettra d'y ajouter de petites

obſervations qui pourront peut-être ſervir à perfectionner encore la nouvelle Edition.

Commencement du portrait de Marc-Aurele (Pag. 3. 4.)

» Marc-Aurele eut deux fils, » Commode & Veriſſimus, ce der- » nier mourut étant encore enfant ; » pour ſe conſoler de ſa perte, » ſon pere donna tous ſes ſoins à » l'éducation de celui qui lui » reſtoit. Il fit venir de toutes les » Provinces de l'Empire, les per- » ſonnes les plus célébres par leur » Doctrine, & les mit auprès de » lui, en qualité de Gouverneurs » & de Précepteurs. Pour ſes fil- » les, lorſqu'elles furent en âge, » il les maria aux plus vertueux » d'entre les Sénateurs, ſans avoir » égard ni à la nobleſſe du ſang, » ni aux grandes richeſſes, per- » ſuadé que les bonnes mœurs & » la probité, ſont les ſeuls biens » qui nous ſont propres, & qu'on

ne peut nous enlever. Toutes les vertus lui furent également recommendables; il estimoit fort les Anciens, les possedoit parfaitement, & ne cédoit en cela à pas un Romain, ni même à aucun Grec, comme on le peut voir encore par ce qui nous reste de ses Ecrits & de ses paroles remarquables. C'étoit un Prince modéré, affable, d'un abord facile; il présentoit sa main à tous ceux qui s'approchoient de lui pour le saluer, & il ne vouloit pas que ses Gardes écartassent personne.» &c.

Nos Observations se bornent à oi:

1°. Le Texte d'Hérodien fait ntendre que Marc-Aurele eut un sez *grand nombre de filles*, car on : au commencement de ce moreau: *Marc-Aurele eut plusieurs lles, mais il n'eut que deux fils.* ette opposition marque la supériorité en nombre du côté des *lles de ce Prince*; or le Traduc-

teur François n'exprime peut-être pas assez cela; quand il se contente de dire, dans la troisiéme ou quatriéme phrase, *pour ses filles... il les maria*, &c. Car cette expression se vérifieroit entiérement, quand même Marc-Aurele n'auroit eu que *deux filles*; ce qui n'est point. L'ancien Traducteur François, *Ventimille*, dit assez bien : *Marc-Aurele eut plusieurs filles & deux fils seulement.*

2°. L'Auteur Grec nous apprend que Marc-Aurele rassembla des Maîtres habiles pour former la jeunesse de son fils *Commode*, & qu'il leur *fit des conditions avantageuses*. Nous ne sçavons pourquoi la Traduction supprime cette derniére circonstance, si propre à montrer le zéle & la libéralité d'un pere & d'un Empereur.

Description des Jeux où Commode signala son adresse (*Pag.* 44. 45.)

» On avoit élevé à l'entour (de

» l'Amphithéatre) une Galerie, » de laquelle Commode tiroit sur » les bêtes sans s'exposer; faisant » ainsi voir plutôt son adresse que » son courage. Il tua d'abord des » Cerfs, des Daims, & autres bê- » tes à cornes; il couroit après eux » de sa Galerie, & prévenoit par » la vitesse de ses fleches, la ra- » pidité de leur course. Il se ser- » vit ensuite de dards contre les » Lions & les autres bêtes farou- » ches; il ne tira jamais deux fois » sur la même, & toutes les bles- » sures qu'il leur faisoit étoient » mortelles; car pendant qu'elles » couroient avec le plus de vi- » tesse, il portoit son coup juste » au front ou dans le cœur. On » lui amenoit des Indes, de l'E- » thiopie, du Midi & du Septen- » trion les animaux les plus rares » & les plus extraordinaires; & il » nous fit voir pour la premiére » fois en nature, ce que nous » n'avions vû jusqu'alors que dans » des Tableaux. Mais on admi-

» roit encore plus son adresse, que
» la figure étrange de ces bêtes fé-
» roces. Un jour ayant pris des
» fléches dont le fer étoit en crois-
» sant, il fit lâcher des Autru-
» ches de Mauritanie. Ces Oiseaux,
» sans quitter la terre, se servent
» de leurs aîles recourbées comme
» des voiles, & courent avec une
» rapidité surprenante; cependant
» il les tiroit si juste, qu'il leur
» coupoit à toutes le cou, & dans
» cet état, l'impétuosité de leur
» vol les soutenoit encore, & les
» emportoit quelques pas plus
» loin; une autrefois, un Léopard
» s'étant lancé soudainement sur
» un homme qui étoit descendu
» dans le Cirque, alloit le dévo-
» rer, si Commode, d'une main
» sûre, n'eut tué cette bête fu-
» rieuse, sans blesser le malheu-
» reux, qui étoit déja sous ses
» dents. Un autre jour on fit sor-
» tir de leur loge cent Lions,
» qu'il tua tous les uns après les
» autres, avec un pareil nombre

de javelots. Ils demeurerent long-tems étendus sur le sable, & on put les compter à loisir. »

Deux ou trois remarques sur ce orceau :

1°. Hérodien dit que Commo- tira d'abord sur *des Cerfs, des ains, & toute autre sorte de bêtes corne, excepté des Taureaux*; tte exception est mise avec rai- n, car sans cela le Lecteur au- it tout d'un coup imaginé que s Taureaux tenoient le premier ng parmi ces bêtes à corne. On ait que les Taureaux ont servi tout tems aux Spectacles. Ce- ndant notre Traducteur Fran- is n'excepte rien dans son Tex- . Il dit au même endroit : *& tres bêtes à corne; il couroit après x*, peut-être faut-il lire *après les* :

2°. Le Texte Grec joint les *éopards* aux *Lions* dans l'énumé- tion des Animaux qui passent our être plus nobles que les au- es. La Traduction n'en parle

point, & elle appelle *farouches*, ces Animaux qu'Hérodien appelle *nobles, généreux*.

Du reste ce morceau du Traducteur peut passer pour un chef-d'œuvre : on y trouve l'élégance avec l'exactitude ; & le feu qui régne dans la narration feroit honneur à une Histoire écrite de la premiére main.

Fête célébrée en l'honneur du Soleil, par l'Empereur Antonin Heliogabale. (*Page* 218, 219.

» Il fit bâtir dans un des Faux-
» bourgs un Temple très-vaste &
» très-somptueux, dans lequel il
» menoit son Dieu en cérémonie,
» au commencement de l'été. Là,
» pour divertir le peuple, il lui
» donnoit toute sorte de Jeux,
» de Spectacles & de Festins qui
» se succédoient la nuit & le jour.
» Il faisoit mettre l'Image d'*Hélio-*
» *gabale* sur un Char couvert de
» plaques d'or & de pierres pré-

cieuses, traîné par six grands chevaux blancs richement caparaçonnés. Nul mortel n'étoit jamais monté sur ce Char; mais on se tenoit autour, comme si le Dieu l'eut conduit lui-même, Antonin marchoit à reculons par respect, tenant la bride des chevaux. Mais depeur qu'il ne tombât, on marquoit la trace qu'il devoit suivre avec du sable doré, & ses Gardes se tenoient à ses côtés, pour le soutenir en cas d'accident. Le Peuple couroit à l'entour avec des flambeaux, semant le chemin de festons & de fleurs. On portoit aussi dans cette pompe les Statues des autres Dieux, les offrandes qu'on leur avoit consacrées, les marques de la dignité Impériale, & les plus riches meubles de l'Empire. La Cavalerie & les Cohortes Prétoriennes fermoient la marche. Aprés avoir placé le Dieu dans son Temple & fait tous les Sacrifices dont

» nous avons parlé, Antonin mon-
» toit sur de hautes Tours qu'il
» avoit fait bâtir exprès, d'où il
» jettoit au peuple des vases d'or
» & d'argent, des habits & des
» étoffes de toutes sortes de cou-
» leurs ; il leur faisoit aussi distri-
» buer des animaux privés & sau-
» vages, excepté des porcs dont
» l'usage est interdit aux Phéni-
» ciens. Ces libéralités coutérent
» la vie à plusieurs personnes ;
» tout le monde voulant en avoir
» sa part, & se pressant pour at-
» traper quelque chose, les uns
» furent écrasés dans la foule, &
» quelques autres percés par les
» Soldats. »

1°. Le Texte Grec dit, que la Fête se faisoit, non *au commencement*, mais *au fort de l'été*. 2°. Cet or & ces pierreries que le Traducteur place sur le Char, Hérodien les met sur la Statue même du Dieu. 3°. Le Traducteur dit qu'*on marquoit la trace qu'il devoit suivre avec du sable doré*. Il semble

que ce sable étoit plutôt pour ap planir & adoucir le chemin, pour empêcher les pieds de glisser, que pour marquer la trace que l'Empereur devoit suivre; car ce Prince *marchant à reculons*, ne pouvoit voir la ligne selon laquelle il s'avançoit vers le Temple du Dieu. 4°. *La Cavalerie & les Cohortes Prétoriennes fermoient la marche.* Le terme Grec fait entendre que tout cela précédoit le Char. 5°. *Il leur faisoit distribuer des Animaux privés & sauvages.* Le vieux Traducteur dit : *Les chairs des Animaux*, & c'est peut-être le vrai sens.

ARTICLE XXII.

TRAITÉ D'INSECTOLOGIE, ou Observations sur les Pucerons. Par M. Charles Bonnet, *de la Société Royale des Sciences de Londres, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.* 2. *Tomes* in-12. *A Paris, chez Durand Libraire au Griffon.*

CE n'est point ici un essai sur des matiéres auparavant négligées par les Physiciens ; on sçait que *Redi*, *Malpighi*, *Swammerdam*, *Lewenhoeck*, *Vallisnieri*, & M. *de Reaumur*, ont poussé fort loin leurs recherches sur les Insectes. Enfin le régne des Insectes est un pays assez batu. Cependant M. Bonnet s'est flaté d'y faire encore quelques découvertes. Il ne s'est pas trompé ; d'autres après lui ne seront pas moins heureux. C'est peut-être dans les plus pe-

tites choses que l'Auteur de la Nature a gravé plus profondément les caractéres de sa toute puissance. Il ne seroit donc pas étonnant que l'Insecte même exerçât encore long-tems la sagacité de bien des Sçavants.

Le nouveau Traité n'est pas borné aux seuls *Pucerons*; on y trouve encore des Observations tout a fait singuliéres sur la nature de certains Vers d'eau douce. Ce ne sont pas les Polypes que M. *Trembley* a découverts; mais ce qui s'opére sur eux rend croyable la reproduction merveilleuse des Polypes. Nous nous arêterons d'abord aux Pucerons, puisque c'est aux Pucerons que l'Auteur a consacré la premiére Partie de son Ouvrage.

Depuis qu'on ne soutient plus, avec la plûpart des Philosophes anciens, que l'altération de la matiére est un véritable principe de génération, & qu'une planche pourie peut produire jusqu'à des

Oiſeaux de Mer, le ſyſtême le plus reçu eſt que la conſervation des différentes eſpéces d'animaux dépend des deux ſexes. Les Inſectes même ont paru ne pas faire une claſſe à part. D'habiles gens cependant ont eu quelques doutes au ſujet des Pucerons, leurs doutes étant de vrayes difficultés, il falloit avoir recours aux faits, mais où trouver encore des Obſervateurs aſſez adroits, & aſſez opiniâtres, pour ſuivre pendant pluſieurs mois, la loupe à la main ou l'œil attaché au microſcope, un vil Inſecte qui n'offre d'abord qu'un ſpectacle aſſez morne? La choſe eſt plus difficile qu'on ne penſe, on n'oſeroit oppoſer les fatigues, les ennuis, les dégoûts, & quelquesfois le déſeſpoir d'un Phyſicien qui veut percer le voile de la Nature, aux travaux incroyables de ceux qui vont chercher de nouvelles terres. Il n'en eſt pas moins vrai que la patience néceſſaire à un Philoſophe obſervateur

auſſi rare, que le courage al-
r des Colombs, des Cortès &
s Pizarres. Encouragé par les
emples & les conſeils de M. de
aumur, M. *Bonnet* a bien voulu
prêter aux vœux des plus ha-
les Phyſiciens. Le détail qu'il
nne de ſes découvertes fait ad-
irer également & ſa ſagacité &
n courage.

L'Auteur commence par établir
ut ce qui regarde la nature, &
s différentes eſpéces de Puce-
ns, variées preſque à l'infini.
es Pucerons en général ſont fort
etits; leur corps ſemblable au
orps d'une Mouche commune,
ſt porté ſur ſix jambes aſſez lon-
ues; il eſt recouvert d'une ſorte
e duvet cotoneux, qui peut
voir un pouce de longueur, la
ête du Puceron, quoique fort
etite, eſt chargée de deux anten-
es ou de deux cornes qui vont
oujours en décroiſſant. Souvent
et Inſecte eſt encore pourvû d'une
ompe très-fine, cette pompe,

faite de trois tuyaux qui rentrent l'un dans l'autre, comme ceux d'une lunette, sert à extraire le suc nourricier des plantes. Quelques Pucerons ont à l'extrêmité du corps deux autres petites cornes plus courtes que les antennes. De chacune de ces cornes, sort une liqueur miellée que les fourmis recherchent, & dont la Médecine fait usage. Parmi les Pucerons qui paroissent appartenir à la même famille, plusieurs n'ont point d'aîles, d'autres au contraire en ont quatre semblables à celles des Mouches.

Les Pucerons sont encore plus distingués par la couleur que par leurs différentes figures. Il en est de verds, de jaunes, de violets, de blancs, de noirs, de gris. Les plus relevés par l'éclat des couleurs payent trop cher cet avantage. C'est quelquefois l'effet d'un ver qui ronge les entrailles de l'animal.

La seule picqûure du Puceron fait

re ſur un arbre une tumeur
ſidérable ; l'Inſecte s'y enferme,
y jette les fondemens d'une pe-
république. La tumeur croît
c le nombre des habitans, ces
es de tumeurs, plus utiles
on ne penſe, fourniſſent dans
Levant des drogues pour les
ntures en cramoiſy.
On ne reproche point aux Pu-
ons de nuire aux autres ; pour-
oi donc ſont-ils la proye de
n des ennemis domeſtiques ?
plus connus ſont des *Scarabées*
M. de *Reaumur* appelle *lions*
Pucerons, leur tête eſt armée
deux petites cornes, ſemblables
elles du *formica Leo* : on les
it ſe faire un trophée du Pu-
on qu'ils ont ſuceé. Chacun
ux eſt un autre Hercule revêtu
la peau du Lion de Nemée. De
Inſectes ſi carnaciers, il plaît
endant à la nature de former
jolies Mouches du genre de
moiſelle. Ces Mouches ſont-elles
venues meres, un inſtinct que

la métamorphose n'a pas corrigé leur fait déposer leurs œufs où il y a des Pucerons.

Mais il est encore pour ces infortunés un ennemi bien plus terrible, c'est un ver sans jambes. Sa tête assujettie à mille replis tortueux, n'a point de forme constante. On l'apperçoit se rouler sur le peuple désolé, étendre çà & là le cruel trident dont il est armé, la voracité du monstre est prodigieuse, un seul repas coûte la vie à trente Pucerons, & ces repas sont fréquens.

On juge aisément que si la nation des Pucerons étoit moins féconde, elle succomberoit bientôt à tant de maux. Les nouvelles observations font voir que la fécondité de cet Insecte va jusqu'au prodige ; un seul Puceron peut fonder un état. M. Bonnet rend un compte fort exact de la maniére ingénieuse dont il s'y prit, il y a quelques années, pour faire ses premiéres observations. Sur une

branche de fusain, enfoncé dans un pot à fleurs, il plaça un Puceron, dont la mere venoit d'*acoucher*. Il couvrit ensuite la petite branche d'un vase de verre, dont les bords touchoient immédiatement la terre du pot à fleurs. Le Puceron, ainsi défendu contre toute surprise, devint l'objet de bien des attentions. Le Journal que donne l'Observateur de la vie du nouveau Solitaire est des plus amusants. On y voit que dès le cinquiéme jour de sa solitude, le Puceron avoit changé de peau quatre fois. A la derniére mue, sa couleur n'étoit plus la même, ses jambes auparavant toutes brunes, étoient marquées transversalement de blanc & de noir. Délivré de ces quatre maladies, le Solitaire parut un Puceron bien formé. Enfin le dixiéme jour de sa retraite, il donna des preuves d'une fécondité qu'il ne devoit qu'à lui-même. Deux petits Pucerons nés en moins de deux heu-

res, dédommagerent l'Obſervateur de ſes peines & de ſes inquiétudes. Les jours ſuivants furent marqués également par la naiſſance de pluſieurs Pucerons. Au bout de vingt jours, l'Inſecte d'abord fort iſolé, ſe trouva le chef d'une famille où l'on comptoit 95 têtes.

Sur cette premiére obſervation, on pouvoit prononcer qu'un Puceron ſe ſuffit à lui-même pour conſerver ſon eſpéce ; cependant l'Auteur de l'*Inſectéologie* a été plus loin. Les mêmes épreuves réitérées depuis, juſqu'à la ſixiéme génération d'un même Puceron, font voir, contre le ſentiment d'un habile Phyſicien, que cette propriété ne dépend point d'un premier accouplement. On a encore pouſſé plus loin les obſervations ſur les Pucerons du plantain, & toujours avec un égal ſuccès.

Il eſt donc des Pucerons qu'il faut excepter du ſyſtême général, mais l'exception s'étend-t-elle à tous les Pucerons ? D'abord on ſe-

roit tenté de le croire ; mais c'eſt une remarque bien judicieuſe de l'Auteur, les concluſions générales en fait de Phyſique ſont dangereuſes. Il a donc encore eu recours à l'expérience. c'eſt le ſeul flambeau qui puiſſe éclairer ſûrement un Phyſicien. Des Obſervations réïtérées ſur des Pucerons de chêne, lui ont appris qu'il eſt pour cette eſpéce une vraye diſtinction de mâle & de femelle. Le détail où il entre ſur cela eſt d'un homme inſtruit. On pourroit même ſe plaindre qu'à cet égard il n'a pas aſſez ménagé la ſage délicateſſe de bien des Lecteurs.

Les gros Pucerons de chêne, quoique diſtingués entre eux par la différence du ſexe, paroiſſent avoir pour leur fécondation le même avantage que l'on remarque dans les Pucerons de fuſain. D'ailleurs ils ſont tout à la fois *vivipares & ovipares*, au contraire les Pucerons de plantain & de fu-

ſain pourroient bien n'être que *vivipares*. La facilité qu'il y auroit à multiplier les Pucerons, conduit M. Bonnet à chercher ſi l'on pourroit en tirer quelque utilité. Il croit qu'on devroit éprouver ſi ces Inſectes ne donneroient pas de belles couleurs, & ſurtout le beau verd, que les Peintres avouent leur manquer.

Cet article des Pucerons eſt terminé par une expoſition des meſures qu'on peut prendre pour élever les Pucerons en ſolitude, on y voit avec plaiſir que des moyens aſſez communs peuvent conduire à de grandes découvertes. La plûpart des hommes ont aſſez les mêmes ſecours, la ſeule façon d'en uſer fait la différence du ſuccès.

La ſeconde partie de l'*Inſectéologie*, moins agréable ſans doute par la nature du ſujet qu'on y traite, offre néanmoins des phénoménes phyſiques auſſi étonnants que tout ce qu'on a dit des Pu-

cerons. Instruit de la merveilleuse reproduction des Polypes, M. Bonnet voulut en juger par lui-même. Il chercha quelques-uns de ces vers fameux, il n'en trouva point. S'il eut été plus heureux, les Physiciens perdoient peut-être pour long-tems une découverte qui vaut bien celle des Polypes. En effet un beau désespoir porta l'Observateur à faire quelques essais sur des vers d'eau douce. Un vers, d'un brun rougeâtre, gros comme une chanterelle de violon, ayant été coupé transversalement, chacune des deux parties se trouva être au bout d'une semaine un tout parfaitement organisé. Dans une seconde expérience, du même Insecte séparé en 4, 8, 10 portions, on eut presque autant de vers également bien organisés; & une suite d'observations aussi heureuses, fait conclure à notre Auteur, que la production de ces vers faite *de bouture*, peut aller comme celle des

plantes jusqu'à l'infini. En mettant les choses au rabais, on démontre par un calcul fort juste, que le même vers partagé d'abord en 12 parties, donneroit au bout de cinq ans 248832 vers complets.

Il est au reste quelques précautions à prendre dans les différentes sections du même ver. L'expérience a fait voir que la tête & la partie antérieure, non plus que la postérieure, ne deviennent jamais des vers parfaits. On pourroit demander si les accroissements des autres parties se font par de nouveaux anneaux ou par l'expansion des premiers; l'Observateur avoue que ses observations n'ont pas encore été jusques là, mais il panche à croire que le nouveau ver se forme par le développement de nouveaux anneaux, & par l'expansion des anciens.

Chaque partie d'un ver coupé est donc assez souvent le germe d'un autre ver, ce n'est pas tout. Il s'est fait encore dans quelques

s des découvertes tout à fait
ılogues aux voyes ordinaires.
peu de matiére terreuſe ſortie
n tronçon voiſin de la tête,
t trouvé renfermer une petite
;uille aſſez ſemblable au gros
', & cela quelquefois douze
rs après la ſection. Les vers ſur
juels les premiéres obſervations
: été faites, ne ſont pas les ſeuls
ſe multiplient comme *de*
ture. Il eſt cependant une eſ-
e de vers blanchâtres qu'on ne
ıt expoſer à ces épreuves.
Nous paſſons néceſſairement
le autres Obſervations où l'on
oujours lieu d'admirer la ſaga-
: de celui qui les a faites, ſon
ctitude l'a porté juſqu'à don-
des Tables qui repréſentent
r par jour les différens accroiſ-
ents des parties mutilées. On
: que cette partie de l'Inſectéo-
ie eſt proprement de lui; auſſi
:-il attaché dès la Préface à
e voir l'utilité de ces nouvel-
découvertes. « On y trouve,

» dit cet Auteur, de quoi étendre
» ses idées sur l'œconomie anima-
» le. La théorie des germes con-
» tenus les uns dans les autres, &
» qui se développent successive-
» ment, y paroît dans le plus
» grand jour. La réproduction des
» vers coupés conduit à compren-
» dre comment se fait l'accroisse-
» ment des animaux. L'anatomie,
» la Chirurgie même peuvent en
» tirer de grands avantages. Enfin
» les nouvelles découvertes font
» conjecturer qu'il est entre les
» différentes parties de l'Univers
» une gradation, un rapport exact
» & continu, objet bien digne de
» nos méditations. » Ces réfléxions
lui ont fait naître la pensée, *peut-être téméraire*, ainsi qu'il s'exprime, de dresser une échelle des êtres naturels. Cette échelle commence par l'homme, & de là, par une dégradation proportionnelle, on descend jusqu'aux pierres, *aux métaux*, à la *terre pure*, *à l'eau*, &c. L'intervalle est rempli par les

Quadrupedes, les *Oiseaux*, les *Poissons*, les *Insectes*, &c. La modestie de l'Auteur nous autorise à remarquer que dans cette espéce de *serie*, les différents termes ne gardent sûrement pas l'air de proportion continuë qu'il paroît supposer. On ne conviendra jamais, par exemple, que le passage de l'homme à l'*Orang-outang* ou à tout Quadrupede est en même proportion que le rapport du Singe à l'Ecureuil, des Poissons aux Serpens, ou du Coquillage à l'Insecte. L'homme, assez malheureux pour ressembler par quelques endroits au commun des animaux, conserve toujours un caractére distinctif qui ne fut jamais susceptible de rapprochement avec l'*Insecte* ou le *Champignon*, On pourroit ajouter, que si quelquefois la comparaison avoit lieu, l'espéce humaine n'auroit peut-être pas l'avantage : peut-être alors la trouveroit-on placée trop haut dans l'échelle.

Ces réfléxions n'empêchent pas

que le Traité de l'Insectéologie ne nous paroisse mériter l'attention du Public, c'est même avec regret que nous nous sommes apperçus d'un inconvénient qui rend cet Ouvrage moins exact : les figures de la premiére partie ne se rapportent point avec l'explication qu'on en donne.

ARTICLE XXIII.

HISTOIRE DU REGNE de Louis le Grand, par M. Reboulet. *Tome III. Suite de l'Article XIII. au mois de Février.*

LEs deux Couronnes perdent deux Alliés considérables. Le Duc de Savoye entraîné par son inclination pour la Maison d'Autriche, avoit déja fait un Traité secret avec l'Empereur, & il négocioit encore avec la France en lui demandant avec sa méthode ordinaire une augmentation de subsides. On ne pouvoit plus dissi-

nuler, chaque jour découvroit
ıne infidélité ; on déſeſpéra de fi-
ɾer le beau-pere dans le parti de
es deux gendres. Le Roi envoye
ɔrdre au Duc de Vendôme de dé-
armer tout ce qu'il y avoit de
Troupes Piémontoiſes dans l'Ar-
née des deux Couronnes, & le
Général François fait tenir au Duc
:ette Lettre du Roi : *Puiſque la
Religion*, diſoit la Lettre, *l'hon-
ıeur, l'intérêt, les Alliances, votre
ɔropre ſignature, ne ſont rien entre
Nous, j'envoye mon couſin, le Duc
le Vendôme à la tête de mes Ar-
mées, pour vous expliquer mes in-
:entions, il ne vous donnera que 24
ıeures pour vous determiner.* Louis.

Le Duc de Savoye avoit pris
on parti, il aima mieux riſquer à
:out perdre, que de ne gagner
ien, il répondit qu'il n'avoit au-
:une propoſition à écouter, &
qu'il ne craignoit pas les menaces.
l falloit de puiſſantes reſſources
ɔour ſoutenir la hauteur de cette
:éponſe. Le Comte de Staremberg

voloit à ſon ſecours. Un détachement de deux mille chevaux qu'il fait ſous les ordres du Général Viſconti eſt coupé, battu & diſperſé, par le Duc de Vendôme, le Comte de Staremberg preſſe ſa marche, traverſe l'Etat de Modene, paſſe la Secchia, & s'avance à grandes journées vers le Piedmont. Le Duc de Vendôme le ſuit, donne ſur ſon arriére-garde, & lui tue plus de deux mille hommes. Le reſte gagna le Piedmont, & eut la gloire de paſſer; une marche ſi hazardeuſe & ſi bien conduite fit beaucoup d'honneur au Général Allemand.

Le ſecond Allié qui nous abandonna, fut le Roi de Portugal. Son changement à l'égard de Philippe V. ne ſurprit perſonne, on avoit pénétré ſes diſpoſitions depuis long-tems. La honte qu'il trouvoit à démentir ſes premiéres démarches, & peut-être plus fortement encore, celle de prendre les armes contre le Roi de France

. il devoit la Couronne qu'il
oit, l'avoit plus d'une fois ar-
L'ambition l'emporta sur la
noissance, un million de Pa-
is acheva de le déterminer,
signa son Traité contre la
ce & contre l'Espagne. Cette
le défection fut une des prin-
es causes de nos disgraces fu-
; nous eûmes cependant cette
e de grands avantages en Al-
gne, le Maréchal de Tallard
ever le Siége de Traerbach;
Maréchal de Villars passe le
, prend le Fort de Kell, les
s d'Offenbourg, & de Rastat,
les retranchemens que les
emis avoient sur la Quinche,
averse tout le Brisgau. L'Elec-
de Baviere prend Neubourg
e Danube, bat les Ennemis à
u, s'empare de Ratisbonne,
st joint par le Maréchal de
rs à Duthlingen.

e dessein de l'Electeur étoit
rendre maître du Tirol, pen-
que le Duc de Vendôme en-

treroit dans le Trentin pour s'ouvrir une communication du Milanès avec la Baviere, & couper les passages à l'Armée Impériale. La défection ouverte du Duc de Savoye renversa ces projets, le Duc de Vendôme fut rappellé en Italie, le Duc de Baviere forcé à retourner sur ses pas, & à venir rejoindre le Maréchal de Villars, qu'il avoit laissé en Suabe pour observer le Prince de Bade, qui menaçoit Ausbourg, où il avoit des intelligences.

Le combat d'Ekeren fut l'action la plus éclatante qui se passa dans les Pays-Bas. Le Maréchal de Boufflers & le Marquis de Bedmar y défirent l'Armée du Baron d'Obdam, qui vouloit s'emparer de nos lignes d'Anvers. Ce combat fut long, ou plutôt ce fut plusieurs combats occasionnés par la position du terrein, coupé de hayes, de canaux, & de digues; il fallut forcer les Ennemis de poste en poste, les Hollandois se batti-

nt en déſeſpérés, nos Troupes
s enfoncérent, le Baron d'Ob-
m ne put réſiſter à leur valeur,
y perdit 4000 hommes & ſe re-
a ſous Lillo à la faveur de la
uit. Le Maréchal de Villeroy
nſeilla cette entrepriſe, & le
aréchal de Boufflers l'exécuta.

M. le Duc de Bourgogne avoit
ncore de plus grands ſuccès ſur
Rhin : il prend Briſſac en 14
urs de tranchée ouverte ; M. de
auban avoit la conduite des tra-
ux. La Cour de Vienne jugea
ue le Comte d'Arco, Gouver-
ur de la Place, s'étoit mal dé-
ndu, elle le fit mettre au Con-
il de Guerre, & il fut condam-
é à avoir la tête tranchée, le
omte de Marſigly, brave Offi-
er, & diſtingué par ſes connoiſ-
nces Littéraires, fut dégradé des
mes, & eut ſon épée caſſée par
main du Bourreau, pour avoir
nſenti à la Capitulation ; tout
oulonnois qu'il étoit, le Conſeil
e Guerre le jugea comme Sujet

de l'Empereur, & il fut banni des terres de l'Empire.

Le Duc de Bourgogne reprit la route de Versailles, & le Marêchal de Tallard alla faire le Siége de Landau. Le Prince de Hesse vint au secours avec une Armée composée d'Anglois, de Hollandois & d'Allemands. M. de Tallard sortit de ses lignes pour aller à sa rencontre, lui livra bataille, & la gagna. Les Alliés y furent bien maltraités, ils laisserent plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille, & on leur fit quatre mille prisonniers. La perte des François ne fut rien en comparaison. M. de Tallard en écrivant au Roi, lui marquoit que son Armée avoit pris plus d'Etendards & de Drapeaux qu'elle n'avoit perdu de Soldats. Il y avoit un peu de gasconade dans l'expression, mais il est vrai que la victoire fut complette, & qu'elle nous coûta peu. Le Gouverneur de Landau battit la chamade & se rendit dès le lendemain.

Le prétendu Marquis qui nous
ı donné *des Mémoires sur la Guer-
e d'Espagne, de Baviere & de
'landres*, & qui prétend être au
ait des événemens qu'il détaille,
lit en parlant de cette action, *le
Marquis de Lavardin, que j'avois
ıccompagné à Rome dans sa célébre
Ambaßade, y fut tué.* Cet endroit
les *Mémoires* démasque le person-
ıage. Le Marquis de Lavardin
'Ambassadeur, étoit mort à Paris
lès l'année 1701, & il le fait tuer
ı la bataille de Spire en 1703, il
:onfond le fils qui n'avoit que 18
ıns avec le pere qui n'existoit plus.
l y a bien de l'apparence qu'il ne
:onnoissoit ni l'un ni l'autre.

L'Auteur entre dans des années
ameuses par nos revers. L'Euro-
›e prend une nouvelle face. L'Em-
›ereur que nous avions fait trem-
›ler jusques dans Vienne, nous
:hasse d'Allemagne & menace nos
'rontieres. L'Espagne jusques là
'ictorieuse en Lombardie & en
talie est obligée de défendre l'in-

térieur de ſon Royaume ; trois Souverains d'Italie ſont dépouillés de leurs Etats, & la France accoutumée depuis 50 ans à vaincre, éprouve des diſgraces encore plus facheuſes que celles qu'elle avoit fait eſſuyer à ſes Ennemis.

C'eſt ce que notre Auteur détaille dans la ſuite de cette Hiſtoire ; mais ce qui frappe encore plus, c'eſt qu'après nous avoir montré la France épuiſée d'hommes & d'argent, le Roi d'Eſpagne ébranlé ſur ſon Trône, & deux fois au moment de perdre ſa Couronne, après nos conquêtes enlevées, nos batailles perdues, nos frontieres inſultées, il nous fait voir *Louis XIV.* ſupérieur à la fortune, ſe relever de ſes pertes, reprendre l'aſcendant ſur ſes Ennemis, recouvrer toute ſa gloire, maintenir *Philippe V.* ſur ſon Trône, & terminer une guerre malheureuſe par la paix la plus honorable que l'on pût ſouhaiter.

Notre Auteur ne diſſimule point

pertes, les batailles d'Hocſtet,
Ramilly, d'Oudenarde, de
lplaquet ſont repréſentées ſans
erie, & les détails des Siéges
Barcelone, de Turin, de Lille,
Mons, & de Tournay, expo-
en Auteur ſincere & impartial,
l'eſt dans ces Deſcriptions ni
nçois, ni Allemand, il eſt Hiſ-
ien.
Nous nous ſoutenions encore
Flandre & en Allemagne, mais
ıs étions prêts de ſuccomber
Eſpagne. L'Archiduc étoit maî-
de Barcelone, il avoit pénétré
qu'à Madrid, les Troupes An-
iſes & Hollandoiſes avoient fait
ıtes ces Conquêtes, & l'on fit
cette occaſion frapper une Mé-
lle dont notre Auteur ne parle
int, on y liſoit cette Inſcription,
*arles III, par la grace des Héré-
ues, Roi Catholique.* Les Eſpa-
ols n'étoient pas plus heureux
Mer que ſur Terre. Le Prince
Armſtat s'étoit emparé de Gibral-
, la révolte augmentoit de jour

en jour, les François en arrêtoient le progrès, mais le Roi de France est obligé de rappeller ses Troupes pour défendre ses propres Etats, & la bataille de *Sarragosse* gagnée par le Comte de Staremberg, replonge le Roi Philippe dans de nouveaux malheurs.

Il quitte Madrid pour la seconde fois & se retire à Valladolid, le Duc de Vendôme marche à son secours & l'y vient joindre, secours prompt & efficace : ce que vaut un seul homme ! l'Espagne lui doit son salut, & Philippe V. sa Couronne. Ce Prince manquoit de tout, il n'avoit ni Troupes ni argent, le Duc de Vendôme arrive, tout paroît renaître à sa présence, la disette passe chez l'Archiduc, son Armée dépérit en Castille, il quitte la partie, regagne Barcelone, & le Roi d'Espagne rentre dans Madrid ; il ne s'y arrête pas, il passe le Tage avec le Duc de Vendôme, surprend *Stanhope* dans *Brihuega*, & fait la Garnison pri-

sonniere de guerre. *Staremberg* accourt au secours de cette Place, le Roi d'Espagne lui livre bataille à *Villaviciosa*, le Duc de Vendôme combat, Staremberg est battu, & le Roi d'Espagne vainqueur. *Sarragosse* lui ouvre ses portes, & il rentre triomphant dans Madrid. Cette victoire imposa aux Partisans de l'Archiduc des airs plus modestes & plus respectueux.

Notre Auteur fait ici un contraste frappant entre le Roi d'Espagne & son Compétiteur, devenus tour à tour les maîtres de Madrid, (quoiqu'à des titres bien différents.) L'Archiduc en y entrant ne trouve que des murailles; Philippe y retrouva tous les cœurs. L'Archiduc ne trouve dans cette grande Ville qu'une affreuse solitude, Philippe y fut reçu avec toutes les marques d'une fidélité, & d'un attachement inviolable. Tout retentissoit de ces cris, *vive le Roi, vive le Duc de Vendôme, notre Libérateur.* L'Archiduc exi-

gea des contributions excessives, & brûla les Châteaux & les Palais des Rois, & les Espagnols brûlérent les vivres plutôt que de les lui fournir.

Ce que M. Reboulet rapporte des Conférences de Gertruydemberg ne paroîtra pas croyable à la postérité. On vit bien que les Alliés avoient été rarement vainqueurs. Ils y firent éclater un caractére de dureté plus qu'Ottomane, qui ne leur fit pas honneur, & dont ils furent la duppe. Le Roi de France touché des malheurs de son peuple, porte les offres pour la paix, jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux Alliés pour les aider à ôter la Couronne à son petit-fils, & ils veulent plus. Ils exigent qu'il se charge seul de le détrôner; ils rougirent d'avoir avancé cette proposition; ils n'en furent dans la suite, ni moins orgueilleux, ni moins infléxibles. Notre Historien peint l'indignité de leur procédé avec les

couleurs qu'il convient ; ils ne garderent pas même les bienséances ; ils ouvroient les Lettres de nos Plénipotentiaires, & il n'étoit pas permis de leur rendre visite. *Le Sénat Romain*, dit notre Auteur, *traitoit avec moins de fierté les Ambassadeurs des petits Rois de l'Asie qui venoient lui demander la Paix à genoux.*

Une nouvelle révolution change la face des affaires, la mort de l'Empereur *Joseph* renverse le systême des Alliés. L'Archiduc quitte Barcelone & la Couronne Impériale passe sur sa tête. Cette Couronne lui ôtoit celle à laquelle il prétendoit, il ne convenoit pas qu'un même Prince fût en même tems Empereur & Roi d'Espagne. Cette réunion sappoit le fondement de la grande Alliance, les Anglois le sentirent, les intérêts changerent, & la scéne ne fut plus la même en Angleterre.

Ce que la raison ni la justice n'auroient peut-être pas gagné sur

l'obstination des Alliés, une intrigue de Cour le fit. Notre Historien dévelope ici tous ces mystéres. Il dévoile les dispositions de la Reine *Anne*, qui ouvre enfin les yeux sur l'obsession où la tenoit la Duchesse de Malboroug, elle lui ôte sa confiance, & la donne à Miladi *Mashan*, sa premiére Dame d'atour. La disgrace de la Duchesse de Malboroug entraîne celle de son mari, la Noblesse Angloise ne l'aimoit pas, elle l'attaque sur ses malversations, & lui demande compte de plusieurs millions qu'il avoit convertis à son profit.

Ses Partisans eurent beau faire retentir ces cris séditieux, Villes imprenables, exploits, trophées éclatans, suspendus dans la Salle de *Wesminster*, rassemblez vous, & venez voir votre Héros, contre lequel il faut frapper, pour être bien à la Cour. Il fut dépouillé de ses emplois de Général d'Armée, de Grand Maître de l'Artil-

ie & de Colonel du premier
égiment des Gardes. Milord
Godolphin ſon beau frere, Grand
Tréſorier, & le Comte de Sunderland
ſon gendre, Sécrétaire
d'Etat, furent deſtitués de leurs
charges, & le Duc d'Ormond fut
nommé pour commander en Flandres.

La diſgrace de ces Miniſtres fit
grand éclat, non ſeulement en
Angleterre, mais encore dans toute
l'Europe. Elle facilita la Paix.
On entrevit que la Reine vouloit
la faire, maintenir Philippe ſur le
trône d'Eſpagne, & rétablir le
Prétendant ſur celui d'Angleterre.
L'expulſion des anciens Miniſtres,
le choix qu'on fait de ceux qui
les remplacent, tournent en certitude
les diſpoſitions ſecrettes
qu'on attribue à la Reine; les
conférences de M. *Prior* & de M.
Mesnager confirment ces ſoupçons.
La mort de l'Empereur *Joseph* fournit
de nouveaux moyens aux Négociateurs;
toutes ces conſidéra-

tions réunies déterminent la Reine à proposer la paix à ses Alliés, & sur leur refus à se détacher d'eux ; elle est négociée d'abord avec beaucoup de secret, traitée ensuite à *Utrecht* dans les formes ordinaires, traversée par ceux qui trouvoient leur intérêt personnel dans la continuation de la guerre, enfin conclue & acceptée par les Puissances mêmes qui y avoient mis les plus grands obstacles.

Notre Auteur marque ici tous les mouvemens que le Prince Eugene se donna à Londres & à la Haye pour la traverser, les cabales de Milord Malboroug contre la Reine sa bienfaitrice, soit pour rendre son Gouvernement suspect, soit pour empêcher l'ouverture du Congrès, ses Conférences nocturnes avec le Comte de *Galas*, les hauteurs & les emportemens de cet Ambassadeur qui se fit interdire l'entrée de la Cour. Notre Historien parle encore d'une sédition projettée par les *Wighs*, &

arrêtée par les précautions de la Reine. C'étoit Malboroug qui faisoit mouvoir toute cette machine, peut-être avoit-il encore des vues plus dangereuses que nous ne sçavons pas, & dont le grand Pensionnaire *Heinsius* auroit pû nous instruire, si la politique lui eut permis de révéler ces mystéres.

C'est ici la derniére année des malheurs de la France, mais la plus accablante de toutes. Le Royaume pleuroit encore la mort du *Grand Dauphin*, fils unique de *Louis XIV*. quand la Maison de la branche aînée des Bourbons est frappée des plus rudes coups. Madame la Dauphine, Marie Adelaïde de Savoye, Duchesse de Bourgogne, meurt à Versailles en sa vingt-sixiéme année, après avoir donné trois Princes à la France, dont il n'en restoit plus que deux. M. le Dauphin Louis de France, Duc de Bourgogne, ne lui survit que de six jours, & meurt à Marli dans la trentiéme année de son

lui fit prendre le change, il feignit qu'il en vouloit au camp de *Landrecy*, il lui donne de la jalousie de ce côté là, le Prince dégarnit le poste de *Denain*, rapproche son aisle droite & en renforce sa gauche. Le Marêchal profite de ce mouvement, il fait défiler ses Troupes, elles passent l'*Escaut*, elles tirent droit aux retranchemens de *Denain* & les lignes sont forcées : de 17 bataillons qui les défendoient, à peine se sauva-t-il 400 hommes, tout le reste fut tué, pris ou noyé dans l'Escaut. Cette grande journée, où la France trouva son salut, fut infiniment glorieuse au Marêchal de Villars, elle raccommoda nos affaires, & ruina celles des Alliés, nous fîmes conquêtes sur conquêtes, elles réparerent nos pertes & coûterent aux Ennemis plus de 40 bataillons.

[illegible]uteur tempere la joye que [illegible]ce eut de cette victoire par [illegible] qu'elle fit en Espagne du [illegible] 1746.

uc de Vendôme. Ce Prince étoit
ort à *Vinaros* quelques mois avant
défaite de *Denain*. On trouve
i son éloge, digne d'un petit fils
e *Henri IV*. Enfin la paix est signée
Utrecht, les Enumérations, les
rticles des Traités, les Cessions,
s Evacuations, les Renonciations
nt dans l'Histoire même d'une
ngueur infinie, elles seroient
icore ici trop longues, & plus
nuyeuses; le fils unique de *Jac-
ues second*, Roi d'Angleterre, ne
ouva pas son compte à cette paix,
fit ses protestations contre la
ccession à la Couronne d'Angle-
rre dans une Maison qui n'y avoit
icun droit.

L'Empereur seul ne voulut pas
onsentir au Traité; la guere con-
nua, il lui en couta la prise de
andau & de *Fribourg*, il fallut
ifin se rendre. La paix fut signée
Rastat avec l'Empereur, & à
ade en Suisse avec l'Empire.

Elle mit le comble à la satis-
ction des deux Cours de Versail-

les & de Madrid. *Philippe V.* resta Souverain de l'Espagne & des Indes, & *Louis XIV.* dans le tems qu'on le croyoit plus humilié, trouva des ressources à sa gloire, qui surprirent également ses Ennemis, ses Alliés & ses Sujets. Ce grand Prince ne pouvoit terminer plus glorieusement un si beau Régne. Il cessa pendant quelques années d'être heureux, mais il ne cessa jamais d'être grand, & il fut encore plus grand à la mort, qu'il n'avoit été pendant sa vie. Il gouverna en Monarque absolu, vécut en grand Roi, & mourut en Héros chrétien.

M. Reboulet fait ici un beau portrait de *Louis XIV.* & jette en finissant cette Histoire, quelques coups de pinceau sur les conquêtes de *Louis XV.* Nous souhaitons ardemment que les vœux qu'il forme pour le bonheur & pour la gloire de ce Prince s'accomplissent dans toute leur étendue. C'est ainsi qu'il s'exprime : *Puisse le Ciel*

conserver long-tems à ses Peuples un Prince si cheri, & écarter loin de lui les malheurs dont la crainte nous a si fort allarmés, puisse-t-il enfin accorder à ses Armes de nouveaux succès, capables d'humilier de plus en plus l'orgueil de ses Ennemis, d'achever ce qu'il a si bien commencé, & de mettre sur le Trône d'Angleterre celui qui en est le légitime Souverain.

Quand on fera une nouvelle Edition de cette Histoire, qui certainement le mérite, il faudra retoucher quelques expressions peu françoises, mieux orthographier les noms d'hommes & de Villes qu'on a estropiés, & corriger quelques méprises qui sont échappées à l'Auteur. Il donne au Duc de Parme le titre de beau-pere de Jacques II. Roi d'Angleterre, ce n'est point le Duc de Parme; c'est le Duc de Modene qui étoit beau-pere du Roi d'Angleterre. M. de Turenne n'est point le seul qui ait son tombeau parmi nos Rois; Ber-

trand du Gueſclin, Guillaume du Châtel, le Duc de Chatillon tué à la priſe de Charenton en 1649; le Marquis de S. Maigrin tué à la bataille de S. Antoine en 1652, & pluſieurs autres ont eu auſſi leur ſépulture à S. *Denis*, dans les Chapelles de nos Rois.

ARTICLE XXIV.

REFUTATION de l'opinion de M. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, touchant l'inclinaiſon qu'il prétend avoir été donnée à l'axe de la Terre au tems du Déluge.

C'Eſt là le titre d'un Manuſcrit qui nous eſt tombé entre les mains. Comme il eſt d'un habile homme (L. P. A. J.) & qu'il contient d'excellentes choſes ſur l'opinion Angloiſe de Burnet, adoptée par M. Pluche, ne pouvant l'inſérer en entier, à cauſe de ſa longueur, dans nos Mémoires,

ous en donnerons ici un Extrait.
Jous adoucirons les petits traits
u'un zéle ſage, mais naïf, arra-
ne quelquefois à l'Auteur, contre
hardieſſe de quelques opinions
ngloiſes pareilles à celle-ci; en-
'autres contre celles de Whiſ-
on, qui explique le déluge de
Joë, auſſi bien que l'embraſement
nal de la terre, événemens ſur-
aturels, par le rapprochement
aturel d'une cométe, tantôt va-
oreuſe, tantôt étincelante au gré
e ce Phyſicien libre, c'eſt-à-dire
udacieux, dont il ne faut pas
roire que les Anglois ſoient fort
dmirateurs, pluſieurs même, non
eulement du Clergé, mais de la
ociété Royale ayant réfuté tou-
es ſes viſions.

Notre Auteur remarque que M.
'luche ne donne l'opinion de Bur-
et ſur l'inclinaiſon de l'axe de la
erre, qu'avec précaution, com-
ne une conjecture, ſujette à bien
les difficultés & des objections.
Mais il remarque auſſi qu'à l'aide

ou à l'ombre de cette protestation, qui n'est qu'une formalité, ou même une adresse, il fait de l'opinion de Burnet son opinion favorite : « Il l'expose fort au long, » & la fait valoir de son mieux, il » l'étaye ou tâche de l'étayer d'un » certain nombre de preuves, il » l'inculque en divers endroits, la » fait revenir en différens ouvrages, l'ayant d'abord modestement traitée de supportable, il » la déclare ensuite nettement approcher fort de la vérité, la donne même enfin en termes équivalens, sinon exprès, pour une » vérité indubitable, il l'admire » comme un principe des plus lumineux, des plus féconds, & des » plus propres à expliquer avec la » derniére facilité les plus prodigieux événemens du tems passé » & du tems à venir, l'horrible catastrophe (c'est notre Auteur qui » parle) du déluge, l'étonnant » appareil du jugement général, » l'arrangement présent des saisons, &c.

L'Auteur à la fin de cette espéce
e Préface, témoigne de l'estime
our le mérite de M. Pluche, &
prie fort poliment de regarder
réfutation, & ce qu'elle peut
voir de vif, ou de fort & de con-
luant, comme tombant bien plus
ır Burnet que sur lui.

Le P. A. expose ensuite cette
pinion par les propres paroles de
I. Pluche, dont voici des lam-
eaux. « La terre n'inclinant point
son axe sur le plan de sa route
annuelle, présentoit toujours son
Equateur au Soleil. A l'excep-
tion du milieu de la Torride,
tous les autres climats jouis-
soient d'une douce température.
Le jour & la nuit étoient par
tout de douze heures; l'air tou-
jours pur, le printems perpé-
tuel, &c. Jusques là (jusqu'au
déluge) la terre conserva la vi-
gueur & les graces de la jeu-
nesse; n'étant point caverneuse
comme elle l'est depuis, il ne
s'y insinuoit point de masses

» d'air capables de s'y rarefier
» avec fracas, &c. L'air n'étant
» point troublé par les vents, il
» étoit sans pluyes, sans orages,
» sans grêle & sans tonnerre, &c.
» Les arbres conservoient toujours
» leur verdure : ils étoient à la
» fois couverts de fruits, de fleurs
» de boutons, &c. Une seule cho-
» se défiguroit la terre. C'étoit la
» méchanceté de ses Habitans...
» Dieu ne se contenta pas de fra-
» per les Habitans du premier
» monde : il frapa la terre même,
» & changea la disposition de l'air
» & l'ordre des saisons, &c. Par
» quel moyen ce changement ter-
» rible a t'il pu s'opérer ? Une li-
» gne déplacée dans la nature suf-
» fit à Dieu, pour en changer
» toute la face. Il prit l'axe de la
» terre, & l'inclina quelque peu
» vers les Etoiles du Nord. Cette
» interruption de l'ordre ancien
» parut introduire de nouveaux
» Cieux & une nouvelle Terre...
» De-là tous les feux du Soleil se

» firent sentir en un hémisphére,
» le froid le plus aigu dans l'op-
» posé. De-là les vens violens ;
» l'atmosphere en fut troublée. Ils
» se glisserent entre les eaux de
» l'abyme & la voute qui les cou-
» vroit. Les eaux supérieures épais-
» sies par leur choc, se précipité-
» rent comme une Mer, &c. »

Notre Auteur réduit tout ce beau systême d'idée ou d'imagination, auquel on ne peut refuser la qualité d'ingénieux, à quatre suppositions qu'il réfute l'une après l'autre. *Première supposition, qu'avant le déluge la fécondité de la terre étoit universelle, & l'abondance extrême.* Le P. Al. convient qu'elle étoit généralement parlant plus fertile & plus belle.

Mais il remarque qu'elle étoit déja frappée des malédictions les plus formelles de la part de Dieu, qu'Adam tous les jours de sa vie après son péché, devoit se nourrir dans le travail & vivre à la sueur de son front. *Cunctis diebus vitæ*

tua, &c. La terre que peint M. Pluche avec beaucoup d'élégance est un vrai jardin de délices d'où l'homme étoit pourtant chassé, il n'y représente ni épines ni chardons, ni aucune sorte de dérangement ni de désagrément. Il dit formellement que le dérangement ne vint qu'après le déluge. Est-ce bien la même terre, dit notre Auteur, dont parle l'Ecriture & celle du Spectacle de la Nature? Il remarque que M Pluche a transporté ici trop littéralement les idées des Poëtes, le *ver perpetuum* de Virgile, les vallées de Tempé, le jardin des Hesperides, &c.

Dieu dans les malédictions qu'il prononce contre la terre, adresse toujours la parole personnellement à Adam, comme si elles ne regardoient que lui. *Germinabit tibi. Vita tua, vultus tui. Comedes. Vesceris*, &c. Suivant le nouveau systême, ces malédictions ne devoient avoir leur effet que longtems après Adam & pour ses seuls arriere descendans.

Notre Auteur remarque pourtant que M. Pluche admet quelques ronces & épines dans la terre avant le déluge, & qu'il donne à Adam le travail de cueillir les fruits dont la terre étoit libéralement couverte. Mais il y a là une contradiction, dès que l'inclinaison seule de l'axe, qui n'étoit point faite avant le déluge, est donnée comme la seule cause des épines & de tous les dérangemens physiques de la terre.

Les Peres, les Théologiens & les Interprêtes de l'Ecriture sont unanimement contre le systême de M. Pluche. On ne peut pas dire qu'ils n'étoient pas Physiciens. Grande question de sçavoir si on l'est beaucoup plus aujourd'hui à cet égard qu'ils ne l'étoient alors. Et puis ce n'est pas l'affaire d'une grande Physique, de connoître la différence d'une terre qui produit des ronces & de méchantes herbes d'avec celle qui ne donne que de bons & de beaux fruits. Ce

n'eſt qu'une affaire de fait & d'yeux. Pour le moins aucune Phyſique n'a droit de contredire le Texte de l'Ecriture & le ſentiment unanime des Peres & des Docteurs.

Il ne s'agit pas de la cauſe phyſique, car il faut diſtinguer ici le fait & la cauſe. Quelle qu'en ſoit la cauſe phyſique employée de Dieu, il doit toujours reſter vrai qu'aprés le péché d'Adam, la terre fut mêlée d'épines & de mille ſources de travail & d'affliction pour Adam comme pour ſes deſcendans: & il eſt vrai que la cauſe imaginée par Burnet & adoptée par M. Pluche, contredit ce fait. Que Dieu eut incliné l'axe de la terre dès le péché d'Adam, on n'auroit pas eu cette réplique contre la prétendue Phyſique du Docteur Burnet. Mais on en auroit eu d'autres, ne fut-ce que de lui nier que le changement d'axe ait fait tout ce qu'il dit, ne fut-ce que de lui demander où il a pris ce changement d'axe dont

allegue effectivement aucune
ıve prise ni de l'Ecriture, ni
Peres, ni de l'Histoire, ni de
ıservation, ni de l'Astronomie,
le la Physique même, & qui
t qu'une pure supposition, une
e idée, une pure imagination,
.e passage de Lamech, rappor-
ar l'Auteur de la Réfutation,
emarquable. Ce Patriarche en
ant de la naissance de Noë,
qu'il le consolera des ouvrages
es travaux de ses mains sur une
e que le Seigneur a maudite,
consolabitur nos ab operibus &
ribus manuum nostrarum, in
a cui maledixit Dominus. Com-
ıt Noë consoleroit-il Lamech
ses parens d'une malédiction,
ıt aucun d'eux ne devoit jamais
ouver l'effet, & dont au con-
re celui-ci (*iste*) devoit voir &
ouver l'effet le premier ?
A cette occasion, bien loin que
terre fut plus belle & plus fer-
avant le déluge, notre Auteur,
e & meilleur Physicien que tous

ces faiseurs d'hypothèses & de Romans, qui ne sont ni Théologiques, ni Physiques, pense que par la pénible invention de bien des Arts & des Machines, & par l'art propre de l'Agriculture infiniment perfectionné, nous avons rendu la terre plus fertile & plus belle, en conséquence des nouvelles bénédictions que Dieu donna expressément à Noë & à toute sa postérité.

Quelle apparence que le fruit immédiat de ces bénédictions postérieures, ne fut en faveur de Noë *Juste*, que l'exécution des malédictions antérieures données à Adam *Pécheur* ? L'Auteur pense fort sainement, fort historiquement qu'après le déluge, la terre étoit toute couverte de grandes Forêts & de grands Lacs, ausquels l'heureux travail des descendans de Noë, conformément à ces bénédictions, a substitué de belles Campagnes plus faciles à cultiver & à arroser par la juste distribu-

s des eaux qu'on a l'art de ni-
er, de contenir dans leurs lits
le répandre partout à propos.
France, l'Allemagne, la Grece
ne n'étoient anciennement cou-
tes que de Forêts, de Lacs &
Marais. Ce que l'on fait tous
jours au Canada pour le dé-
hement des terres, nous ap-
nd ce qu'on a fait dans tous les
's habités.
M. Pluche se défend cependant,
cite une ancienne Tradition,
étique il est vrai, mais univer-
e, d'un âge d'or antérieur au
uge. Le P. Al. est trop instruit
l'Antiquité & trop modéré
is ses sentimens, pour traiter
âge d'or de pure fable poëti-
e. Mais il le place, comme il
tout à fait raisonnable de le
re, à l'âge d'innocence avec le-
el les Poëtes mêmes l'ont tou-
irs associé, & au jardin de dé-
es où Adam avoit été immédia-
nent créé. Il n'y a que cela de
aisemblable. Tout le reste n'est
e Fable & Poësie.

L'Auteur cite les Poët
de est formel sur l'inno
l'âge, auquel il attribue le
d'une terre, qui portoit to
tes de fruits, sans aucun
la part de ses Habitans.

Aurea prima sata est ætas, qu
nullo
Sponte suâ, sine lege, fidem
colebat.
Pœna, metusque aberant : sed
judice tuti, &c.

Ipsa quoque immunis, rastroq
nec ullis
Saucia vomeribus, per se da
tellus,
Ver erat æternum, &c.

M. Pluche au contraire
formellement les vices
qui attirerent le déluge à
tems perpétuel, & à cette
de la terre à prodiguer
belles productions. Il pa
après la brillante Descripti

nne de la terre avant le déluge.
Une seule chose défiguroit la
terre, c'étoit la méchanceté de
ses Habitans : ils ne s'occupoient
dans une abondance si grande,
que de plaisirs ... toute la Na-
ture en les comblant de biens
leur donnoit, &c. » On pourroit
re que cette corruption des hom-
es s'accorde pourtant fort bien
ec les délices d'où M. Pluche
fait naître. Sans doute : mais il
git de faits, & non de présomp-
ons. Et puis il y a deux choses à
re. Malgré la malédiction dont
ieu avoit frappé la terre, elle
oit encore assez de beauté & de
uoi amorcer les passions. Dieu
nit toujours en pere miséricor-
ieux. Il avoit rendu la Nature
oins prodigue, mais il lui avoit
issé son fonds de bonté & de li-
éralité. Il n'avoit pas détruit les
péces des végétaux, & n'avoit
ût que modérer leur fécondité.
n séchant les fleurs & les fruits,
avoit conservé les arbres qui

nous repréſenter. Les beautés de la Nature ſeroient des beautés uſées, vieillies mêmes après quelques années, après une année, ſix mois, trois mois, ſi elles ne rajeuniſſoient pas ainſi toutes les fois qu'elles ſe repréſentent à nos yeux. Quel que ſoit le charme de la Nature, il a beſoin du petit ſel de la nouveauté qu'il trouve dans le renouvellement.

L'Auteur avoue que l'*hyver introduit une variété un peu fâcheuſe*, qu'il a *quelque choſe de ſombre & de triſte, d'incommode & de rude même*. Mais on peut dire qu'il le ſeroit beaucoup plus ſi toutes les ſaiſons n'avoient pas leurs incommodités peut-être égales. Il arrive par dégrés, & l'on s'y endurcit peu à peu, l'on s'arrange, l'on ſe précautionne, on les élude en bonne partie & l'on s'en dédommage par d'autres agrémens. Cela ſeul eſt un agrément fort touchant d'éviter un déſagrément. La vue d'un bon feu en un jour d'hy-

La seconde supposition du systême de la terre inclinée, est qu'*avant le déluge il régnoit sur la terre un équinoxe & un printems perpétuel, sans aucune variété de saisons.* C'est ici surtout que notre Auteur paroît excellent Physicien. Il ne se paye pas de mots & d'apparences. M Pluche, dit-il, a cru sans doute qu'un printems perpétuel étoit quelque chose de plus agréable & de plus utile qu'une variété de saisons; mais en cela ne s'est-il point trompé? La variété, dit-on communément, est la mere des plaisirs & l'unique source des agrémens. Cela seul ne décide t'il pas la question?

Le printems n'est peut-être si charmant que parce qu'il succéde à l'hyver, & son arrivée, ses premiéres fleurs, sa premiére verdure, ses premiers zéphirs sont peut-être ce qu'il y a de plus charmant. Le renouvellement de la Nature est la plus riante idée que la Poësie, que la Prose même puissent

L'hyver acheve de meurir bien des fruits : il prépare les terres & les grains, les arbres mêmes pour de nouvelles fleurs, pour de nouveaux fruits. C'eſt faire un monde à ſa mode & une phyſique de Roman, de vouloir faire en même tems, ſemer, germer, éclore & meurir la plûpart des fruits, que tous les Phyſiciens ſçavent bien avoir beſoin du concours ſucceſſif & alternatif de toutes ou de pluſieurs ſaiſons pour toutes ces élaborations, dont il n'y en a pas une qui ne ſoit néceſſaire pour les approprier à nos uſages.

Le P. Al. remarque même que ſelon pluſieurs Phyſiciens, l'hyver vaut mieux que l'été pour ſe bien porter. Pour le moins ils ſe valent bien l'un l'autre, & le printems nommément n'eſt pas la plus ſaine ſaiſon de l'année. Bien des maladies finiſſent aux premiers froids. Mais dans le vrai, chaque ſaiſon a ſes maladies & ſes incommodités comme ſes avantages & ſes

ens : & le vrai point auquel il
ut s'en tenir, c'eſt que la variété
: tous ces biens, de tous ces maux
êmes eſt un plus grand bien, un
us grand agrément au moins,
ıe l'unité ſtérile, ſoit de bien,
it de mal, que M. Pluche ima-
ne avec ſon printems perpétuel.

Car ce printems lui-même eſt
ut imaginaire, & n'eſt qu'un mot
ıide de ſens dans le ſyſtême en
ueſtion. C'eſt un printems Aſtro-
omique & nullement un printems
hyſique. C'eſt un équinoxe &
on un printems, comme le re-
ıarque fort bien notre Auteur,
ont voici la judicieuſe & ſaine
hyſique, toute de fait & d'obſer-
ation.

Dans l'arrangement préſent, qui
ſt trop beau pour qu'on dût être
nté de lui en ſubſtituer un ſoi
iſant plus beau, le Soleil ne reſte
oint fixé à l'équateur : il paſſe &
epaſſe d'un hémiſphére à l'autre.
ſe tranſporte du Midi au Nord,
t du Nord au Midi. Par là, quoi-

que toujours ſur quelque région de la Zone Torride, il n'en incommode trop long-tems aucune, & fait du bien à toutes. Par là il s'approche alternativement des Zones tempérées, y ranime tout par ſa chaleur, y répand par tout la fécondité, & y fait éclore des richeſſes immenſes. Il échauffe juſqu'aux extrêmités de la terre, & porte partout ſes bénignes influences.

Rien au reſte de mieux entendu que ſa marche. Il n'avance point d'une maniére bruſque & précipitée, & ſa chaleur croît par dégrés avec la plus juſte meſure. La terre eſt d'abord doucement agitée, ſes ſucs ſe forment peu à peu & acquiérent toute la fineſſe & le mélange le plus exquis : peu à peu les plantes ouvrent leurs fibres & leurs conduits, peu à peu ces ſucs s'y inſinüent, &c.

Au lieu que le Soleil répondant toujours juſte à l'équateur, nulle part il n'y auroit eu l'ombre même

de printems ni d'aucune saison tolérable. A l'équateur il n'y auroit eu que du chaud, mais un chaud affreux, sans aucun mélange de vraye fraicheur, & la Zone Torride toute entiére auroit été physiquement torride, au lieu qu'elle ne l'est guéres aujourd'hui qu'Astronomiquement & de nom.

M. Pluche convient que, sous la ligne au moins, le chaud auroit été insupportable, & il en fait une exception qui n'est pas bien dans un systême si général. Mais cette ligne n'est pas une ligne mathématique, & on ne peut guéres lui donner moins de largeur que celle que terminent les deux tropiques. Aujourd'hui malgré les vents & les pluyes & le mouvement du Soleil, cette Zone est fort brulée. Qu'auroit-ce été, si sans aucun rafraîchissement venu de la part de l'eau & de l'air, le Soleil immobile se fût constamment tenu au milieu d'une terre, par là sûrement brulée & condamnée à la plus

conſtante & la plus inféconde aridité ! *Voilà*, dit l'Auteur, *le beau fruit du nouveau ſyſtême pour une portion de terre qui eſt bien le tiers de la terre habitable.*

Le printems auroit donc été exclus par le plus ardent été, de toute cette Zone torride. Mais auroit-t-il été moins exclu par l'hyver, des deux zones polaires que nous appellons aujourd'hui glaciales, mais qui l'auroient été doublement par l'éloignement conſtant du Soleil. Car enfin quoiqu'il s'en rapproche juſqu'aux Tropiques, quel froid n'y fait-il pas, même en ce tems là ? Ce ſeroit donc bien pis, s'il ne s'en rapprochoit jamais, & que nul vent chaud, nous ajoûtons même nul feu ſouterrain n'en approchât. Car le ſyſtême de M. Pluche n'admet point de cavernes ſoûterraines avant le déluge, dans ſon printems perpétuel.

Il n'y auroit donc eu de printems que pour nos zones tempé-

rées. Pour d'automne, aucune partie de la terre n'en auroit joui, & c'eſt une ſaiſon de perdue pour toute la terre, comme il y en a trois de perdues pour chaque zone. Mais quel printems auroit été le nôtre, auroit-il reſſemblé à celui dont nous jouiſſons & dont jouit preſque toute la terre pendant quelques mois? On ne ſçauroit trop le définir. Tous ces ſyſtêmes nouveaux ſe ſubſtituent aux miracles, & veulent expliquer phyſiquement juſqu'aux malédictions de Dieu & aux châtimens des pécheurs, tantôt le déluge, tantôt l'embraſement final, tantôt le paſſage de la Mer rouge, &c. & ils auroient bien de la peine à développer leur prétendue Phyſique, ſans l'intervention de quelque miracle, & ſur les principes connus & admis de tous les Phyſiciens.

Toutes nos Plantes, dit le P. Al. auroient pouſſé ſans ceſſe dans le nouveau ſyſtême d'un Soleil

fixé à l'équateur, tous nos arbres auroient toujours été couverts de feuilles, de fleurs & de fruits, &c. Mais comment, & par quelle Physique connue de M. Burnet & de M. Pluche, la terre, les Plantes & les arbres ne se seroient-ils pas épuisés ? aujourd'hui tout s'épuise. C'auroient donc été d'autres arbres, d'autres plantes, une autre terre, ou bien Dieu auroit concouru par d'autres loix & par de vrais miracles à leurs productions.

Notre Auteur fait voir que le raisin en particulier ne donneroit point de vin avec un tempérament de chaud ou de froid toujours égal. Il est croyable que dans le systême supposé, le dégré de chaud & de froid étant précis & le même dans chaque point de chaque parallele, & différent dans les différens paralleles, il ne pourroit y avoir le même fruit dans deux paralleles différens, & que tous les grains de raisin d'une même grape meuriroient inégale-

les uns assez & les autres
ou trop peu, & que d'une
& d'un sep à l'autre, ce se-
même inégalité, le même
le même défaut.
tre Auteur n'omet rien, &
systême nouveau n'a été plus
iment analysé, & pris par
es foibles, ses vices & ses
s. L'Ecriture Sainte est en-
ici contre M. Pluche. Et
ne dise pas qu'il ne s'agit ici
: Physique, & non de Théo-
. Pour le moins la Physique
t pas contredire la Théolo-
: ce n'a jamais été qu'un
fuyant dans Descartes, de
iu sujet des erreurs d'une
re essentiellement étendue,
& éternelle selon lui : *Je*
ilosophe, & ne suis pas Théo-
La Théologie n'est qu'une
ophie, sacrée il est vrai,
qu'elle roule immédiatement
eu & sur ses œuvres les plus
liates & surnaturelles.
ii la question présente est

aussi Théologique que Physique, puisqu'elle entreprend d'expliquer les œuvres les plus immédiates de Dieu, la punition du péché, les malédictions surnaturelles, la création même ou la constitution la plus primitive de la Nature, un changement tout miraculeux, fait dans le cours de la terre ou du soleil, &c.

Or dès la création de la Lune & du Soleil, l'Ecriture déclare que ces Astres sont donnés au monde pour marquer les tems, les saisons, les années, les jours & les nuits, *in signa & tempora, & dies & annos*. C'est le mot *tempora*, qui selon tous les Peres & les Interprêtes signifie les saisons. Nous pensons, dit S. Basile, que l'Ecriture appelle *tems*, le changement alternatif des saisons, l'hyver, le printems, l'été & l'Automne. S. Chrysostôme dit aussi que le cours du Soleil & de la Lune nous donne la connoissance des tems & de la vicissitude des saisons. Théo-

ıret dit que le Soleil par son
urs forme la diversité des sai-
ns que l'Ecriture entend sous le
m de *tems*. S. Ambroise de
ême.

Le passage du huitiéme Chapi-
: de la Genèse, verset 22. est
core plus formel & tout à fait
ns réplique. Dieu touché du sa-
fice de Noë après le déluge, &
ı malheur qui venoit d'arriver
genre humain; que ses péchés
voient comme forcé de détruire
esque tout entier, déclare que
sormais il n'enverra plus de dé-
ge, & ne dérangera plus le bel
dre des saisons jusqu'à les con-
ndre & à les détruire, & qu'ainsi
nuit & le jour, l'hyver & l'été,
froid & le chaud, le tems de la
nence & celui de la moisson se
ccéderont réguliérement à ja-
ais. *Cunctis diebus terra, semen-
& messis, frigus & æstus, æstas
hyems, nox & dies non requies-
nt.*

Le P. *Al.* remarque que l'hy-

ver & l'été, les saisons en un mot sont données ici dans le même ordre que le jour & la nuit. Or l'ordre du jour & de la nuit est de la premiére institution & du premier jour même de la création. M. Pluche en convient. La diversité des saisons est donc de la même institution, d'autant mieux que ces deux ordres tiennent au même principe, le jour & la nuit formant une vraye diversité de saisons, de chaud & de froid, d'été & d'hyver en petit, & ces saisons en grand n'étant jamais qu'une combinaison de plusieurs jours & de plusieurs nuits mêlées différemment ensemble.

On doit remarquer aussi, que c'est par voye de bénédiction expresse, & comme un bien formel que Dieu donne ou rend ici aux hommes cet ordre de saisons, que la malédiction du déluge avoit commencé d'abolir en les confondant. Comment cet ordre seroit-il une bénédiction de Dieu, com-

ent en auroit-il fait l'objet ſpé-
al d'une promeſſe au moment
ı'il ſe déclare appaiſé, ſi c'étoit
moment où il l'eut ſubſtitué
ıns ſa colere à un ordre meilleur
un printems perpétuel, abondant
ı fleurs, en fruits, en délices,
ı'il avoit même laiſſé lorſqu'à
ıuſe du péché d'Adam il mau-
ſſoit la terre & comme toute la
ıture ? Les bénédictions de Dieu
roient donc plus funeſtes que
s malédictions. Nous donnerons
mois prochain l'Extrait des deux
ıtres ſuppoſitions que renferme
ſyſtême Anglois de M. Pluche.
ſeroit à ſouhaiter que le P. Al.
t uſage de ſon bon eſprit d'ana-
'ſe Phyſico-Théologique, pour
rer au clair comme ici, ce qu'on
oit penſer des ſyſtêmes préten-
ıs Philoſophiques, qui ſappent,
ıus un air de Phyſique, une in-
ıité de points de Théologie, de
ıi même & de Religion ; tels par
ıemple que le ſyſtême de Wiſton
ır les Cométes.

ARTICLE XXV.

***ANALYSE GE'OGRAPHIQUE** de l'Italie, dédiée à Monseigneur le Duc d'Orleans, premier Prince du Sang.* Par le Sieur d'Anville, Géographe ordinaire du Roi. *A Paris, chez la veuve Etienne & fils, rue S. Jacques, à la Vertu*, in-4°. *plus de* 300 *Pages.*

L'Avertissement rend compte de cet Ouvrage, & de bien d'autres ausquels il est relatif. On connoît la profondeur des vues & l'âpreté des études de M. d'Anville pour le renouvellement & la perfection de la Géographie. Cet Ouvrage soutient fort bien cette réputation. L'étude de l'Antiquité la plus reculée & la plus noyée dans les ruines des tems, est une de celles par où brille notre Auteur. Son caractére naturellement profond a dû surtout le tourner

ce côté ténébreux, sans le dé-
ırner cependant du moderne
nt il a donné, & dont il pré-
re des morceaux, d'autant plus
nineux, qu'ils naissent du sein
ces ténébres mêmes qu'il éclair-
avec tant de sagacité.
Les projets de M. d'Anville pour
renouvellement & la perfec-
ɔn de la Géographie, sont si
stes & détaillés en tant de mor-
aux, qu'il a falu la magnificen-
d'un grand Prince, zélé pour
ıtes sortes d'Arts, de Sciences
de Vertus, M. le Duc d'Orleans,
:ondé par un Chancelier, aussi
pour les plus grands ministéres
e M. le Marquis d'Argenson,
ıur faciliter à ce sçavant & la-
rieux Géographe. l'exécution &
ccomplissement de toutes ses
es. Les Arts surtout feroient de
ands progrès, si tous les Artis-
s, quoiqu'en petit nombre, du
érite & de l'application de M.
Anville, trouvoient des secours
éclairés & si puissans.

Mars 1746.

L'Auteur rend compte ensuite de ses projets. Il a trouvé que l'*infolio* ordinaire ne suffisoit pas pour des Cartes générales, telles que celle de l'Allemagne où une multitude de petits Etats tout aussi souverains & indépendans que les grands, ne peuvent entrer, & sont comme envahis par ceux qui n'y ont aucun droit. Dans les Mappemondes même, il y a de pareils morceaux qui attirent toute l'attention de l'esprit, & que les yeux n'y peuvent retrouver. Une Carte de deux feuilles rendra les yeux participans en ce genre de tous les plaisirs de l'esprit, & aura du reste l'avantage de retrancher une multitude de Cartes particuliéres dans lesquelles la répétition du limitrophe multiplie sans nécessité l'objet de la chose & la dépense du Public. Il n'y a que la difficulté de l'étalage & la trop grande étendue du coup d'œil qui puisse opposer ici quelque obstacle dans la pratique. Théoriquement parlant,

M. d'Anville a tout à fait raison ;
mais on paroît revenu de l'immen-
sité des anciennes Cartes. Les sça-
vans ont des appartemens trop res-
serrés, & ceux qui en ont de vastes
y préférent l'étalage des agrémens
du coup d'œil à ceux des agré-
mens de l'esprit, & surtout de
l'érudition.

Nous ne disons point ceci pour
exhorter M. d'Anville à changer
de plan ; nous exhorterions bien
plus volontiers le Public à chan-
ger de goût, n'y ayant que de
l'agrément, du frivole, du luxe,
& souvent du criminel dans ce
goût du Public, n'y ayant que du
olide & de l'utile dans celui de
et Auteur, qui du reste sous la
rotection d'un si grand Prince n'a
is besoin, comme la plûpart des
uteurs peu opulens, de se plier
x fantaisies & aux modes qui
'annisent les Arts & les Sciences
mes.

Par la grandeur de ses Cartes,
d'Anville nous fait espérer une

Mappemonde & une Europe assez completes, mais surtout une Asie supérieure à tout ce qui en a paru, non jusqu'ici, mais jusqu'à lui, car dans ses Cartes de la Chine, de la Tartarie & du Thibet nous avons beaucoup plus que l'ébauche de ce qu'il prépare en ce genre. Il parle lui même en ces termes.

» L'Asie a beaucoup acquis du
» côté de la Géographie depuis
» peu d'années. Ce n'est point exa-
» gérer que de dire que la Chine
» est aujourd'hui mieux connue
» que plusieurs autres parties de
» l'Europe. Les Révérends Peres
» Jésuites auxquels on en est re-
» devable, ont embrassé dans leur
» travail la Tartarie limitrophe de
» la Chine. Le Thibet dont on
» ne connoissoit presque que le
» nom, se trouve décrit & cir-
» constancié par leurs soins. On a
» extrêmement enchéri à l'égard
» de la Tartarie Septentrionale,
» sur des Cartes qui avoient déja
» effacé toutes les précédentes. Le

Mars 1746.

» voyage de Beerings a fixé la
» connoissance d'un nouveau con-
» tinent dans la partie la plus re-
» culée de la Tartarie, &c. ».

L'Afrique ne semble rien promettre de nouveau. L'Auteur annonce pourtant plus de détail sur la Barbarie, sur le Nil, des corrections même sur la source de ce Fleuve, source découverte & constatée jusqu'ici par les Jésuites Portugais; il promet diverses autres particularités sur la Mer Rouge, sur le Congo, sur Angola, la Guinée, le Senegal, sur l'intérieur même de cette troisiéme partie du monde, dont les contours mêmes sont à peine bien connus.

L'Amérique fournira deux Cartes à l'Auteur, suivant la division naturelle des deux espéces de continens. Le Septentrional qui est le mieux connu, sans l'être trop, & le Méridional où on ne connoît bien que le Paraguai, dont l'existence presqu'autant que la Carte, est due aux Missionnaires Jésuites, la plûpart Espagnols.

L'Auteur descendant réguliérement du général au particulier, vient à la France, sur laquelle il fait espérer toute l'exactitude dont est capable un Géographe tel que lui. On ose en prévoir une égale de sa part pour l'Allemagne, sur les difficultés mêmes qu'il laisse entrevoir, qu'il y a rencontrées: car il paroît de ceux pour qui les difficultés sont une ressource autant qu'un aiguillon à les surmonter. L'Italie où la sçavante Antiquité vient au secours de la Géographie moderne sera quelque chose de fort parfait, si nous en jugeons par le Livre même dont l'Auteur a jugé à propos de l'accompagner ou de la prévenir. Il n'annonce pas tout à fait la même précision pour la Carte d'Espagne, les Espagnols ayant été depuis 200 ans plus curieux de la Géographie du Pérou & du Méxique, que de celle de leur propre Pays.

La Carte des Isles Britanniques sera une des plus parfaites, les

Anglois étant naturellement un
les Peuples de l'Europe les plus
ıpres au travail, & au travail Géo-
nétrique de calcul & de combi-
ıaiſon d'où réſulte la perfection
le la Géographie & de l'Aſtrono-
nie, ſans parler de la perfection
le leur navigation, qui annonce
le grands ſecours pour la Géo-
graphie générale de l'Univers.

M. d'Anville promet du bon
ıuſſi ſur la Hongrie, ſur la Dal-
natie, ſur la Mer Noire, ſur le
Levant, ſur le monde Ancien,
en un mot un cours complet de
Géographie, qui ſûrement profi-
tera de tout ce que nous avons
uſqu'ici de plus exact, en le ſur-
paſſant de beaucoup. Le nombre
des Cartes ſera celui de 18.

Après cet Avertiſſement, l'Ou-
vrage commence par une eſpéce
de Préface ou de Diſcours géné-
ral, qui ne regarde que la Carte
d'Italie, dont tout cet Ouvrage
rend un compte exact. Ce diſcours
eſt ſuivi d'une eſpéce de Carte

analytiques qui ſuivent, (
en trois principales parties

La premiére partie conc
Lombardie. Dans la premi
tion, l'Auteur appuye t
Ouvrage ſur le Méridien
ris qui lui ſert de baſe, &
s'étend par le Dauſiné &
mont juſqu'à l'entrée du N
Rien n'eſt plus ſçavant que
niére dont l'Auteur paſſe
ridien de Paris à celui de
de-là à Grenoble & à Bria
il met ce pied des Alpes à 1
toiſes du Méridien de Pa
comparaiſon perpétuelle q
l'Auteur, des Itineraires
& modernes entr'eux, & a
meſures d'obſervation,
chef-d'œuvre de diſcuſſion
bonne & vraye critique.

Ce flambeau toujours à l
il arrive à Suſe, à Turin,

ceil, &c. La seconde section donne l'étendue & l'emplacement du Milanés, & sa liaison avec le point de Gènes. La troisiéme section, au lieu d'aller en avant, revient de Gènes au Méridien de Paris, par la position de l'Isle de Corse & son rapport avec Antibes. On sent la sagesse de ce retour, & en même tems sa nécessité pour constater Gènes même, Corse & tout ce qui appartient à l'Italie par des contrepositions réciproques qui se constatent mutuellement.

La section quatriéme reprend le fil direct de la route Géographique de Lombardie poussée jusqu'à Ravenne. La cinquiéme revient vers le Milanés par l'Etat de Venise. La sixiéme porte la discussion jusques dans les Alpes du côté du Nord, & jusqu'à Trieste du côté du Levant. La septiéme discute la Savoye, & tout ce qui est resté en arriere du Milanés. La huitiéme s'avance de Bologne & de Ravenne à Rimini; & le pas-

ſage du Méridien de Rome par Rimini donne lieu de diſcuter la différence de longitude entre les Méridiens de Rome & de Paris. Et voilà pour la Lombardie dont toutes les Villes & points principaux ſont déterminés les uns par rapport aux autres, & par rapport aux principaux grands points extérieurs, comme Paris, Rome, &c.

La ſeconde partie diſcute l'Italie citérieure avec la même ſagacité & le même ſuccès que la Lombardie. La premiére ſection fixe la Lombardie & la latitude de Rome, oriente ſes environs, & prend ſa route vers la Toſcane, la ſuivant juſqu'à Civita Vecchia, d'où la ſeconde ſection s'étend par pluſieurs routes juſqu'à Vada aſſez près de Livourne, & lie ce point de Vada avec la Corſe. Ce qui reſte ſur cette Côte & dans l'intérieur de la Toſcane eſt combiné dans la troiſiéme ſection avec la Lombardie limitrophe.

Ceci n'a-t-il pas l'air (car pour-

quoi n'en pas égayer la sécheresse) d'un Conquérant, d'un Charles VIII, d'un Louis XII. qui volant de Conquête en Conquête, & de Capitale en Capitale, étend de tems en tems les branches de sa domination dans les Pays collatéraux, par des points fixes qui ne sçauroient être trop multipliés. Encore ne le furent-ils pas assez; & les prises de possession Géographique par M. d'Anville sont d'une discussion si détaillée & si exacte, qu'elles n'ont rien à craindre des ligues les plus analytiques de tous les Géographes de l'Italie ou d'ailleurs. Tout se ressemble, & en fait de Conquêtes, on ne sçauroit trop les fonder sur la multiplication des points fixes dans les branches directes & collatérales d'une sçavante Topographie Militaire. Les Romains, au défaut des Cartes, y suppleoient avantageusement par des mesures locales & des itinéraires qui assûroient la marche des Troupes dans

tous les recoins des pays conquis ou révoltés.

La section quatriéme de M. d'Anville, après avoir ouvert trois grandes voyes Romaines, qui menent de Rome à la Mer Adriatique, commence par la Flaminienne qui le ramene à Rimini, auquel il lie Ancone, qu'il combine avec Trieste. La seconde section revient à la Mer Adriatique par la voye Salarienne; & la troisiéme, par la Valerienne. Et l'Auteur commence ici à déterminer la largeur de l'Italie prise de l'embouchure du Tibre à celle de l'Aternus. Et c'est là toute la partie de l'Italie citérieure.

La troisiéme partie de l'Italie ultérieure discute dans une premiére section la voye Appienne dans l'intervalle de Rome à Terracine. Dans la seconde, la même voye est conduite à Capouë, & sa jonction avec la voye Latine, & avec toute l'extension de celle-ci depuis Rome est discutée, &

après la position de Naples, on revient vers Monte Circello & Ostie,

La troisiéme continue la voye Appienne de Capouë à Brindes, & recapitule les distances en revenant jusqu'à Rome. La quatriéme part de Brindes & se porte à Otrante, au Promontoire Yapigien ou Cap de Leuca & à Tarente. On revient de Tarente à Benevent sur la voye Appienne, & du Fleuve Aufidus à l'Aternus où finit la voye Valerienne. La section cinquiéme reprenant du point de Capouë, s'étend jusqu'à Regio dans la partie de l'Italie la plus reculée vers le Midi.

La sixiéme section combine l'extrêmité Méridionale de l'Italie avec les latitudes de Messine, Syracuse & Malthe, & discute la longitude sur les observations faites à Palerme & à Malthe. Et tout cela finit par un travail admirable ou par un résultat de travail qui flate infiniment l'œil éclairé, *c'est-à-dire*, l'esprit en l'éclai-

rant d'un rayon ſenſible qui le charme par la facilité dont il perce l'œil pour arriver juſqu'à lui.

Ce ſont trois Cartes fort différentes de la même Italie, miſes l'une ſur l'autre, de maniére que ſans aucune confuſion, on en voit d'un ſeul regard toute la diverſité générale & de détail, diverſité comme infinie, car elles n'ont qu'un point commun qui eſt Rome, ou deux tout au plus, étant toutes trois de même ſens. Ce ſont les Cartes de Meſſieurs Sanſon & Deliſle, poſées avec toute la juſteſſe dont elles ſont capables l'une ſur l'autre, & ſur celle de M. d'Anville.

Elles ſont ſur elle en effet : car l'Italie ayant de tout tems été comparée à une botte dont elle a réellement l'air aſſez marqué, on peut comparer l'Italie à la jambe même, au pied & au genouil, dont les Cartes des deux autres habiles Géographes ſe diſputent à qui ſera la botte ou le bas avec

ez peu de justesse même, étant
mmunément plus grandes que
Carte de M. d'Anville, & ne
ssant pas d'être plus resserrées
ns le détail de quelques parties.
La diversité des traits diversifie
'œil les trois Cartes. Le trait de
. Sanson est ponctué, celui de
. Delisle est continu & lineaire,
lui de M. d'Anville est lineaire
hâché ou ombré. Selon celui-
le continent de l'Italie est de
650 lieues quarrées au plus,
fixant la longueur de la lieue
3000 pas géométriques ou
;00 toises. Le trait de M. De-
le contient environ 13200
eues, ce qui fait 2550 plus que
en compte M. d'Anville. M.
nson en compte 14100, dont
excès sur M. d'Anville est de
450. Encore notre Auteur craint-
que son propre compte ne soit
iflé, & que l'Italie ne soit plus
etite qu'il ne la fait.

Ce que l'Italie de M. Sanson a
e plus extraordinaire, est qu'il

en fait venir ce qu'on appelle la genouliere en deçà de la position réelle de Clermont en Auvergne, empiétant de trois dégrés à l'Occident sur la position de Grenoble, de Lion, par celle qu'il donne à Turin, à tout le Piemont & à la Savoye, ce qui est exorbitant. Mais cela ne doit rien diminuer de la gloire d'un si sçavant & si laborieux Géographe, qui a bien autant perfectionné la Géographie de ses devanciers, qu'il a donné l'exemple & la route à ses Successeurs pour la perfectionner lui-même. La Géographie n'est pas une science aussi superficielle qu'on voudroit l'imaginer. La lecture seule des discussions de M. d'Anville le prouvera à quiconque pourroit encore en douter.

ARTICLE XXVI.

HISTOIRE GENERALE des Voyages, &c. Premiére Partie. Voyages au Sud-Est & aux Indes Orientales. Livre premier. Suite de l'Article XVIII. au mois de Fevrier.

A parler exactement le Titre de nouveau Monde, qu'on donné aux découvertes du XV t du XVI. siécle, ne convient u'à l'Amérique. Mais dans l'Ouvrage, dont nous entreprenons de onner l'Extrait, on étend ce nom plusieurs parties de l'Afrique & e l'Asie, dont on n'avoit que des onnoissances fort confuses, lorsque les Portugais commencerent naviguer le long des Côtes de 'Afrique.

Tout paroît avec raison prédieux à notre Auteur dans les premiéres expéditions des Portugais; & comme il attribuë avec justice

à Dom Henry, Duc de Viseo, & troisiéme des Fils de Jean I. Roi de Portugal, d'avoir non seulement conçu & inspiré à sa Nation un dessein si noble & si grand, mais encore d'en avoir beaucoup avancé l'exécution, il n'a rien oublié pour faire bien connoître à la postérité ce Prince, qu'il ne craint point d'appeller l'*Auteur & le Consommateur* de toutes les découvertes : le portrait qu'il en fait mérite d'être lû.

Les premiers Vaisseaux, qu'il fit partir, n'allerent que jusqu'à *Bojador*, qu'ils n'oserent doubler, mais il n'est pas vrai, comme le dit notre Auteur, que *Bojar*, d'où ce Cap a pris son nom, signifie en Espagnol, l'Ouest, parce qu'il avance près de quarante lieuës à l'Occident. C'est un verbe Portugais, qu'il ne faut pas confondre avec le *Bogar*, ou *Vogar* des Espagnols, lequel signifie *voguer*, *Bojar* ou *far Bojo* en Portugais veut dire *faire un ventre*, comme une bar-

rique, & le Cap de Bojador a en effet cette figure.

Trois ans aprés cette premiére tentative, c'eſt-à-dire, en 1418, on découvrit l'Iſle de *Porto Sancto*; & l'année ſuivante, l'Iſle de *Madere*, où l'Infant Dom Henri fit planter des Cannes de Sucre, qu'il avoit fait venir de Sicile. En 1432 Gilânez doubla le premier le Cap de Bojador, & en 1434 il découvrit la Côte d'*Angra de Ruyvos*. En 1442 Nuño Triſtan découvrit le *Cap Blanc*, & l'année ſuivante Antoine Gonzalez Baldaya reconnut vis-à-vis ce Cap les *Iſles d'Arguin*, où l'Infant fit dans la ſuite bâtir un Fort dont les Hollandois ſe ſont rendus les maîtres, il y a déja plus d'un ſiécle. Gonzalez apperçut auſſi ſur la même Côte de la Poudre d'Or dans un ruiſſeau qui coule environ ſix lieuës dans les Terres, & qu'il nomma *rio del oro*. En 1445 Gonzalez de Cintra, débarqua un peu plus loin dans une Baye, où il

perdit ſept de ſes gens, que les Mores ſurprirent & tuérent, quelques-uns croyent qu'il y périt lui-même, & que ce fut ce qui fit donner à cette Baye le nom d'*Angra de Cintra*. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui ſimplement *Angra*.

Notre Auteur ne met la premiére découverte des *Canaries*, qu'en 1395, ſous le régne & au nom de Henry III. Roi de Caſtille. Il eſt cependant vrai qu'en 1345 le Comte de Clermont, Louis de la Cerda, petit-Fils d'Alphonſe X. Roi de Caſtille, & dont ce Prince avoit deshérité le Pere en faveur de Sanche ſon cadet, fut couronné à Avignon Roi des Canaries, dont quelques Navigateurs Génois & Catalans avoient donné connoiſſance. Il eſt vrai que ce Prince n'ayant pas jugé à propos d'aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Royaume, où n'étant point en état de faire les frais néceſſaires pour cette expédition,

es Canaries retomberent dans
'oubli ; qu'elles furent ensui-
e retrouvées sous Henri III,
ui les donna à Jean de Bethan-
ourt, d'autres disent, à Robert
le Braquemont, Amiral de Fran-
e, qui l'avoit fort bien servi, &
ui les céda à Jean de Bethancourt,
on parent.

Cependant quelque ardeur
ue les Portugais eussent témoi-
née pour seconder le zéle de Dom
Henri, la crainte arrêtoit encore
es plus hardis, parce que l'espé-
ance du profit n'augmentoit point
 proportion des dangers d'une
pareille entreprise. A la vérité on
omprenoit bien que si l'on par-
enoit à trouver un passage aux
ndes Orientales par les Mers d'A-
rique, on seroit bien dédomma-
gé de ce qu'il en auroit coûté
our y réussir ; mais cela étoit en-
ore douteux. Dom Henri trouva
ien le moyen d'encourager quel-
ques Navigateurs, mais quelques-
unes de leurs tentatives furent

malheureuses, & pour surcroît de disgraces, ce Prince perdit le Roi Edouard, son frere, qui laissa sur le Trône Alphonse V. en bas âge. Les troubles, qui agiterent le Royaume pendant la minorité, & les ordres, qui furent donnés en 1460 de faire désormais les découvertes au nom du Roi, achéverent de ralentir la chaleur, avec laquelle on s'étoit porté d'abord à ces entreprises éloignées. Cependant l'année suivante Dom Henri eut la permission de peupler les *Isles Açorres*, & de bâtir aux Isles d'Arguin le Fort dont nous avons parlé.

Selon notre Auteur, les *Isles du Cap Verd* furent déouvertes en 1462 par Antoine de Noli, Génois, qui avoit été envoyé au Roi Alfonse par sa République: cependant de fort bons Mémoires disent que Noli découvrit le premier jour de Mai 1449, trois de ces Isles, à la premiére desquelles il donna le nom de Mai,

aux deux autres les noms de S.
cques & de S. Philippes, &
ı'en 1460 toutes les autres fu-
nt reconnuës. Quoiqu'il en soit,
Duc Henri mourut en 1463,
ant poussé ses découvertes jus-
ı'à *Sierra Liona.* En 1469, le
ofit qu'apportoient les nouveaux
ablissemens, étoient encore
en modiques, puisque le Com-
erce de Guinée, qui étoit le
us considérable de tous, ne fut
ors affermé que 500 ducats.
ependant dès l'année 1463 on
oit établi à *La Mina* au cinquié-
e dégré de latitude un commer-
d'or.

Au reste il s'en faut bien qu'on ait
ı connoissance de tous les Voya-
s, que firent alors les Portugais,
ı il faut dire que plusieurs firent
u d'impression dans le tems :
r en 1525 on trouva aux Mo-
ques des Portugais, qu'en Por-
gal même on ne sçavoit pas y
re allés; & dans la même an-
e on apperçut dans l'Isle de S.

Matthieu, qui eſt par les deux dégrés de latitude Méridionnale, pluſieurs traces de Portugais, des Arbres fruitiers & des Oiſeaux apprivoiſés, quoique l'Iſle fut déſerte, une Inſcription Portugaiſe, & la deviſe Françoiſe, *Talent de bien faire*, qui étoit celle du Prince Henri, & que les Matelots de cette Nation avoient accoutumé de laiſſer dans tous les lieux, où ils abordoient.

Ce qu'on avoit principalement en vûë en cherchant un paſſage aux Indes, par le tour de l'Afrique, étoit le commerce des Epiceries. Jean II. Fils & Succeſſeur d'Alfonſe V. voyant cette découverte déja bien avancée, craignit que les autres Princes de l'Europe n'en vouluſſent un jour partager les profits avec le Portugal, ſans avoir eu part à la dépenſe, & il fit déclarer en 1484 à toutes les Cours des Princes Chrétiens, que ceux qui lui fourniroient des Hommes pour faire des Conquêtes ſur les

Infideles, recevroient un retour proportionné à leurs avances ; mais on regardoit encore ſon entrepriſe, dit notre Auteur, comme chimérique, du moins comme incertaine. Alors il s'adreſſa au Pape, & il en obtint, qu'aucun autre Prince n'auroit la liberté de faire des découvertes de l'Occident au Levant, & que ce qui y ſeroit découvert par d'autres Nations que la ſienne, appartiendroit à la Couronne de Portugal. Notre Auteur prétend que cette donation fut dans la ſuite préjudiciable à ce Royaume ; mais la raiſon, qu'il en apporte, prouveroit ſeulement qu'elle n'empêchoit point qu'on n'allât aux Moluques & aux Indes par l'Occident, comme firent les Eſpagnols après la découverte du détroit de Magellan, & comme font tous les jours les François, les Hollandois & les Anglois par le détroit de le Maire.

La même année Diego Can entra dans la Riviere de *Congo*, d'où

il ramena en Portugal quelques Habitans de ce Royaume, & cette découverte eut toutes les heureuses suites, que l'on sçait. Celle du Royaume de *Benin*, où les Portugais furent bien reçûs, donna les premiéres connoissances de l'Empire des Abyssins, dont le Benin étoit feudataire, & qu'on crut être le Prêtre-Jean, dont on avoit alors une idée fort confuse. En 1486, Barthelemy Diaz fit d'inutiles efforts pour pénétrer dans les Etats de ce Prince, mais il en fut dédommagé par la découverte du Cap des Tourmentes, dont le Roi de Portugal changea le nom en celui *de Cap de Bonne Espérance.* Ce ne fut pourtant point par là, que les Portugais entrerent pour la premiére fois dans les Indes. Jean II. avoit chargé Pierre de Covillan & Alfonse de Payva d'aller par terre à l'Enquête du Prêtre-Jean. Ces deux Gentilshommes allerent jusqu'aux Indes, où Payva mourut : Covillan, après

n avoir parcouru une bonne par-
ie, passa à la Cour du Roi des
Abyssins, qui le retint long tems
lans ses Etats, & envoya en Eu-
ope un Prêtre, nommé Luc
Marc, qui se rendit d'abord à
Rome, puis à la Cour de Por-
ugal.

Ce ne fut que dix ans après le
lépart de Covillan & de Payva,
que Dom Vasco de Gama fit par
Mer en doublant le Cap de Bon-
ne Espérance le premier voyage
les Indes, mais dans cet intervalle
e Roi Jean II. vit avec bien du
chagrin en 1492 Christophe Co-
omb, dont il n'avoit pas voulu
agréer les services, entrer dans le
Port de Lisbonne, après avoir dé-
couvert les Indes Occidentales.
Ce Prince mourut deux ans après,
& ce fut le Roi Emmanuel, son
Successeur, qui acheva d'ouvrir le
chemin des Indes à ses Flottes. La
découverte du Cap de Bonne Es-
pérance n'avoit pourtant pas per-
suadé à tous les Portugais que

cette entreprise fût encore une chose possible, & les tempêtes, qui avoient si fort effrayé Diaz, y paroissoient à plusieurs un obstacle invincible.

Mais le grand Emmanuel n'en jugeoit pas de même. Ce Prince sçavoit connoître & choisir les sujets propres à l'exécution de ses desseins. Il arma une Flotte, & en donna le commandement à Vasco de Gama, dont il avoit éprouvé la prudence, la fermeté, le courage & l'expérience, il lui mit en main le Pavillon d'Amiral, sur lequel étoit la Croix de l'Ordre de Christ, & lui fit faire serment de fidélité sur cette Croix. Gama mit à la voile le 1 Juillet 1497 & fit sur sa route quelques nouvelles découvertes, mais il manqua celle de *Sofala*, parce qu'il en passa trop au large, & au mois d'Avril 1498, il mouilla dans le Port du Mosambique, dont le Roi chercha à le faire périr, mais dont la découverte fut dans la suite très-

rtile aux Portugais, qui y trouvent toujours une relâche sûre & commode en allant aux Indes.

L'exposition de l'état où se trouvoient les Indes à l'arrivée de Gama, les diverses Monarchies, qui les partageoient, le caractére des Peuples, leurs Mœurs, leurs Coutumes, leur Religion sont ici exposés avec précision & avec exactitude. La mauvaise réception que l'on fit à l'Amiral dans la Cour du Samorin, ou Roi de Calicut, & les dangers, qu'il y courut par les intrigues des Mahométans, que l'on comprend tous dans les Indes sous le nom général de *Mores*, appartiennent plus à l'Histoire des Conquêtes des Portugais, qu'à celle des Voyages, mais l'une & l'autre sont ici tellement liées ensemble, qu'il n'est pas possible de les séparer, & nôtre Auteur n'a point abusé de cette nécessité; il dit tout ce qu'il faut dire, & rien au de-là.

Le succès de ce voyage chagri-

na autant les Puissances de l'Europe, qui avoient refusé les offres de la Cour de Portugal, qu'il causa de joye à Dom Emmanuel. Ce Prince dès l'année suivante 1500 fit équiper une Flotte plus nombreuse & mieux montée que la premiére, & en donna le commandement à Pierre Alvarez Cabral. Cette seconde navigation fut traversée par de grandes tempêtes, dont la premiére dissipa plusieurs Navires, & jetta celui, que montoit Cabral, sur une Côte de l'Amérique Méridionnale, qu'il ne connoissoit point : par bonheur il y trouva un Port, où il entra, & qu'il nomma *Porto Seguro*. Il y fit dire la Messe & planter une Croix, prit possession du Pays, & lui donna le nom *de Sainte Croix*, mais celui de *Brasil*, ou *Bresil*, que lui donnoient les Habitans, a prévalu. Il est étonnant que notre Auteur ne nous ait pas averti que le Bresil avoit déja été découvert par les Espagnols. Car nous ap-

d'Antoine Herrera, que
; de Janvier de la même
c'est-à-dire, deux mois
:elâche forcée de Cabral,
Yañez Pinçon, qui avoit
gné Christophe Colomb
emier voyage, prit terre
p du Bresil, qu'il nomma
e Consolation, & dont on
changé le nom en celui
ugustin.
ıouvelle tempête, qui du-
ırs, fit périr quatre Vais-
: la Flotte avec leurs Equi-
& mit tous les autres en
langer. A cela près, le
de Cabral fut assez heu-
ır n'eût-il fait que décou-
resil, que les Espagnols ne
querent point, ıl pouvoit
r d'avoir rendu au Roi son
un service, dont on ne
oint beaucoup à compren-
portance. Il fit d'ailleurs
les tout ce qu'on pouvoit
e de lui. Le Samorin le
en d'abord, mais à l'insti-

gation des Mores, il lui tendit plusieurs piéges, & lui fit quelques insultes. Cabral s'en vengea en réduisant en cendres une partie de Calicut. Puis il alla jetter les fondemens du Commerce à *Cochim* & à *Cananor*, & arriva à Lisbonne le dernier jour de Juillet de 1501 avec six de ses Vaisseaux, de douze, dont sa Flotte étoit composée.

Le Roi de Portugal n'avoit pas attendu son retour pour envoyer une nouvelle Escadre aux Indes. Elle n'étoit composée que de quatre Caravelles, qui furent commandées par Jean de Nove, lequel fit dans ce voyage quelques nouvelles découvertes, entr'autres celle d'une Isle située entre le Mosambique & Quiloa, à laquelle il donna son nom; & celle de l'Isle de sainte Helene. Mais sur le rapport de Cabral, Emmanuel comprit que pour établir solidement le commerce dans les Indes, & pour y travailler efficacement à la

ıversion des Infideles, il étoit
:essaire d'y donner une grande
e de sa puissance & de ses ri-
:sses; il arma vingt Vaisseaux,
nt il confia le commandement
Vasco de Gama, qu'il honora
Titre d'Amiral des Mers d'O-
nt. Cette Flotte appareilla le
de Mars 1502, au nombre de
inze voiles; les cinq autres, qui
voient faire une division à part
s les ordres d'Etienne de Ga-
ne s'étant pas trouvé prêts à
ːir. Ce second voyage de Vas-
ıt aussi heureux que prompt.
niral rentra dans le Port de
›nne le premier de Septem-
503, chargé de gloire & de
ses. Il avoit ruiné presqu'en-
ıent Calicut, battu la Flotte
norin, établi des Comptoirs
ıim & à Cananor, reçû des
sadeurs des Chrétiens de
nor, qui se soumirent au
Portugal, & fait plusieurs
ù il avoit trouvé de grands

Mais à peine fut-il parti des Indes, que le Samorin se vengea sur le Roi de Cochim des pertes, que lui avoient causé les Portugais. N'ayant pu l'engager à renoncer à leur Alliance, il fit marcher contre lui une Armée formidable. Le Roi de Cochim se battit en brave, mais avec des forces si inférieures, qu'il fut entiérement défait, & obligé de se réfugier dans l'Isle Vaïpi, où il fut bientôt assiégé, après que sa Capitale eut été entierement ruinée; mais François d'Albuquerque, qui étoit parti avec Alfonse, son Frere, & Antoine Saldaña, tous trois avec une forte Escadre, défit le Roi de Calicut, & rétablit celui de Cochim, qui par reconnoissance lui permit de bâtir un Fort & une Eglise dans ses Etats. Alfonse d'Albuquerque défit ensuite la Flotte du Samorin, que tant de malheurs obligerent à demander la Paix : mais il ne l'eut pas plutôt obtenuë, qu'il recom-

ença ses hostilités, & attaqua le
oi de Cochim. Edouard Pache-
ɔ fut envoyé au secours de ce
rince, & les deux Alburquerques
eprirent la route de Portugal,
ivant les ordres, qu'ils en avoient
eçûs. Alfonse arriva heureusement
Lisbonne, chargé d'Epices &
'autres Marchandises précieuses.
)n n'a jamais sçu ce qu'étoient
evenu son Frere, ni aucun des
'aisseaux de son Escadre. Saldaña
e son côté soumit le Roi de
Iombasa, & le rendit tributaire
e la Couronne de Portugal.

Le départ des deux Albuquer-
ues fit concevoir au Samorin de
randes espérances de se relever
e ses pertes, & de faire repentir
e Roi de Cochim d'avoir pris le
arti des Portugais. Il réussit à for-
ner une Ligue, où entrerent pres-
ue tous les Souverains de cette
artie de l'Inde, & se trouva bien-
ôt avec des forces sur Mer & sur
'erre capables d'écraser son Enne-
ni. Mais ce Prince avoit dans le seul

Pacheco une ressource, qui fit tourner tous les efforts des Ligués à leur honte. C'est ici proprement, que commence la Conquête des Indes, & le Portugal y produisit d'abord un Héros, qu'aucun de ceux qui lui succédérent n'effaça, ni pour la valeur, ni pour l'habileté; c'est sur ce pied là que Pacheco fut regardé en Portugal, lorsqu'il y retourna en 1506.
» Emmanuel le fit asseoir auprès
» de lui sous un Dais, & dans cet-
» te situation le fit porter avec
» lui dans l'Eglise Cathédrale au
» milieu d'une foule de Peuple,
» qui célébroit les exploits de ce
» Héros. Cependant par un étran-
» ge exemple de révolution de la
» fortune, & de l'inconstance des
» faveurs Royales, il le fit arrêter
» quelque tems après, sans que
» l'Histoire nous apprenne la
» cause de ce changement, &
» l'ayant fait renfermer dans une
» étroite prison, il l'y laissa mou-
» rir misérablement.

Ce qui étonne davantage en voyant la rapidité & l'étenduë des Conquêtes, que firent alors les Portugais sur les deux Côtes d'Afrique & dans les Indes Orientales, c'est qu'ils y eurent à faire à des Ennemis, qui ne manquoient de rien pour se bien défendre; » mais pour se former une idée » juste de ces merveilleuses vic» toires, dit notre Auteur, il faut » comprendre ce qu'étoient alors » toutes ces Nations de l'Afrique » & de l'Asie, qui manquoient » également de courage & de dis» cipline, & qui avec une Artil» lerie souvent fort nombreuse, » avoient peu d'habileté pour s'en » servir. » Venant ensuite aux expéditions de François d'Almeyda, qui fut le premier Viceroi des Indes, il observe qu'encore qu'il en coûtât beaucoup d'Hommes & d'argent au Portugal pour établir sa domination & son commerce dans ces nouvelles découvertes, *il en étoit* bien dédommagé par

ce que ces établiſſemens lui épargnoient de frais & de peines pour le commerce des Epices & des autres richeſſes de l'Inde. Notre Auteur entre ici dans un détail du Commerce des Indes fort inſtructif, & fait voir que par une ſuite des Conquêtes des Portugais ce Royaume en attira à lui tout le profit.

Pluſieurs ouvrirent enfin les yeux, & le Soudan d'Egypte pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à menacer de détruire le S. Sepulcre de Jéruſalem, ſi on ne lui donnoit point ſatisfaction ſur cet article. Mais le Roi de Portugal ſe moqua de ſes menaces, & comme le Pape, à qui le Soudan s'étoit adreſſé, en paroiſſoit allarmé, Emmanuel, à qui S.S. en avoit écrit, lui manda que ſon intention étoit d'étendre par ſes découvertes la Foi Catholique & la Juriſdiction de l'Egliſe Romaine. La démarche du Soudan lui fit prendre enſuite la réſolution de fortifier ſes

Flottes, & tous les lieux, où ses Sujets avoient commencé des Etablissemens. Ainsi ayant nommé Dom François d'Almeyda premier Viceroi des Indes, il lui équipa une Flotte de vingt-deux Vaisseaux, où il fit embarquer 1500 Hommes de Troupes réglées. *Quiloa*, sur la Côte Orientale d'Afrique fut le premier endroit, où l'Amiral bâtit un Fort, & tous les postes importans de cette Côte depuis le Cap de *Guardafu* jusques là furent pareillement fortifiés. Pierre d'Annaya s'assûra pareillement du Royaume de *Sofala*. Tous ces lieux sont ici fort bien décrits. Outre les Mines d'or, qui sont très-abondantes à Sofala, on y voit des Edifices d'une structure merveilleuse avec des Inscriptions d'un caractére inconnu. Ils valoient bien, ce semble, la peine qu'on les envoyât en Europe pour voir si on ne les y pourroit pas déchifrer, & en tirer des lumiéres *précieuses* pour l'Histoire.

La découverte de Ceylan fut un des premiers fruits de l'arrivée du Viceroi, lequel eut encore la satisfaction de la devoir à Dom Laurent d'Almeyda, son Fils, dont le nom est célébre par bien d'autres expéditions dans les Fastes de l'Inde Portugaise. La même année que Dom Laurent découvrit cette Isle fameuse, c'est-à-dire, en 1508. Dom Alfonse d'Albuquerque avec sept Vaisseaux & 460 Hommes osa bien insulter Ormuz, & sommer de payer un tribut à la Couronne de Portugal, un Roi, qui avoit actuellement pour sa défense trente mille Soldats bien armés, & une Flotte de quatre cent voiles, & il y a bien de l'apparence qu'il l'y eût forcé, si plusieurs de ses Capitaines ne s'étoient pas laissé gagner par ce Prince. L'année suivante il succéda dans la Vice-Royauté à Dom François d'Almeyda, & les belles actions, qu'il fit tandis qu'il occupoit cette Place,

i ont mérité le surnom de Grand. Les Portugais, si l'on en croit Fa-ı, furent redevables de leur Eta-issement dans l'Asie à Edouard ıcheco, à François d'Almeyda, à Alfonse d'Albuquerque, & si ›n veut porter un jugement dé-ıtéressé des exploits, qui ac-ıirent aux Portugais la Couron-: de l'Asie, on trouvera qu'il n'y 'oit que Pacheco, qui fut ca-ıble de la forger avec cette fiere ıaleur, qui fondit les armes & ııt l'or de l'opiniâtre Samorin; ı'Almeyda seul pouvoit lui don-:r sa forme & la polir avec son ›ée & celle de son Fils, qui hu-:ilierent l'orgueil du Turc; & ıe le grand Albuquerquë seul ›uvoit y mettre la derniére main, ı l'ornant de ses trois plus pré-eux joyaux, Goa, Malaca, & ırmuz. Mais ils jouirent peu de :ur gloire, car nous avons vû ue le premier mourut en prison, : second après avoir perdu son ils dans un combat sur Mer, pé-

rit lui-même par la main des Negres en retournant en Europe, & le troisiéme mourut de chagrin peu de tems après qu'on lui eut donné un Sucesseur.

Mais ce qui fait la principale gloire du Grand Albuquerque, c'est qu'après avoir porté la puissance de sa Nation dans les Indes jusqu'à son comble, sa mort fut immédiatement suivie de sa décadence. Ce n'est pas que depuis ce tems là on n'ait encore beaucoup étendu son commerce, & qu'il n'ait paru de tems en tems des Héros, qui n'avoient rien d'inférieur aux premiers; & il y a certainement beaucoup de mauvaise humeur dans ce qu'a écrit un Historien Portugais, que notre Auteur cite sans le nommer. « Jusqu'alors, dit-il, les Géneraux » n'avoient écouté que les inspi» rations du véritable honneur, » & n'avoient donné le nom de » richesses, qu'à ces armes victo» rieuses, qui les rendoient supé-

» rieurs à l'or même, qu'elles leur
» faisoient acquerir ; mais dans la
» suite ils se livrerent si entiere-
» ment au commerce, que tous
» les Officiers militaires ne furent
» plus qu'un mêlange de Mar-
» chands : ainsi la gloire du com-
» mandement devint une honte,
» l'honneur un scandale, & la re-
» putation un sujet de reproche. »
Jn Auteur si passionné méritoit
il d'être cité ?

En 1517, Edouard Coello con-
clut avec le Roi de Siam un traité
l'amitié, qui fut durable, & fit
une grande augmentation au com-
merce des Portugais, & dans le
même tems, Fernand Perez d'An-
lrada penetra jusqu'à Canton dans
a Chine, où il fit aussi un traité
le commerce, & d'où il revint à
Malaca chargé de richesses. Mais
Simon d'Andrada son frere, y
étant retourné en 1521, s'y com-
porta si mal, qu'il en couta la vie
à Thomas Perés, qui y avoit été
envoyé en qualité d'Ambassadeur

& que la porte de ce grand Empire fut long-tems fermée aux Portugais. La même année Antoine de Brito passa aux Molucques à dessein de bâtir un fort à Ternate, dont le Roi le souhaitoit beaucoup & fut bien surpris de trouver des Espagnols à Tidor, Isle voisine de Ternate. C'étoit les débris de l'Escadre de Magellan ; ils reprirent ensuite la route d'Espagne par les Indes sur le célébre Vaisseau *la Victoire*, le premier qui ait fait le tour du monde. Enfin en 1542, le Japon fut découvert à peu-près en même tems par deux endroits. Notre Auteur ne parle que du Navire qu'une tempête jetta par hazard dans le Port de Cangoxima: il a apparemment ignoré, ou n'a pas voulu croire que Fernand Mendez Pinto avoit abordé dans un autre Port, au mois de Mai de la même année, ce que l'Histoire du Japon rend néanmoins plus que vraisemblable. Ici l'on trouve un état des possessions

çais au Sud Est & à
des commandemens &
ıs, qui y étoient attra-
profits des particuliers,
ntemens des principaux
'Auteur prétend que le
ir du Vice-Roi montoit
is jusqu'à huit cents mille
ns compter ce qu'il pou-
curer par la fraude & la

on d'un voyage de So-
ıa aux Indes en 1593,
tion de tous les lieux,
a Flote Turque, le sie-
Forteresse de Diu, où
houa; la prise de Zabid,
es, qu'il exerça par tout,
our à Suez rendent la
ce voyage, fort curieuse
ructive pour la Geogra-
s parce que l'Histoire du
Diu, un des plus mémo-
nemens des derniers sie-
pû être rapportée qu'im-
nt, notre Auteur a cru
pas se dispenser de nous
la description.

En 1542, Edouard de Gama alla de Goa à Suez, & D. Jean de Castro, qui fut quelques années après Vice Roi des Indes, l'y accompagna en qualité de volontaire, & en composa un Journal, qui fut trouvé manuscrit dans un Navire Portugais pris par un Anglois, acheté par le célebre Walter Raleig, six livres sterling, traduit à Londres, & inseré par Purchass dans son grand recueil des voyages. Notre Auteur a cru avec raison devoir en enrichir son Histoire, dont il est certain qu'il fait un des plus essentiels ornemens.

L'expédition de Gama avoit pour objet de secourir l'Empire des Abyssins, & de détruire la flotte des Turcs, qui s'assembloit à Suez pour faire une nouvelle tentative sur Diu. Il manqua ce second objet, mais il fit plusieurs belles actions, qui l'en dédommagerent, & la Providence préparoit à D. Jean de Castro une

rtelle à Diu, en con-
lotte, qui en devoit
e. Au reste le Journal
Homme s'attache peu
storiques, il se borne
de simples remarques
x, qu'il eut occasion
Mais notre Auteur con-
e se peut rien ajoûter
à son exactitude & à
En effet il donne par-
tances d'un lieu à un
atitudes des Ports &
aux Caps; il observe
a situation des Isles, la
Marées, des courants,
, des bancs de sable,
particularitez, qui ap-
à la connoissance
ge.
servations nautiques,
yageur joint la descrip-
ys, qu'il a parcourus,
a pû s'en instruire par
u par les informations
s. Il entre dans un pa-
Géographie ancienne

de ces côtes avec la n
mais comme la plupart
ciennes Villes étoient de
leurs noms hors d'usage
long-tems, & l'état présent
te Mer peu connue, Castr
se tromper quelquefois, à
fallu y joindre des éclairciss
en forme de notes. D'aille
peut douter si les hauteurs o
prises par les Pilotes avec la
cision, que la Géographie de
de. Il paroît même qu'il a
qué quelque chose aux instrum
que les observations n'ont p
été réiterées, & il est certain
ces opérations ne se faisoient p
alors avec autant de justesse, q
s se font aujourd'hui.

Malgré tout cela, ce n'est
par les observations conte
dans ce Journal, qu'on peut
terminer l'étendue de la Mer R
ge, ou du Golphe Arabique
Nord au Sud, & de ses princi
Ports du côté de l'Ouest.
comme la plûpart des Cartes

nent à Suez une situation différente de celle du Journal, qui est de 29 dégrés 45 minutes, Notre Auteur, après avoir bien examiné ce point important à la Géographie, juge qu'il faut s'en tenir aux latitudes de Castro, jusqu'à ce qu'il nous vienne de nouvelles observations, qu'on ne doit pas esperer si-tôt, parce qu'il est bien rare à présent que les Vaisseaux d'Europe aillent plus loin que Mocka, ou Zabid : en un mot ce Journal contient des choses si curieuses & si neuves, qu'il peut être regardé comme une des plus précieuses piéces de ce Recueil.

Il est suivi d'une autre description de la Mer Rouge plus ancienne que les précedentes, puisqu'elle a pour Auteur Abulfeda Ismaël, Prince de Hamach, qui est l'ancienne *Ephiphania*, lequel mourut en 1332, la Géographie de ce Prince, qui étoit fort habile dans cette partie & dans l'histoire, consiste en tables de latitude & de

dit-il, les deux Journ
mais encore de fair
a effectivement ſur
bie un Golphe tel,
ciens le repréſente
l'erreur de D. Jea
n'en introduiſe poir
graphie de cette cô

Enfin le premier
Hiſtoire finit par ce
ſiege de Diu, ſonte
par D. Jean de Ma
tre Mahamud, Roi
& contre la flotte
avoit échapé à Ed
ma. Il s'y fit des act
auſſi incroyables, q

lever ce ſiege ſans être ſecouru. Mais Noroña, Vice Roi des Indes, l'avoit par ſa négligence laiſſé toute entiere à Sylveira, & D. Jean de Caſtro, qui occupoit cette grande place au tems du ſecond ſiege, n'étoit pas homme à s'endormir ſur un ſi grand danger, ni à riſquer de voir tant de braves gens enſevelis ſur les ruines d'un fort, qu'ils défendoient avec un courage, qui faiſoit l'admiration de tout l'Orient.

Il partit donc de Goa avec une nombreuſe Flotte, porta par-tout ſur ſa route la terreur de ſon nom, & arriva à Diu, qui ne ſe ſoûtenoit plus que par miracle, il força tous les retranchemens des Mores, attaqua leur Armée & la défit, toujours ſecondé de Maſcareñas, s'expoſa par-tout comme un Soldat, donnant ſes ordres en grand Capitaine, tua le Général des Infideles, fit un grand nombre de Priſonniers, délivra & retablit la place, & retourna à Goa,

où ſon triomphe ne fut
rent de celui des Anciens Rom
que par la ſincérité des accl
tions que l'on donnoit encore
à ſa vertu, qu'à ſa valeur. A ſa m
qui arriva bien-tôt après, il
fut encore plus grand, que d
le ſein de la Victoire, parce qu
ne trouva dans ſes coffres po
toutes richeſſes que trois réau
Auſſi étoit il ſous la conduite d
l'Apôtre des Indes, qui ne l'aban
donna point, qu'il ne lui eût v
rendre les derniers ſoupirs.

ARTICLE XXVII.

ESSAI D'ODONTOTECHNIE, ou Diſſertation ſur les Dents artificielles, par M. Mouton, Chirurgien Dentiſte, in-12 162 p. A Paris, chez Antoine Boudet, rue S. Jacques; & ſe vend chez l'Auteur, au bout du Pont Notre Dame pres l'Egliſe de la Madeleine.

LE ſecret de ſuppléer par des Dents empruntées à celles que quelques accidens facheux ont fait perdre, paroît à bien des gens une choſe aſſez frivole, & peut-être dangereuſe. On va juſqu'à prononcer qu'une pareille reſſource ne convient qu'aux perſonnes trop occupées du ſoin de plaire par les agrémens exterieurs. La nouvelle Diſſertation ſur les Dents Artificielles, eſt toute propre à corriger ces préjugez, au moins l'Auteur prétend - il prou-

ver que l'*Odontotechnie*, est un
utile; que cet Art a ses princip
qu'il suppose des connoissance
demande dans l'artiste quelc
chose de plus que l'adresse &
légereté de la main.

Les inconveniens qu'entra
après soi la perte de quelques de
conduisent naturellement à s
haiter un moyen, qui adouc
des regrets trop bien fondés. L'A
teur de l'*Odontotechnie* sçait fa
valoir ces inconveniens. Il en
qui interessent la santé; ce n'
pas encore ce qu'il y a de p
effrayant pour certaines perso
nes; mais trop souvent une bo
che mal garnie fait évanouir to
tes les graces que promettoit
ensemble bien ordonné. Le c
faut seul d'une dent cause de l'e
baras dans la prononciation;
voix la plus agréable en souf
quelque alteration. C'est ce qu'
trouve expliqué fort ingenieu
ment & d'une façon tout à f
conforme au vrai méchanism

Enfin, si l'on en croit l'Auteur qui paroît instruit de la trop grande délicatesse de bien des personnes, quelques dents de moins, ou seulement mal arrangées, ont pû faire manquer une belle fortune.

Le remede qu'on opposeroit à tant de maux, est donc bien à souhaiter, mais est-il possible ? Oui, & c'est de l'*Odontotechnie* qu'il faut l'attendre, ce n'est pas au reste une invention aussi récente qu'on pourroit l'imaginer. *L'Odontotechnie* a le droit d'ainesse parmi bien des Arts qui nous viennent des Anciens. Quelques Epigrammes de Martial en fournissent d'assez bons titres.

La Dissertation n'offre qu'une traduction, nous produirons ici les textes originaux.

* *Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis,*
Quid facies oculo Lælia ? non emitur.

* Lib. 12 Epig. 23.

legance qu'on loueroit dans un Ecrivain de profeſſion. Si l'Auteur eſt auſſi heureux dans la pratique, nous oſons aſſurer qu'il merite toute la confiance des perſonnes les plus délicates, & qui ſe croyent les plus intereſſées à ne laiſſer appercevoir qu'une bouche bien meublée.

ARTICLE XXVIII.

LA CAMPAGNE DU ROI en 1745, *Poëme par M. H. de la V. P. du R.*

AVant que de rendre compte de l'ouvrage dont on voit ici le titre, nous croyons devoir examiner le ſentiment des grands Maîtres ſur la néceſſité de la fiction dans le *Poëme Epique* ; par là nous toucherons un article eſſentiel de l'avertiſſement qu'on lit à la tête de cette piece ; car l'Auteur déclare qu'il *en a banni entierement la fable & la fiction.* Ainſi

nous donnerons deux parties à notre Extrait. La premiere sera une espece de dissertation très courte, & l'autre sera l'abregé du Poëme.

PREMIERE PARTIE.

On demandoit autrefois si *Lucain étoit Poëte.* * Pourquoi non, disoient les uns ? Eh ! n'a-t-il pas fait des vers ? Cela ne suffit pas repondoient les autres ; car, si l'on en croit Platon, Aristote, Plutarque, la Poësie surtout celle qu'on nomme *Epopée* suppose de la *fiction*, & Lucain n'écrit qu'une Histoire. C'est un versificateur, si l'on veut, non un Poëte ; son ouvrage est du latin mesuré, cadencé, ce ne fut jamais un Poëme. Cette opinion ou ce jugement l'emporta dans l'esprit des critiques anciens ; * & M. de

* *Vossius de art. Poët. c. 2.*

* *Lucanus namque in numero Poëtarum esse non meruit, quia videtur historiam composuisse, non Poëma*, Servius.

évenemens * *sont vrais ou recens, quand ils se sont passez sous les yeux de tout le monde*, il ne paroît pas nécessaire de se livrer au désordre de l'enthousiasme, ou bien d'emprunter le langage de la *fiction*, *les idées creuses* de la Mythologie. On croit d'ailleurs faire plus de plaisir au lecteur, en lui presentant nos Guerriers, couverts de sang & de gloire dans les plaines de Fontenoy, qu'en appellant tout l'Olimpe au secours d'une muse épuisée. A cela, les Partisans de la *fiction* ne repondent que par des faits. Quand Virgile veut célebrer les grandes avantures de son tems, il employe toujours la *fiction* avec succès: la descente aux Enfers, & le Bouclier d'Enée en sont de bonnes preuves. Quand Boileau chante Louis le Grand dans ses belles Epîtres & dans le Lutrin, la *fiction* vient par-tout embellir

* On trouve cette raison dans l'avertissement mis à la tête du nouveau Poëme.

le sujet : on n'a qu'à se rappeller le morceau du passage du Rhin, & celui de la Mollesse regrettant le siecle des Rois faineans. Quand le P. de la Ruë, & son Traducteur Corneille, racontent les Conquêtes de 1667 & de 1672 ; toute l'Antiquité fabuleuse & héroïque parle en l'honneur du Roi. Ce sont les Mânes des anciens Bourbons qu'on invite à partager la gloire de ce nouveau Conquerant ; c'est le Lion Belgique qu'on entend rugir d'une maniere terrible & toutefois impuissante ; c'est Drusus, Varus, Germanicus, Jean d'Autriche, le Duc d'Albe ; le Duc de Parme, les Nassaus qui sortent tous de l'Elysée pour contempler le Monarque & son armée.

Volitant exanguia ripis
Heroum simulacra, impacatique Sicambri,
Cæsareumque genus, nomenque insigne Nerones;
Effossor Drusus fluviorum, squallidus ora

Varus, & ultrix fervens Germanicus irâ
Tu quoque sanguineas quatiens, Albane secures,
Tu Farnesi, atque Austriadum tu gloria Jane,
Nassaviique, omnes dum sors & vita manebat,
His olim insignes terrarum in finibus, umnes
Nunc unum in juvenem defixi obtutibus hærent.

Et Corneille après lui.

On voit errer par-tout ces ombres redoutables,
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables.
Drusus marche à leur tête, & se poste au fossé,
Que pour joindre l'Issel au Rhin, il a tracé.
Varus le suit tout pâle, & semble dans ces plaines
Chercher le reste affreux des Legions Romaines.

Mars 1746.

vengeur après lui, le Grand Germanicus,
t voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus.
meux Jean d'Autriche, & le cruel Tolede,
qui des maux si grands erûrent par leur remede,
incible Farnese & les vaillants Nassaus
d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
rennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
voir faire à mon Roi, ce qu'eux tous n'ont pû faire &c.

uel feu! quelle ame! quelle Et n'avouera t-on pas que roit dommage qu'une si belle *e* eut été supprimée, comme ile ou trop antique? Ne poussas plus loin nos reflexions; cela ra peut-être pour empêcher on ne perde tout à fait de vue maximes & le gout de nos

anciens modeles. Venons au Poëme, objet principal de cet article de nos Memoires.

Seconde Partie.

L'ouvrage est d'un Auteur Anonime ; il auroit pû se nommer sans interesser son honneur. Son Poëme, quoique purement Historique, est estimable par bien des endroits. Nous sommes persuadez qu'un peu plus de *fiction*, un peu moins de suite dans ses faits, lui eût donné un degré de chaleur qu'il n'a pas.

On trouve ici deux Chants qui comprennent exactement la fin de la Campagne de 1744 & toute celle de 1745. Le Poëte commence à la prise de Fribourg, & finit au retour de S. M. le 7 Septembre de l'année derniere. Au bas des pages, il y a de petites notes pour les dates, & l'éclaircissement des faits; cela est utile & bien entendu.

Mars 1746.

Premier Chant, le Poëte commence ainsi :

L'hyver qui de la France arrêtant le Tonnerre,
D'un repos passager n'a fait joüir la Terre,
Que pour lui préparer de plus cruels malheurs,
Fait place aux jours sanglans, source de tant d'horreurs.
Grand Roi ; voici le tems d'achever ton ouvrage,
Le calme ne naîtra que d'un nouvel orage,
Quoique te dicte un cœur tendre & compatissant,
Il faut, il faut encor faire couler le sang.

Quelqu'un dira ; voilà un début bien triste ! Cela ressemble au Vestibule d'un Palais ruiné, ou bien à l'entrée de cette sombre demeure où la Sybille conduit Enée.

Primis in faucibus orci
Luctus & ultrices posuere cubilia curæ,
Pallentesque habitant morbi, tristisque
senectus,
Et metus, & malesuada fames, & tur-
pis egestas,
(Terribiles visu formæ) Letumque, labor-
que &c.

Mais on doit considerer qu'il va être question de guerres, de combats, d'expéditions toujours funestes au repos des peuples; & en ce sens l'Auteur n'a peut-être pas eu si grand tort de rembrunir un peu son tableau: sa Poësie est gracieuse en d'autres endroits.

La Campagne de 1745 s'ouvre par le siege de Tournai.

Cette Ville si chere aux fils de Mero-
vée,
Qu'avec soin en tout tems nos Rois
ont conservée,
Qu'un fier Anglois * enfin arracha de
nos mains,

* *Le Duc de Malboroug en 1709.*

Tournay croyoit toujours couler des
jours ſerains.
De ſes murs entaſſez, la formidable
enceinte,
Sembloit en écarter les dangers & la
crainte.
Quel Heros ou quel Dieu de ſa gloire enyvré
Oſeroit y chercher un trepas aſſuré?

L'antiquité de Tournay eſt ici remarquée avec juſteſſe, il en eſt parlé dans la Carte de Peutinger, * & dans S. Jerome, Clodion s'en rendit maître en 445 & y établit ſon ſéjour. Ce qui lui donna le titre de *Ville Royale.*

Les Litterateurs délicats critiqueront les deux derniers vers. Ils diront 1o. qu'on n'oſe *jamais chercher un trepas aſſuré*, & qu'on ſe contente de l'attendre. 2o. Que quand les Héros chercheroient

* Voy. M. de Valois, Notit. Gall. & M. de S. Aubin, Antiquités de la Nation Franc. p. 452. 454.

suivantes, qui sont plus du stile des Catilinaires que de la verve d'un galant homme.

Jusqu'à quand *Reine injuste* & toi *fiere Angleterre*
De carnage & de morts couvrirez vous la terre ?
Plus barbares que grands, dans votre orgueil jaloux
Le sang de vos sujets n'est-il donc rien pour vous ?

Et dans le second Chant.

Grand Roi, que son exemple (*a*) épouvante & retienne
Quiconque eut, comme lui, servi *l'orgueil de Vienne.*

Et plus bas.

Qu'aux Ayeux de Louis, qu'à lui-même on compare,
Les cruels Descendans du Vainqueur (*b*) d'*Otbocare.*

(*a*) *Le Duc de Cumberland.*

(*b*) *Rodolphe d'Hasbourg, Tige de la Maison d'Autriche.*

Tout le reste de son premier Chant est occupé à peindre la mémorable bataille du onze de Mai dernier. On détaille tout ; la marche des Corps, les noms des Officiers, les morts, les blessés, les entreprises de l'Armée ennemie, sa redoutable Colonne, ses efforts, sa fuite. Des lecteurs attentifs pouront y remarquer quelques expressions employées par M. de Voltaire, comme *ses hardis Bataillons*, *Infortuné Lutteaux* &c. Mais cela n'est pas fréquent & se trouve réparti à propos.

On peut critiquer avec plus de raison certains transports de zele qui inspirent à l'Auteur des traits trop forts, trop peu mésurés, contre les ennemis de la France. L'éclat du diadême doit toujours retenir les Muses dans la modestie, & il sied bien de souhaiter la gloire de sa Nation, sans blesser l'honneur de ceux qui s'y opposent ; ainsi l'Auteur retranchera, dans une seconde Edition, les invectives

Un immortel Geant par la terre enfanté.

Ne voilà t-il pas ce que nous remarquions, il n'y a qu'un moment ? La *fiction* se trouve ici, quoiqu'en dise l'avertissement de l'Auteur, & le stile s'échauffe, les images s'agrandissent, le Poëte prend un ton plus haut & plus sublime. Pourquoi craindroit-il de nourir ainsi le genie heureux qu'on ne peut méconnoître en lui ?

Il décrit encore noblement les sentimens du Roi après sa Victoire. Le discours s'adresse à M. d'Argenson Ministre de la Guerre.

Ministre dont les soins, la sage prevoyance,
Donnent l'ame & la force aux armes de la France,
Dites nous, de quel oeil, avec quelle grandeur,
Il sçut de ce moment soutenir la splendeur :
Comment après avoir honoré le mérite,

Gouté ce vif plaisir que la Victoire excite,
On le vit des Combats déplorant les fureurs,
Sur ses propres succez, prêt à verser des pleurs;
Avec quelle bonté, ce pere humain & tendre
Aux besoins des blessés s'empresse de descendre &c.

II. Chant. La prise de Tournay
ait l'entrée, & c'est un des beaux
ndroits du Poëme. On vient en-
uite à l'attaque de la Citadelle.
e Roi anime ses troupes & le
ccès est rapide.

dit : L'assaut commence, un tourbillon de feux,
gré l'effort cruel de l'industrie humaine,
once à ces remparts leur ruine prochaine,
globes d'airain dans les airs enlevez

ars 1746.

ARTICLE XXIX.

LA BATAILE DE PRESTON, Poëme. On en trouve des Exemplaires chez Charles Osmont, *rue S. Jacques.*

L'Amour de la Patrie inspire bien mieux les Vers que la *colere & l'indignation.* * Voici un sujet du Roi Jacques III. qui parle le langage du cœur & de la fidélité ; il n'est pas Poëte de profession, il a toutefois un mérite Littéraire, il ne manque ni de feu ni de connoissances. Il sçait surtout l'Histoire de sa nation, les malheurs de la Maison de *Stuart*, ses projets, ses espérances, les grandes qualités du Prince *Edouard.*

L'invocation est ainsi exprimée :

Toi qui des Souverains conduis les destinées
Et qui tiens dans ta main leurs cœurs & leurs années,

* *Facit indignatio versum.*

qui fais succéder, pour frapper
l'Univers,
at de la grandeur au comble des
revers,
sçais briser l'orgueil, affermir la
foiblesse,
iere du très-Haut, Eternelle Sa-
gesse,
fais naître les tems, régles leurs
mouvemens,
Europe attentive apprens ces chan-
gemens.

deux derniers Vers ne sont ni
i heureux ni aussi clairs que les
niers; il falloit surtout éviter:
: *fais naître les tems, régles leurs*
vemens.

Après un récit abregé des der-
es révolutions d'Angleterre,
iteur peint la noble & ver-
use éducation des deux Prin-
fils de Jacques III.

rez en ces lieux où sont nez les Ce-
sars, *
s Princes ont appris à braver les ha-
zards,

* *A Rome.*

A vaincre, à pardonner ; & sur ce beau
modele,
A rendre un Peuple heureux, quand ce
Peuple est fidele.

Ceci est encore mieux ;

Envain les Monts, les Mers offrent une
barriere,
Edouard aux travaux court à pleine car-
riere ;
Les yeux de l'Univers sont attachés sur
lui,
Son courage est son guide, & son droit
son appui.

Et encore,

Partez Brave *Edouard*, volez vers Al-
bion,
Faites revivre en vous les Rois de votre
nom ;
Et qu'un fils à son pere assûre une Cou-
ronne
Que l'équité lui doit, & que le sang
lui donne.

A la suite de ces quatre Vers, on en trouve six autres, dont il n'est pas si aisé de saisir le fil & la finesse.

Jadis chers à la France, aux tems de
vos ayeux,
Ces Peuples n'ont plus rien qui nous lie
avec eux :

Le *Xenophon* François, le Héros des dix mille,
De nos jours fortunés le Nestor & l'Achille,
Détenu si long-tems, si long-tems attendu,
Belle-Isle à nos climats, à nos vœux est rendu.

Dans les deux premiers Vers, il est parlé apparemment des Ecossois, dont on n'avoit encore rien dit; il semble qu'il falloit amener & lier davantage. D'ailleurs, que ces Peuples ne soient *plus liez avec la* France, est-ce pour le Prince *Edouard* un motif de partir? La comparaison de M. de *Belleisle* avec *Xenophon* est assez juste, car l'un & l'autre firent une fort belle retraite, le premier à la tête de la Garnison de Prague, & le second à l'arriere garde des dix mille; mais quand on choisit Nestor pour fonder un compliment à M. le Marêchal, on croiroit que celui-ci est un vieillard de 90 ans. On avertit dans une Note que la comparaison se prend ici du côté de

l'Eloquence ; mais Neſtor dans l'Iliade n'eſt qu'un bon homme qui ſe vante toujours, & qui fait des diſcours à perte de vue.

Le portrait des Ecoſſois contient des beautés : ils ſont loués comme bons Soldats & comme fideles Sujets.

Soldats fiers, mais ſoumis, & d'un eſprit docile,
Des *Stuarts* nés chez eux le rempart & l'azile,
Terribles dans l'attaque, & craints par leur valeur,
Moins avides de ſang que prodigues du leur.

Ce qu'on trouve ſur Edimbourg eſt fin & aſſez bien exprimé ; un peu plus de naturel rendroit le tableau plus agréable.

Edimbourg incertain ſe déplaît à lui-même, *
Enferme ce qu'il craint, écarte ce qu'il aime,
Murmure de ſa force, & déteſte ſes tours,
Porte envie aux Hameaux, félicite les Bourgs

* *A cauſe de la Garniſon du Château.*

Où l'accès eſt facile, où la marche eſt
ouverte,
Qu'on peut prendre ſans peine, évacuer
ſans perte;
Il jette vers le camp un timide regard,
Ses murs ſont pour *Brunſvvick*, ſon cœur
pour *Edouard*.

On vient enfin à la Bataille de *Preſton*, ſujet du Poëme. L'Auteur parle avec conſidération du Général *Cope*, ce ſont des égards bien entendus. Il auroit dû ménager également ſes termes, en parlant de la Maiſon rivale des *Stuarts*. Le Public n'aime plus les reproches, les invectives, les perſonalités. C'étoit le ſtile de nos Poëtes il y a cent ans. La mode a changé, & en cela nous valons mieux que nos Ancêtres.

Un morceau trop peu meſuré contre la Cour de Londres, eſt ſuivi de ces quatre Vers, qui s'adreſſent au Prince *Edouard*.

Au récit de tes faits, la Tamiſe ſoupire,
Londre admire ton nom, Lymerick * te
deſire

* *Ville d'Irlande.*

Tu possede leurs cœurs, va délier leurs
bras ;
Leurs vœux marquent ta route, *Hanovre*
ne l'a pas.

J'avoue que je n'entends pas ce dernier Hémistiche ; j'entendrois, s'il y avoit : *Tu possedes leur cœur, Hanovre ne l'a pas*. Peut être s'est-il fait un dérangement chez l'Imprimeur.

La fin de la Piéce est une Liste des Seigneurs qui s'intéressent à la fortune de la Maison de *Stuard*, & tout cela est déduit assez heureusement. Nous n'invitons pas le Public à lire cette Brochure ; car elle est déja fort connue, & nous n'en parlons peut-être qu'après tout le monde. Il y a en France un empressement louable pour tout ce qui tend à relever des Princes malheureux, & à réunir des Sujets avec leurs Maîtres légitimes.

ARTICLE XXX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

T*Raité des moyens de dissoudre la Pierre & de guérir cette maladie, & celle de la Goutte par le moyen des alimens.* Par M Théophile *Lobb*, Docteur en Médecine de la Société Royale de Londres. *Traduit de l'Anglois*, par M. T. A. *A Paris, chez Durand rue S. Jacques,* in-12. *pp.* 500.

On a dans ce Livre un nombre prodigieux d'expériences faites pour la dissolution des Pierres, qui se forment dans le corps humain. Ce n'est à proprement parler qu'un Mémoire en forme de Liste ou de

Catalogue, contenant ce détail d'expériences. L'Auteur est parti de ce principe, que *la Pierre consiste principalement dans un amas de corpuscules alcalis*; & il en a tiré des conséquences qui lui ont fait chercher *les acides* propres à détruire cet ennemi domestique. L'habileté de sa part & l'éloge qu'il mérite est d'avoir imaginé toutes sortes de combinaisons pour rendre ces acides victorieux On trouve aussi dans ce Volume des Remédes contre la Goutte, la Squinancie, l'Asthme, la Colique, &c. Il y a ici plus de pratique que de theorie, plus d'art que de science Médicale; mais l'Auteur paroît posséder en maître toutes les raisons de ses tentatives, de ses découvertes, & de ses succès.

La Pratique Universelle pour la rénovation des Terriers & des droits Seigneuriaux; contenant les questions les plus importantes sur cette matiere, & leurs décisions, tant pour

les pays Coutumiers, que ceux régis par le Droit Ecrit. Par Edme *de la Poix de Freminville, Bailly des Ville & Marquisat de la Palisse, Commissaire aux Droits Seigneuriaux.* A Paris, *chez Gissey, rue de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.* M. DCC. XLVI. *in-4°.* Le prix est de 9 liv. relié.

En attendant que nous fassions mieux connoître cet Ouvrage, nous pouvons remarquer qu'il paroît utile aux Seigneurs, pour empêcher qu'on ne les trompe; aux Intendans, Régisseurs & Fermiers, pour les conduire dans toutes les parties de leur administration; aux Notaires, pour leur apprendre à bien faire la renovation des Censives, Terriers & Droits Seigneuriaux; aux Procureurs, pour les diriger dans les procédures qui regardent les Censives, rapports d'Experts, Collations, vérifications de Titres, &c.; enfin aux Vassaux mêmes & Justiciables, pour les protéger contre les entre-

prises injustes de leurs Seigne
Ce Livre a le mérite rare d'être
premier en ce genre. L'Auteur
travaillé que d'après son expérie
ce, ses réfléxions, ses attentions au
Loix & Coutumes du Royaume.

*Cérémonies de la Déditace &
Consécration de l'Eglise de S. Sulpi
ce.* Chez le Mercier, rue S. Jac
ques. M. DCC. XLV. *in*-4°. pa-
ges 29.

C'est une Relation exacte, sui-
vie, & bien écrite de la Fête que
tout Paris admira il y a huit mois.
L'Eglise de S. Sulpice, déja si vé-
nérable par sa magnificence, le
service de son Clergé, le nombre
& la qualité de ses Paroissiens, mé-
ritoit encore une Consécration
qui ressemblât à celle des ancien-
nes Basiliques; on vit souvent au-
trefois des Conciles nombreux
faire la Dédicace des nouveaux
Temples élevés à la gloire du Sei-
gneur. Cette pratique, religieuse &
pleine de majesté, s'est retracée sous

nos yeux par les soins de M. le Curé de S. Sulpice.

L'Assemblée du Clergé de France; entrant dans les vues de ce digne Pasteur, l'*Esdras* de notre siécle, consacra en Corps le Temple Auguste que nous voyons. M. L'Archevêque de Tours fut le premier & principal consécrateur; vingt autres, tant Archevêques qu'Evêques, furent ses coopérateurs dans une Fête si solemnelle; les autres Prélats & députés du Clergé de France assisterent à l'Office de ce jour, qui étoit le dernier de Juin M. DCC. XLV.

Or tout ceci est décrit dans la Brochure que nous indiquons; le détail en est édifiant, touchant, & curieux. Il peint la Fête en entier; on y voit les Médailles frappées pour cet événement. Les SS. Patrons de cette Eglise, S. Pierre & S. Sulpice, forment la tête d'une de ces Médailles, avec cette Legende: *Ubi præsunt, prosint.* Le revers présente la coupe de l'Eglise en

perſpective, la Legende eſt : *Rediviva Sacrorum Majeſtas*, & l'Exergue porte : *Clero Gallicano Conſecrante*, avec l'année M.DCC.XLV.

La tête de l'autre Médaille repréſente le Roi couronné de Lauriers, avec cette Legende : *Lud. XV. Rex Chriſtianis.* On a dans le revers le grand Portail de l'Egliſe, orné de cette Inſcription : *S. Sulpicio S.* La Legende eſt : *Dedit hoc Deus in corde Regis*, & dans l'Exergue : *Ut glorificaret Domum Domini. 1. Eſdr. 7.* M.DCC.XLV.

Retraite Spirituelle pour les perſonnes Religieuſes. Par le P. Claude *Judde*, de la Compagnie de Jeſus, *Ouvrage poſthume.* A Paris, chez *Giſſey*, rue de la Bouclerie ; & *Bordelet*, rue ſaint Jacques, &c. M. DCC. XLVI. Vol. *in*-12. *plus de* 400 *pages.* Le prix de 45 ſ. relié.

Cet Ouvrage eſt d'un homme en réputation de ſçavoir parler, écrire, inſtruire & édifier. On ne donne dans cette Retraite de huit

jours que la moindre partie de ses Ouvrages, nous entendons la moins étendue, car il avoit beaucoup prêché & beaucoup écrit. On a retranché encore des méditations & considérations qu'on donne ici, ce qui étoit relatif aux coutumes & aux connoissances particulieres de ceux qu'il formoit à la vertu. On trouve cependant ici tout le fond de ce sage Directeur, on reconnoît son bon esprit, son caractére fait pour l'instruction, sa maniére d'analyser tout, de saisir le point de vue des vérités de la Religion. Il semble qu'on doit souhaiter une recherche plus attentive encore de ce qui peut rester manuscrit du même Auteur.

On a donc ici une Retraite de huit jours; trois Méditations par jour avec une Considération; & chacun de ces exercices de piété est composé de trois points. Pour donner une esquisse de ce bon Livre, nous transcrivons ce qui se

présente en l'ouvrant. C'est le commencement de la méditation de l'*Eternité*.

I. Point. *Je suis fait pour l'Eternité.* « Dieu seul qui m'a créé, peut » m'anéantir, & il déclare qu'il » ne m'anéantira point. Je suis, « & je serai toujours : tout ce qui » m'environne, le monde, le tems » ne sera plus, & je serai encore.

» Je n'ai point ici de demeure » fixe, ma demeure est dans le » sein de Dieu. Je suis sur la terre, » étranger, voyageur. Le monde » est une tente, un lieu de passa- » ge, une maison d'emprunt : on » arrive le soir, & on part le len- » demain.

» Les anciens Patriarches, en » véritables Fideles, ne bâtissoient » point de maisons, ils campoient » toute la vie. Ils erroient de Pro- » vince en Province, dit l'Apôtre, » pour n'oublier pas que ce n'étoit » point ici leur patrie : ils atten- » doient une Cité permanente, » dont Dieu lui-même est l'Archi-

» tecte. Souffrons comme eux les
» incommodités du voyage ; ne
» songeons point à orner un séjour
» de quelques heures ; consolons
» nous d'être mal aujourd'hui,
» demain nous serons mieux.

» Qu'est-ce que tout ce que je
» vois par rapport à l'Eternité ?
» *Quid hoc ad Æternitatem?* Je suis
» fait pour l'Eternité : je dois ne
» penser, n'agir que pour l'Eter-
» nité ; c'est-à-dire, ne former de
» projets, ne tenir de discours,
» ne me conduire que comme un
» homme qui sçait n'être fait que
» pour l'Eternité, &c. »

Le Neptune Oriental, ou Routier Général des Côtes des Indes Orientales & de la Chine, enrichi de Cartes Hydrographiques, tant générales que particuliéres, pour servir d'instruction à la Navigation de ces différentes Mers. Par M. d'Après de Mannevillete, *Lieutenant des Vaisseaux de la Compagnie des Indes, & Correspondant de l'Académie Roy.*
Mars 1746.

des Sciences. A Paris, de l'Imprimerie de Jean-François Robustel, rue de la Calendre, près le Palais. M. DCC. XLV. *in-fol. forme d'Atlas, pag.* 110, *sans la Preface* & *un grand nombre de Cartes.* Ceci est l'ouvrage d'un homme du métier, c'est-à-dire, d'un Navigateur intelligent, attentif & zélé pour le bien public. Sa Préface seule donne idée de ses connoissances & de ses soins; l'exécution de ses Cartes est magnifique. Nous comptons donner incessamment l'idée la plus juste que nous pourons de ce très-beau Recueil.

Lettre au P. B. J. sur un ancien Commentaire des Ouvrages d'Homere, trouvé recemment à Venise.

J'apprens mon R. P. par la voye du Mercure de France qu'on a trouvé, imprimé, & publié à Venise un Commentaire plus ancien que celui d'Eustathe sur Homere. Eustathe vivoit en 1160, & ce Scholiaste qu'on nous annonce est

du dixiéme ſiecle ; la preuve eſt complette. On remarque auſſi à cette occaſion, qu'Euſtathe s'eſt ſervi hardiment de cet Anonime, qu'il l'a mis à contribution, qu'il lui a ravi une partie de ſa gloire, mais qu'il a négligé d'y prendre une infinité de bonnes choſes, ce qui ne fait point d'honneur à ſon goût. En attendant que nous puiſſions jouir de ces richeſſes nouvelles, qui nous viendront apparemment bientôt de Veniſe, je croi qu'il eſt bon de faire trois ou quatre Obſervations.

1°. La découverte n'a rien d'étonnant ; tous les Littérateurs ſçavoient qu'il y a parmi les Manuſcrits de la Bibliótheque de S. Marc un ancien Commentaire ſur Homere (au moins ſur l'Iliade.) Ce Manuſcrit eſt un de ceux que le Cardinal Beſſarion donna autrefois au Doge & à la Seigneurie : voyez *Tomaſinus Catalog. Mſſ. quæ Venetiis occurrunt* ; & le P. *Mont-*

2°. Dans la vie d'Homere par *Kuster*, nous trouvons aussi qu'il y a dans la Bibliothéque de S. Marc des Scholies sur Homere, qui n'ont point encore paru ; n'est-ce pas le Manuscrit qu'on publie aujourd'hui ?

3°. Un Scholiaste d'Homere, plus ancien qu'Eustathe, n'est pas non plus un phénomene. Isaac Vossius, le P. Labbe, & plusieurs Catalogues de Manuscrits indiquent un grand nombre de Scholies non imprimées & très-anciennes, sur plusieurs parties de l'Iliade ; il y en a même qu'on attribue à Porphyre.

4°. Eustathe qu'on accuse d'avoir pillé hardiment l'Anonime, sans en rien dire, étoit toutefois un homme modeste, & qui citoit volontiers tous ceux dont il avoit emprunté les pensées ou les termes. On a une Liste de plus de 200 Auteurs nommés dans son Commentaire. Or il seroit question de voir si le Scholiaste de Venise

n'eſt point de ce nombre. S'il en étoit, Euſtathe ſeroit juſtifié, & le Scholiaſte nouvellement trouvé ne ſeroit plus inconnu ni Anonime. Il n'y a qu'une comparaiſon exacte qui puiſſe terminer ce différend. Je ſuis, &c.

Un Anonyme nous écrit au ſujet d'un mauvais Livre qui nous eſt inconnu, & qui probablement mériteroit encore mieux les attentions ſévéres du Magiſtrat, que la critique d'un Journal Littéraire : Voici un extrait de la Lettre que nous recevons.

» Juſqu'ici, mon R. P. vous n'a-
» vez point fait mention dans vo-
» tre Journal d'un Poëme Héroï-
» que en quatre chants, intitulé :
» l'*Art d'aimer*. On vous prie inſ-
» tamment d'en parler, & d'inſ-
» pirer l'horreur qu'on doit avoir
» pour un pareil Ouvrage. Des
» Payens condamnerent à un exil
» irrévocable un des plus bril-
» lants Ecrivains de Rome, pour

» avoir mis au jour le déteſtable
» *Art d'aimer.* Que dirons nous
» d'un Chrétien, qui produit au-
» jourd'hui un Poëme, où l'on en-
» ſeigne à triompher de la pudeur
» du ſexe ; où non content de
» corrompre les bonnes mœurs,
» l'Auteur attaque des uſages
» conſacrés par la Religion ? *O*
» *tempora ! O mores !* » La Lettre ajoute quatre Vers tirés de ce Poëme ; c'eſt une ſatyre impie de l'Etat Religieux & de ſes ſaints engagements.

Encore une fois ce mauvais Livre n'a point pénétré juſqu'à nous ; il doit avoir été imprimé fort récemment, car nous apprenons d'un Ouvrage périodique, en datte du 6 de Janvier dernier, qu'il étoit encore alors manuſcrit ; mais qu'on le liſoit depuis long tems dans des Maiſons, où apparemment cette indigne morale étoit goûtée. Sur quoi on raconte une anecdote qui fait bien de l'honneur au feu Abbé Desfontaines.

lut en ſa préſence quelques morceaux de ce pernicieux Ouvrage, & il s'écria : « Quoi ! Rome Payen-
» ne a relégué dans les glaces de
» la Scythie l'Auteur d'un Ouvra-
» ge pareil. Ovide, malgré ſa di-
» gnité de Chevalier Romain, ſes
» Alliances avec Mecene, ſes Vers
» qui ont immortaliſé Auguſte,
» fut ſacrifié à la ſévérité de la Loi
» Julia : & parmi nous on accueil-
» le un Précepteur de volupté,
» qui enſeigne l'art de ſéduire
» l'innocence, de tromper les Me-
» res & les Maris, de troubler la
» paix des Familles ? &c. » Tout cela prouve qu'on peut bien ſouhaiter, pour le repos du Public & l'honneur de la Religion, que ce moderne Ovide aille encore habiter les Deſerts de la Scythie :

Orbis in extremi jaceat deſertus arenis,
Fert ubi perpetuas obruta terra nives,

Ovid. de Ponto. L. 1.

TABLE DES ARTICLES du mois de Mars 1746.

ART. XXI. *Histoire d'Hérodien, traduite par M.* Mongault *de l'Académie Françoise.* 389
ART. XXII. *Traité d'Insectéologie, &c. par* M. Bonnet, &c. 404
ART. XXIII. *Histoire du Regne de Louis XIV. par* M. Reboulet, *dernier Extrait.* 420
ART. XXIV. *Réfutation de l'opinion de* M. Pluche *touchant l'inclinaison de l'axe de la terre, par le P. A. J.* 444
ART. XXV. *Analyse Géographique de l'Italie, &c. Par M.* d'Anville. 474
ART. XXVI. *Histoire Générale des Voyages, première partie. Suite de l'Art. XVIII. au mois de Février.* 491
ART. XXVII. *Essai d'Odontotechnie,* ou *Dissertation sur les Dents*

artificielles, par M. Mouton, *Chirurgien dentiste*, &c. 527

ART. XXVIII. *La Campagne du Roi en* 1745. Poëme, &c. 532

ART. XXIX. *La Bataille de Preston.* Poëme. 552

ART. XXX. Nouvelles Litteraires. 559

Errata pour le mois de Février. 1746.

PAge 223, ligne 16, beau-frere, *lisez*, beau-pere.

244. lig. 25, M. de Magnan, *lisez*, M. de Magnac.

268. lig. 9, qui, *retranchez ce mot.*

344. lig. 1. nombres, *lisez*, nombre.
lig. 10. dans la méthode, *lisez*, de la méthode.

352. lig. 25, aux Traducteurs, *lisez*, au Traducteur.

354. lig. 8, da Cuna, *lisez*, da Cuña.

366. lig. 17, empêcher, *lisez*, l'empêcher.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il n'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LE ROUGE

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, la Calendre près le Palais